

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

**ProQuest Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
800-521-0600**

UMI[®]

**Carol Shields : l'ordinaire et l'extraordinaire
et
Antoine Berman : les forces déformantes dans le domaine de la prose littéraire**

Ann Lefebvre

Mémoire

présenté

au

Département d'Études françaises

**comme exigence partielle au grade de
Maîtrise ès Arts (Traductologie)
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada**

Avril 2003

© Ann Lefebvre, 2003



**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

**395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-77660-3

Canada

RÉSUMÉ

**Carol Shields : l'ordinaire et l'extraordinaire
et
Antoine Berman : les forces déformantes dans le domaine de la prose littéraire**

Ann Lefebvre

Ce mémoire comporte trois parties. Dans la première partie, nous présentons *Carol Shields : l'ordinaire et l'extraordinaire*, dans la deuxième, la traduction des nouvelles « Hazel » et « Hinterland », du recueil *The Orange Fish* de Carol Shields et dans la troisième, *Antoine Berman : les forces déformantes dans le domaine de la prose littéraire*. En effet, dans la première partie, nous présentons l'auteure Carol Shields par une courte biographie pour décrire son intérêt pour le quotidien et la femme, puis dans la troisième partie, nous abordons l'analytique de la traduction au moyen des treize tendances déformantes qui, selon Antoine Berman, sont inhérentes à la traduction. L'analytique de la traduction a servi de mode d'autoréflexion et d'autorévision. La destruction des réseaux signifiants sous-jacents a été abordée plus en détail, pour mettre en lumière les domaines des réseaux signifiants sous-jacents de « Hazel » par l'analyse des métaphores et de leurs mots clés. Nous avons constaté que même si certaines tendances déformantes avaient été repérées dans les deux nouvelles, nous n'avons pas pu nécessairement les éviter, car le texte d'arrivée aurait été incohérent. Cette analyse a pour but de montrer que l'analytique de la traduction n'est pas une recette pour traduire un texte littéraire ou produire une traduction parfaite, mais plutôt un mode de réflexion permettant de poser des choix valides et d'accueillir l'Étranger.

ABSTRACT

**Carol Shields: the ordinary and the extraordinary
and
Antoine Berman: systems of deformation in literary prose**

Ann Lefebvre

The thesis consists of three sections which are: *Carol Shields the ordinary and the extraordinary*; the translation of the short stories “Hazel” and “Hinterland” from *The Orange Fish* by Carol Shields; and *Antoine Berman’s systems of deformation in literary prose*. In the first section, the author, Carol Shields, is introduced by a short biography to underscore her interests in everyday life and in women and, in the third section, Antoine Berman’s theory on the analytic of translation by means of thirteen tendencies of deformation, which are inherent to translation, is presented. The analytic of translation helped the translator self-evaluate and self-revise the translation. Destruction of underlying networks of meaning is examined in detail in order to reveal the underlying text of “Hazel” by analyzing the metaphors and their keywords. Even if certain tendencies of deformation were spotted in the two short stories, by no means was it always necessarily possible to avoid them, as the translation would have been incoherent. The analytic of translation is not a recipe for translating a literary text or producing a perfect translation, but rather a reflection to help the translator validate his choices and welcome the Foreign.

REMERCIEMENTS

Nous souhaitons remercier M. Paul Bandia, directeur de la maîtrise en traductologie, et M. Gaston Laurion, professeur titulaire au département d'études françaises, pour leur appui et leurs précieux conseils lors de la révision du mémoire.

Nous désirons remercier tout particulièrement M^{me} Carol Shields de nous avoir accordé une interview téléphonique, le 25 février 2003. Ses commentaires ont été très enrichissants¹.

Nous adressons également nos remerciements à M. Pierre Ménard pour avoir révisé le mémoire et pour avoir apporté d'importantes suggestions. De plus, nous voulons remercier nos fils, Andrew et Éric Scipio del Campo, pour leur appui tout au long de nos études, ainsi que notre père, Lorne Lefebvre et notre sœur, Lynn Lefebvre pour leurs encouragements.

Ce mémoire est dédié à feu notre mère Micheline Dion qui, au cours de sa vie, nous a appuyée et encouragée durant ces longues années d'études. Cette dame, qui nous a quittée en octobre 2001, nous a laissé un bel héritage, la curiosité intellectuelle. Elle n'est plus de ce monde, mais son souvenir vivra en nous.

¹ L'auteure et l'Université Concordia n'assument aucune responsabilité si les propos rapportés dans ce mémoire ne reflètent pas fidèlement la pensée de M^{me} Carol Shields.

PLAN DU MÉMOIRE

I. CAROL SHIELDS : L'ORDINAIRE ET L'EXTRAORDINAIRE

Introduction	2
1. Biographie	2
2. Shields et ses nouvelles	2
3. Quotidien : son credo	3
4. Son intérêt pour la femme	4
5. Personnages de Shields	5
6. <i>The Orange Fish</i>	
6.1. Présentation du recueil	6
6.2. « Hazel »	8
6.3. « Hinterland »	9
Conclusion	10

II. TRADUCTION DES NOUVELLES

1. « Hazel »	12
2. « Hinterland » / « Les Recoins »	41

III. ANTOINE BERMAN : LES FORCES DÉFORMANTES DANS LE DOMAINE DE LA PROSE LITTÉRAIRE

Introduction	66
1. Forces déformantes	
1.1. Rationalisation, clarification, allongement et destruction des systématismes	69
1.2. Ennoblement / Vulgarisation	72
1.3. Destruction ou exotisation des réseaux langagiers vernaculaires	74
1.4. Appauvrissement qualitatif	74
1.5. Destruction des rythmes	75
1.6. Destruction des réseaux signifiants sous-jacents	76
1.7. Effacement des superpositions de langues	88
1.8. Destruction des locutions	89
Conclusion	90
 IV. BIBLIOGRAPHIE	 92
 V. ANNEXE	 102

I. CAROL SHIELDS : L'ORDINAIRE ET L'EXTRAORDINAIRE

I. CAROL SHIELDS : L'ORDINAIRE ET L'EXTRAORDINAIRE

Introduction

Carol Shields : l'ordinaire et l'extraordinaire est le sujet de cette première partie du mémoire. Ce titre a été retenu, car Shields fait vivre à ses personnages ordinaires, des événements extraordinaires. Dans cette partie, nous présenterons l'auteure Carol Shields par une courte biographie pour décrire son intérêt pour le quotidien et la femme, puis nous donnerons un bref aperçu des nouvelles « Hazel » et « Hinterland », ainsi que du recueil *The Orange Fish*.

1. Biographie

Carol Warner Shields est née en 1935 à Chicago, en Illinois. En 1957, durant un stage à l'Université d'Exeter, en Angleterre, elle a rencontré Donald Shields, un Manitobain. Cette année-là, ils se sont mariés et ont déménagé au Canada et ont vécu à Toronto, à Ottawa, à Vancouver, à Winnipeg et à Victoria, où ils sont maintenant établis. Elle est une écrivaine prolifique et lauréate de nombreux prix parmi lesquels nous pouvons citer le Prix Pulitzer en 1995.

2. Shields et ses nouvelles

Parmi ses recueils de nouvelles nous pouvons citer *Various Miracles* (1985), *The Orange Fish* (1989) et *Dressing up for the Carnival* (2000). Elle a commencé à écrire son recueil de nouvelles *Various Miracles* alors qu'elle écrivait son roman *Swann* et qu'elle vivait un

blocaje d'écritain. Ce n'était pas tellement la forme de la nouvelle qui l'intéressait que l'occasion de se laisser entraîner par son imagination comme elle explique lors d'une interview avec Harvey de Roo (1988) :

I was stuck in the middle of a novel *Swann*, I knew what I wanted to do with the book, but didn't know how to make it fly. (...) I decided to rescue myself by spending a year experimenting with different narrative approaches.

I had in mind about twenty short stories, which would come from all sorts of imaginative angles, or slants. What a wonder it was to me to step out on to the page, uncommitted to a voice and unfettered by a design – and what an awful terror. But as I wrote one story, the idea for the next was already forming in my head. It was a little like flying, or at least like being a few inches off the ground. The resulting book, *Various Miracles*, did not, in fact, make use of all the narrative balls I wanted to juggle, but did open up my writing (pp. 39-40).

3. Quotidien : son credo

C'est en lisant Gabrielle Roy, une Manitobaine, que Shields aurait trouvé le courage d'aborder le quotidien. « It was a joy to find a writer such as Gabrielle Roy, and the fact that she grew up in Manitoba made her even more of a model; she gave me courage to trust the stories of ordinary people » (Hollenberg, 1998, p. 346).

Dans cette citation, il y a deux éléments significatifs : le Manitoba et le quotidien. Pour cette auteure, le Manitoba est important, car elle est mariée à un Manitobain et elle a vécu une bonne partie de sa vie dans cette province. Par ailleurs, nous constatons que la plupart des histoires dans le recueil *The Orange Fish* ne se déroulent pas nécessairement au Manitoba, à l'exception de « Fuel for the Fire ». Dans ce recueil, elle ne précise pas nécessairement l'endroit où se passe l'action, mais nous concluons que ses histoires se situent dans une ville quelconque en Amérique du Nord, à l'exception de certaines

nouvelles comme « Hinterland », où elle indique clairement que l'action se déroule à Paris.

Gabrielle Roy semble avoir eu un impact sur Shields en ce qui a trait au quotidien. D'ailleurs dans cette citation, Shields affirme son intérêt pour le quotidien et selon nous, elle en fait même son credo.

Le style de Carol Shields rappelle celui d'Alice Munro, car elle concentre son attention sur le quotidien, c'est-à-dire sur la vie familiale et professionnelle, comme l'explique D.O. Spettigue (1991) dans la citation suivante :

Not that you would confuse Shields and Munro, though the worlds they draw many of their subjects from are often the same: the professional maze, with its own rules for survival; the domestic scene, banal but viewed in an odd light; the perpetual, depressing puzzle of the generations - « Family Secrets » is a title for either author (p. 159).

La force de Shields est de découvrir l'extraordinaire dans le quotidien et de le décrire comme si c'était un événement remarquable. Comme le dit un des personnages de Joan Fern Shaw dans *Raspberry Vinegar* : « Every day of your life has a little story in it somewhere. Some people are just better at sifting out the worthwhile moments » (cité dans *Micros*, 1986, p. 98).

4. Son intérêt pour la femme

En 1989, la revue *A Room of One's Own* a consacré un numéro entier à Shields. Le titre de cette revue a été tiré du roman *A Room of One's Own* de Virginia Woolf (1928), dans lequel celle-ci s'est interrogée sur les obstacles sociologiques qui barraient aux femmes la

voie à la création littéraire : « Pourquoi n'y a-t-il jamais eu de Shakespeare féminin, demande-t-elle : parce que jamais, jusqu'à une époque récente, la femme n'a disposé d'une chambre à soi, répond-elle » (Forest, 1993, p. 89).

Dans l'article d'Eleanor Wachtel (1989) « Interview with Carol Shields », Shields avoue que c'est en lisant *The Feminist Mystique* de Betty Friedan (1964) qu'elle s'est intéressée à la femme.

I was never a member of a feminist action group. A lot of it, a lot of my experience of what a woman's life could be came from reading fiction, not from reality (p. 26).

Betty Friedan made an enormous difference to me. I didn't have many models of women who were doing much. But I guess I've always been interested in the lives of women. (p. 26).

Dans l'article de Wachtel (1989) « Telling it Slant », Shields dit avoir été déçue de constater la manière dont les auteurs dépeignaient la femme dans les romans. La femme y était, selon elle, présentée sous un mauvais jour. C'est alors qu'elle aurait décidé de décrire des femmes réelles et intelligentes : « Shields was annoyed that most women were portrayed as bitches or bubble-heads in fiction, a lot less kind and dumber than the women she knew » (p. 12).

5. Personnages de Shields

Les personnages de Shields sont ordinaires, car ils sont sans grandes qualités ni grands défauts. Ce sont généralement des Blancs dans la cinquantaine et de la classe moyenne. L'auteure expose les rapports entre ses personnages, leurs dilemmes moraux, bref leur vie intérieure. L'exemple suivant, tiré de la nouvelle « Hazel », montre à quel point le

personnage principal, Hazel, veuve dans la cinquantaine, souffre intérieurement : « Impetuously she wrote on the book's flyleaf the melodramatic words "I am alone and suffering unbearably" » (« Hazel » p. 105).

Shields décrit les vies ordinaires, les personnages, les émotions et les inquiétudes de façon frappante et fascinante, car, pour elle, ses personnages ne sont pas ordinaires. Elle fait vivre à ses personnages ordinaires, maladroits et sans prétention, des événements extraordinaires. Selon Karen Bell (1998) dans l'article « Carol Shields : all these years later, still digging »: « Shields renders ordinary lives, personalities and settings in a manner which is vivid, funny and curiously fascinating. The reader can find comfort in the importance of the small details » (p. 3). Pour appuyer cette citation, nous avons relevé comme exemple dans « Hinterland », le comportement hystérique des personnages lors de l'alerte à la bombe et dans « Hazel », la montée brusque de la carrière du personnage principal.

6. *The Orange Fish*

6.1 Présentation du recueil

À la suite du succès de son recueil de nouvelles *Various Miracles*, Shields en entreprend un autre intitulé *The Orange Fish*. Bronwen Wallace, dans « Going Swimmily », constate que les nouvelles du recueil *The Orange Fish* sont plus riches et plus complexes que celles de *Various Miracles*. Par contre, il trouve parfois que certaines nouvelles, comme « Hazel », semblent inachevées :

The Orange Fish picks up where Shields' (1985) *Various Miracles* left off. Most of the stories here are denser, more sophisticated, more thickly layered than the earlier pieces. The ones that fail do so because they end too abruptly or, rather, fade off as if the author suddenly lost interest. « Hazel » suffers a little from this (p. 32).

Lors de notre interview avec M^{me} Shields (2003), nous lui avons demandé de répondre au reproche de M. Wallace en ce qui a trait à la finale de la nouvelle « Hazel ». Elle nous a répondu que pour certains, la nouvelle peut sembler inachevée, mais pour elle, la fin était adéquate et pour reprendre ses mots : « Endings are curious. In the case of "Hazel", I consider it complete as Hazel becomes independent and self-sufficient. »

Dans « Shield's Newest Fiction Flounders » de *Quill & Quire*, Norman Sigurdson (1989) exprime sa déception devant ce nouveau recueil. Selon lui, le dilemme des personnages est sans intérêt et Shields retournerait au provincialisme banal de ses romans précédents :

The Orange Fish has to come as a bit of a disappointment. In this collection of short stories Shields returns to the banal provincialism of her earlier novels. The writing is as flat and featureless as a prairie wheat field and the characters' dilemmas are singularly unexciting (p. 20).

Malgré la critique négative de Sigurdson, ce nouveau recueil a été, en général, bien accueilli et, pour reprendre les mots de Bronwen Wallace (1989) : « You're swimming dreamily along in a totally different landscape, carefree as an orange fish » (p. 32).

Dans ce recueil, nous retrouvons les thèmes caractéristiques de l'auteure : la détresse, la vulnérabilité, la complexité des relations conjugales, la crainte de vieillir, les difficultés de communication et les dynamiques familiales.

The *Orange Fish* revitalizes some of the author's characteristic themes: existential distress and vulnerability, cosmic randomness, the terrors of aging, and the difficulties of communication. These tensions chafe at her characters' urban, middle-class lives (Wasserman, 1989, pp. 133-134).

Ce recueil comprend douze nouvelles dont deux, « Hazel » et « Hinterland », ont été traduites dans le cadre du mémoire (deuxième partie).

6.2 Hazel

Hazel est le personnage central de l'histoire. Veuve dans la cinquantaine, elle est terrifiée par sa nouvelle indépendance. Elle accepte un travail où elle fait la promotion de gadgets de cuisine pour l'entreprise *Kitchen Kult*.

L'intérêt de Shields pour la femme est présent dans cette nouvelle. L'auteure dépeint Hazel comme une personne anxieuse, mais qui possède aussi une certaine force, car malgré la désapprobation de son amie et de sa famille, elle poursuit son rêve de trouver l'indépendance et la confiance en elle-même. Cet intérêt se manifeste également dans les métaphores par leurs domaines.

Lors de notre interview avec M^{me} Shields (2003), nous lui avons demandé comment elle intégrait le féminisme dans ses écrits. Elle nous a répondu que le thème de « Hazel », par exemple, était une façon pour elle de faire valoir la femme. Nous lui avons expliqué que, au moyen d'une étude des métaphores dans « Hazel », nous avons constaté son intérêt pour la femme en raison des domaines retenus. Elle nous a répondu : « How very interesting. » Elle nous a indiqué qu'elle ne choisit pas consciemment un mot en particulier pour véhiculer une doctrine : « When I write, it just flows. » Elle a affirmé par

contre, qu'inconsciemment elle peut avoir une tendance à préférer certains termes ou expressions qui peuvent refléter son féminisme : « Words just come. I may be unconsciously devoted to certain areas of life. »

Elle nous a expliqué également qu'elle a écrit « Hazel » parce qu'elle s'était toujours intéressée aux femmes qui faisaient des démonstrations de batteries de cuisine. Elle a voulu décrire le travail de Hazel, car elle reproche aux romanciers de négliger cet aspect.

6.3 Hinterland (Les Recoins)

Meg et Roy Sloan vont en vacances à Paris. Durant leur séjour, ils visitent le musée de Cluny. Meg découvre une magnifique statue de la Vierge Marie et incite son mari à retourner au musée pour admirer cette merveille. Lors de sa deuxième visite, le mari est terrorisé par une alerte à la bombe. Shields termine la narration en décrivant les ravages de la vieillesse :

Meg knows about but can't see the friable skin of her breasts beneath her white sweater, and Roy the bald, highly burnished spot on the back of his head. They will get older, of course. One of them will die first – the world will allow this to happen. (...) though ahead of them, in a space the size of this small table, waits a series of intricate compromises : impotence, rusted garden furniture, disordered dreams, and the remembrance of specific events which have been worn smooth and treacherous as the stone steps of ancient buildings (« Hinterland » p. 151).

Shields a un vif intérêt pour la femme, d'où sa curiosité en ce qui a trait à la Vierge Marie, symbole de la mère et de la femme. La Vierge Marie sera d'ailleurs un centre d'intérêt particulièrement important dans cette nouvelle, car elle sera l'élément

déclencheur d'événements fâcheux. Si Roy n'était pas retourné au musée pour aller admirer la Vierge, il n'aurait pas été traumatisé par l'alerte à la bombe.

Lors de notre interview avec l'auteure (2003), elle nous a avoué qu'elle s'était inspirée de son expérience personnelle pour écrire l'histoire de « Hinterland. » En 1986, elle et son mari vivaient à Paris et lors d'une visite à un musée, il y a eu une fausse alerte à la bombe. Elle nous a dit : « Afterwards, I felt ashamed of having panicked. » De fait lorsque Roy décrit sa peur, il décrit ce que l'auteure avait réellement ressenti.

Conclusion

Shields sait décrire la vie contemporaine du XX^e siècle. Dans *The Orange Fish*, elle touche les cordes sensibles de notre société soit, la vieillesse, le mariage, la famille, l'amour, l'amitié, la détresse et la vulnérabilité. Elle s'intéresse à la femme et cet intérêt sera surtout apparent dans la troisième partie du mémoire lors de l'analyse du classement des métaphores selon leurs domaines.

II. TRADUCTION DES NOUVELLES

II. TRADUCTION DES NOUVELLES

1. Hazel

Quand un homme a maltraité une femme, il ressent le besoin de faire quelque chose de gentil qu'elle doit accepter.

D'accord avec cette façon de penser, Hazel avait accepté de son mari, Brian, des gerbes de fleurs, des voyages à Hawaï, des compliments extravagants sur ses plats plutôt ordinaires, des bracelets en argent et en cuivre mat, une robe de chambre de tartan vert, un deuxième déshabillé avec du marabout aux manches et à l'ourlet, des dîners dans de grands restaurants tournants et, une fois, un baiser tendre, posé avec tendresse, sur le dessus de son pied droit.

Mais il n'y aura plus de cadeaux compensatoires, car Brian est mort, en décembre dernier, d'insuffisance cardiaque.

L'insuffisance cardiaque, comme Hazel continue à l'appeler, même après toutes ces années. Dans sa famille, c'est-à-dire la famille de son enfance, une période marquée par un désarroi ravalé, à un endroit appelé Porcupine Falls, toutes les maladies familiales étaient précédées de l'horrible article, *la* rougeole, *la* polio, *les* rhumatismes, *le* cancer et, pour en venir à son mari Brian et à son ultime lutte pour la vie, *l'*insuffisance cardiaque.

Il n'avait que cinquante-cinq ans. Il peignait ses cheveux non teints de manière à ce qu'ils soient lisses et portait des vêtements d'un tissu semblable à de la gabardine,

l'extérieur soyeux recouvrant un noyau complexe. Il a mis dix jours à mourir après sa première crise cardiaque et, pendant qu'il était étendu là, toutes ses blessures légères ont guéri. C'était un homme insouciant qui butait contre les objets, les arbustes, les pieds de table, une simple bordure de trottoir et qui frôlait les cigarettes allumées. Même faire l'amour lui paraissait un travail et une récupération, accompagné d'égratignures, de morsures, d'efforts, d'épuisement et, une ou deux fois, d'une infection bénigne, mais humiliante. Pourtant, les femmes le trouvaient séduisant. Il était constamment posé et de bonne humeur et pouvait être gentil quand il le voulait.

Le soir de la mort de Brian, Hazel rentra de l'hôpital et, bien assise dans son lit, elle lut jusqu'à quatre heures du matin un roman de quatre sous qui se passait à New York, où des femmes mariées, trop indifférentes pour continuer à mener une vie convenable, vivaient dans de spacieux duplex donnant sur Central Park. Elles préparaient des salades de laitues exotiques et envoyaient leurs vêtements au nettoyeur, mais elles étaient amères et impuissantes. Souvent, elles employaient l'expression « être baisée » pour décrire leur malaise. Elles étaient baisées à cause de leur mère ou de leur père ou de leurs sœurs jalouses ou des religieuses malfaisantes, mais elles étaient surtout baisées à cause des hommes qui ne s'occupaient plus d'elles. Immobilisées par le manque d'amour, ces femmes étaient maintenues en vie seulement par l'alternance machinale des nouvelles façons d'apprêter les feuilles de laitue et des fantasmes de suicide. Tout en lisant, Hazel se demandait combien de temps il fallait pour que le passé inscrit dans sa mémoire s'engloutît. Quelques pauvres larmes lui montèrent aux yeux, ses premières larmes depuis la première crise cardiaque de Brian, ce coup de téléphone strident, à cette heure indue. Elle écrivit avec fougue ces mots mélodramatiques sur la page de garde : « Je suis

seule et ma souffrance est insupportable. » Ni sa plus belle écriture ni ses habituelles vrilles ondoyantes de la belle-de-jour. À cette heure, elle avait les doigts gourds. Son stylo-bille bon marché coulait mal et le résultat était un gribouillage à peine lisible qu'elle souligna néanmoins deux fois.

À la mi-janvier, elle avait accepté un poste de démonstratrice de batteries de cuisine dans les grands magasins. L'annonce du journal promettait une formation en milieu de travail, des possibilités d'avancement et un contact avec le public. Hazel fut soumise à une brève interview, vague et étonnamment facile et, le lendemain matin, elle avait été récompensée par un coup de téléphone l'avisant qu'elle commençait immédiatement. Elle se doutait bien qu'elle avait été la seule à postuler, mais, néanmoins, elle était paralysée par la stupéfaction. La stupéfaction et le plaisir aussi. Elle pressa contre elle les manches de sa robe de chambre et les lissa. Elle avait cinquante ans, aucune compétence et elle avait réussi à éviter la plupart des controverses et des problèmes du monde. Si on lui posait une question directe, sa voix tremblait. Elle n'entendait rien à la dette nationale ou à la situation au Nicaragua, rien. La plupart du temps, à dix heures et demie du matin, elle était encore en robe de chambre, sachant au fond d'elle-même que c'était honteux. Son corps était ramolli et fatigué et ses yeux irrités, comme si elle les avait trop frottés. Sa posture n'était que modérément bonne. Elle se touchait souvent la bouche du revers de la main. Cependant, quelqu'un, un personnage qui avait un bureau au centre-ville, du papier à en-tête officiel et une attitude ferme au téléphone, avait jugé bon lui offrir un poste.

Mais, Hazel était la seule à penser que ce travail était une bonne idée.

La mère de Brian, une femme dans les quatre-vingts ans vivant en banlieue dans une résidence pour personnes âgées, appelée *Silver Oaks*, lui dit : « Vraiment Hazel, il n'y a aucune nécessité. Il y a bien assez d'argent si tu fais attention. Ton appartement est payé et tu as une voiture et un bon manteau de fourrure qui va te durer des années. Puis tu as l'assurance et la retraite de Brian et quand tu auras soixante-cinq ans - ne ris pas, tes soixante-cinq ans viendront, ce n'est pas si loin - tu recevras ta sécurité sociale. Tu as un excellent conseiller financier qui s'occupe de tes placements. Il n'y a aucune nécessité. »

La meilleure amie de Hazel, Maxine Forestadt, une femme de son âge, experte bridgeuse, divorcée, au visage poudré rose, défait par trop de soirées accompagnées de sodas et de croustilles et par trop de fumée de cigarette dans les yeux, lui dit : « Écoute, ce n'est pas ton genre, Hazel. Point à la ligne. Je connais le genre et ce n'est pas toi. Crois-moi. D'accord, tu ressens le besoin de t'affirmer, de prouver quelque chose. Je le sais, je suis passée par là, je voulais montrer que je n'étais pas le genre sotte étourdie et parasite. Mais ce n'est pas pour toi, Haze, ce purgatoire de huit à cinq, debout sur tes pieds et surtout tes pieds à toi, la cambrure de tes pieds, la cambrure de tes pieds te fait souffrir rien qu'à faire des courses. Je sais ce que tu essaies de faire, mais en fin de compte à quoi bon? »

La fille aînée de Hazel, Marilyn, pathologiste et peut-être lesbienne, qui vivait dans une coop de femmes dans l'Est de la ville, téléphona et, faisant appel à ce genre de souvenirs que Hazel avait déjà suturés, lui dit : « Papa n'aurait pas été d'accord. Je le sais, tu le sais. Je veux dire, bon Dieu, leur fourguer des batteries de cuisine, c'est tellement

commun. Les gens qui se pressent autour de toi. Pure curiosité et gourmandise, un spectacle gratuit, ils attendent de recevoir une cuiller à thé d'une sacrée quiche lorraine ou de n'importe quoi. Des parasites. Des mendiants, des clochards, n'importe qui. Bon Dieu! Il faudra aussi que tu t'achètes toute une nouvelle garde-robe pour ce genre de travail. Du fard à paupières bien épais, comme si tu avais reçu un coup de poing. Demande-toi ce que papa aurait dit. Je sais ce qu'il aurait dit, il aurait dit : Ça ne va pas, oublie ça! »

L'autre fille de Hazel, Rosie, qui vivait en Colombie-Britannique et qui était mariée à un journaliste, lui écrivit : « Chère maman, je respecte entièrement ta décision et j'admire ton courage. Mais Robin et moi nous nous demandons si tu as bien réfléchi avant de prendre ta décision. Te rappelles-tu quand nous sommes retournés chez toi, après l'enterrement, avec grand-maman et tante Maxine et Marilyn, nous avons eu une longue conversation sur la nécessité de te laisser en friche pour un bout de temps, de ne pas foncer tête première dans n'importe quoi, de ne prendre aucune décision importante et de simplement laisser la douleur suivre son cours naturel. Ça fait à peine six semaines et te voilà associée avec ces types qui vendent des batteries de cuisine. J'espère que tu n'as rien signé. Robin dit qu'il n'a jamais entendu parler de *Kitchen Kult* et que cette compagnie n'est certainement pas inscrite dans le registre des entreprises. Nous nous faisons du souci pour toi, c'est tout. Et cette histoire de travailler à la commission, c'est de l'exploitation, pour ne pas dire plus. Demande à Marilyn. Tu manies toujours la sténo et tu sais taper et, avec un cours de recyclage, tu pourrais probablement trouver du travail, peut-être qu'avec *Office Overload* tu te sentirais plus indépendante, en plus d'avoir de l'argent de poche. Nous ne voulons pas te voir souffrir, c'est tout. »

Au début, la journée de travail de Hazel se passait plus ou moins comme suit : à sept heures et demie son réveil sonnait; les cinq premières minutes étaient les pires; une douleur si écrasante l'envahissait qu'elle se sentait sans ressort et sans vie comme le matelas *queen* sur lequel elle se reposait. Ses membres écrasés étaient vidés de leur sang et son souffle sortait, tenu, frais et silencieux comme l'éther. Que faire? Qu'advierait-il d'elle? Silencieuse, elle posait ces questions à la bordure soyeuse de sa couverture, en frottant, d'un mouvement frénétique de va-et-vient le long de la couture, ses lèvres serrées. Puis elle se levait, se douchait, se coiffait, se préparait une rôtie et du café, prenait sa vitamine, se brossait les dents, se maquillait (en faisant attention de ne pas trop se farder les paupières) et enfilait son manteau. À huit heures et demie, elle était dans sa voiture et consultait son plan de la ville.

La lecture des plans, les petits caractères, la confusion lui donnaient des maux de tête. Elle avait de la difficulté à s'orienter; elle tournait d'abord le plan dans un sens, puis dans un autre, incapable de croire que le nord était en haut. Le nord aurait dû, bien sûr, être en bas, après le quartier de l'Armurerie et les entrepôts où un grand lac froid baignait les limites de la ville. Une fois, durant un voyage en auto dans la région de Indian River, quand ils étaient jeunes mariés, Brian s'était moqué de l'inaptitude de Hazel à lire une carte. Il avait parlé joyeusement de ce défaut, fièrement, en lui serrant le bras, puis il avait donné un coup sur le volant rembourré. En pensant au coup moelleux, Hazel souhaita ne pas l'avoir fait. Se souvenir une fois de quelque chose, c'était s'en souvenir pour toujours; elle ne s'en était rendue compte que récemment et elle sentait que cette découverte pourrait lui servir.

Les démonstrations de *Kitchen Kult* la menaient en alternance dans douze magasins, certains dans des coins de la ville où elle s'était rarement aventurée. Le district italien. La région portugaise. Le quartier chinois. Un jeune représentant de *Kitchen Kult*, Peter Lemmon, la forma en la familiarisant, comme il disait, avec les produits de *Kitchen Kult*. Il lui enseigna le boniment, l'argumentaire de vente, l'importance de toujours garder un contact visuel avec les clients, comment s'inspirer de l'ambiance et de la taille de la foule et miser, si possible, sur son caractère ethnique, puis comment faire pour que les produits *Kitchen Kult* soient perçus comme de beaux gros jouets, faciles à maîtriser et offrant l'assurance de gagner l'amour émerveillé des amis et de la famille.

« C'est ce que les gens veulent vraiment », dit Peter Lemmon à Hazel, qui fut surprise d'entendre cette opinion exprimée avec tant de franchise. « Beaucoup d'amour et des pleins camions d'admiration. Rappelle-toi cela. Les gens n'en ont jamais assez. »

Il avait un menton dangereusement pointu et des favoris d'un roux féroce et, quand il parlait, il pinçait les lèvres de telle façon que les mots sortaient comme le doux son indistinct d'une cithare. Hazel remarqua que les dents de Peter étaient jaunies et se chevauchaient beaucoup, et elle supposa que c'était pour cette raison qu'il était prudent dans sa manière de parler. Ou bien c'était cela ou bien il était d'un tempérament nerveux. Tout au début, pour le mettre à l'aise, elle lui raconta qu'elle avait grandi dans une petite ville appelée Porcupine Falls et que ses parents âgés ne s'étaient jamais remis de la surprise d'avoir eu un enfant. Comment à dix-huit ans, elle était venue à Toronto pour étudier la sténographie. Qu'elle était maintenant veuve, avec deux filles, et qu'elle

soupçonnait l'une d'elles d'être malheureuse en ménage et l'autre, dans une crise relative à sa sexualité. Elle dit à Peter Lemmon que c'était son premier emploi et qu'elle travaillait pour la première fois, à l'âge de cinquante ans. Elle parlait trop, de fait elle bredouillait : pourquoi?, elle ne le savait pas. Plus tard, elle le regrettera.

Pour sa part, il lui confia, en ouvrant un peu plus la bouche, qu'il se proposait de faire effectuer une importante restauration dentaire, à condition d'amasser assez d'argent. Le coût de l'opération dépasserait neuf mille dollars. Un travail de qualité coûte de l'argent de qualité, ça revenait à cela; alors pourquoi ne pas se lancer? Il espérait atteindre le sommet chez *Kitchen Kult*. Pas seulement celui des ventes, mais le vrai sommet, celui de la direction. Il lui dit que c'était une entreprise ayant une politique des ventes tournée vers l'avenir et un produit de qualité.

Tout au début, Hazel était déconcertée d'entendre Peter Lemmon parler du produit de *Kitchen Kult* sans l'article et cela l'incitait à se souvenir de la manière dont elle avait dû apprendre à supprimer l'article devant les noms de maladies. Peter lui conseilla de s'assurer, lors des démonstrations, de tenir le produit bien en vue, de répéter fréquemment le nom du produit et de ne jamais dévoiler le prix de détail avant la fin de la démonstration et de la dégustation.

Au bout de ses deux semaines de formation, Hazel se retrouva seule, même si Peter Lemmon continuait de la rencontrer, chaque matin, à ses points de vente, lui apportant dans une fourgonnette de l'entreprise, le matériel en démonstration et l'aidant à s'installer pour la journée. Elle enfilait son sarrau blanc, tous les jours le même, fait d'un tissu lisse

et infroissable avec des œillets tout le long du devant, *Kitchen Kult* inscrit en rouge en travers de la poche, puis elle rangeait ses escarpins dans un sac en plastique et mettait les chaussures blanches à semelles de crêpe que Peter Lemmon lui avait recommandées. « Tes pieds sont ton capital, Hazel. » Il lui apportait aussi, de son plein gré, un haut tabouret pliant sur lequel elle pouvait se jucher d'une telle façon qu'à ceux qui se trouvaient de l'autre côté du comptoir, elle donnait l'impression d'être debout sans appui.

Chaque matin, elle commençait sa démonstration avec le produit vedette de *Kitchen Kult*, « *L'Éclair – L'Infaillible Trancheur* », qui représentait soixante pour cent des ventes. Pendant une heure environ, elle se parlait ou plutôt parlait dans le vide et râpait des monticules de carottes, de betteraves, de panais et de rutabagas, en forme de copeaux irréguliers ou transformés en disques étoilés ou en allumettes. Selon Peter Lemmon, l'emploi de ces légumes bon marché réduisait le coût des démonstrations et présentait un défi moins menaçant pour le consommateur moyen, Madame Petits Pois et Madame Carottes et Madame Maïs en Grains.

Tandis que Hazel se mettait en train, une ou deux clientes venaient vers elle avec nonchalance et lui tenaient compagnie; elle avait appris qu'elle pouvait compter sur une ou deux de ces femmes âgées qui, pour la plupart, avaient des visages boursoufflés et des yeux bouffis. Hazel avait décidé qu'elles étaient des veuves. L'ourlet décousu et leur sac à emplettes les trahissaient. D'ailleurs, comme elle, bien que peut-être un peu plus âgées, ces femmes avaient pris, tôt le matin, leur rôti et leur café et elles étaient sorties dans le froid à la recherche de distractions. « Mesdames et Messieurs, vous n'avez qu'à régler le

cadran, disait Hazel aux deux ou trois curieux déconcertés, puis appuyer légèrement sur la manette de l'Éclair. Pas besoin de l'aiguiser et il ne rouillera jamais. »

Vers le milieu de la matinée, il y avait généralement quinze personnes rassemblées autour d'elle et, vers midi, jusqu'à quarante. Personne ne l'interrompait et pourquoi l'aurait-on fait? Elle était un divertissement gratuit. Ils écoutaient, échangeaient des regards, prêtaient attention et formaient temporairement une colonie miniature de consommateurs sérieux remplis de bonne volonté qui attendaient de se faire donner des instructions et de se faire initier aux rituels et aux promesses de Hazel.

Au début de sa troisième semaine, elle se retrouva seule, pour la première fois; elle leva les yeux et aperçut Maxine, bouche bée, dans son long manteau de castor. « C'est juste ce qu'il vous faut, Madame », modula Hazel, sans briser son rythme et avec un sourire incoercible. « En un rien de temps, les salades que vous préparerez pour votre famille et vos amis et pour ces réunions du club de bridge, seront plus nourrissantes et attrayantes qu'auparavant. »

Maxine avait été blessée. Par la suite, elle se plaignit à Hazel d'avoir été gênée d'être choisie ainsi dans la foule. C'était insultant, surtout qu'elle ait mentionné le club de bridge, comme si, durant toute la journée, elle n'avait rien d'autre à faire que de battre les cartes. « Ça, c'est un peu fort, Hazel, surtout que toi, tu aimais faire un bon robre! Et tu sais que je ne joue aux cartes que pour me distraire. Tu aimais ça avant et n'essaie pas de me dire le contraire parce que je ne le goberai pas. Tu nous manques vraiment. Je sais très bien que c'est difficile pour toi de faire face à Francine. Elle était toujours un peu, tu

sais quoi, et Brian était, Dieu sait, susceptible, bien que je doive dire que tu as agi avec dignité dans toute cette affaire. Je ne pense pas que j'aurais pu me comporter ainsi, je n'ai pas le chic pour regarder ailleurs, je n'ai jamais été capable et je crois que c'est pourquoi j'en suis là. Mais, en abandonnant le club comme ça, qui trompes-tu vraiment? Entre nous, je pense que Francine est un peu blessée; elle croit que tu la tiens responsable de la crise de Brian, même si nous savons que "quand c'est l'heure, c'est l'heure." En plus, ça se fait à deux. »

Au courant de l'après-midi, après avoir pris sur le pouce un lunch qu'elle avait apporté (d'ordinaire, un reste de légumes crus râpés ou un œuf dur), Hazel faisait la démonstration de la poêle à frire tout usage et à revêtement antiadhésif de *Kitchen Kult*. La même foule qui avait admiré ses carottes à la française semblait prête à se laisser hypnotiser par la rondeur parfaite de ses crêpes et de ses omelettes, par leurs bords dorés uniformes et par la facilité avec laquelle elles se détachaient au moindre contact de sa spatule. Durant les premiers mois, janvier, février, Hazel constata à quel point il était facile d'hypnotiser les gens, facile en fait de les endormir. Leur bouche s'ouvrait. Leur regard se vidait et se figeait. Leurs mains s'enfonçaient fermement dans leurs poches. Leur sac à main était tenu serré dans leurs bras.

Puis, un après-midi, un petit incident imprévu survint : une crêpe qu'elle faisait sauter avec ferveur, tomba par terre. Hazel découvrit, à la suite de cet incident, comment elle pouvait profiter d'une rupture de routine. « Houp-là! », dit-elle la première journée, en se penchant pour ramasser la crêpe. Les gens rirent aux éclats. C'était comme si l'exclamation modérée de Hazel avait le parfum d'une époque oubliée. « Je ne connais

pas ma force », dit-elle, en secouant ses boucles, ce qui lui mérita une deuxième cascade de rires.

Par la suite, elle se mit, une ou deux fois par jour au moins, à faire dévier une crêpe. Ou à trop faire cuire une omelette. Ou à rire aux larmes, à cause de son plat d'oignons hachés. « Ce n'est pas ma journée », fredonnait-elle. Ou « ciel! » ou « sainte bénite! » ou, disait-elle avec un haussement joyeux d'épaules, « qui a pu jamais s'attendre à la perfection, au premier essai. » Certaines expressions qui s'échappèrent de sa bouche lui rappelaient la manière dont les gens de Porcupine Falls parlaient, à une époque dont elle ne pouvait certainement pas se souvenir. Des jurons aimables et sans conséquence qui jaillissaient de bonne nature et de bon voisinage. Elle n'aurait jamais pensé qu'elle avait cet humour subtil.

Au bout d'un certain temps, elle sentit qu'elle pouvait se tirer à bon compte de n'importe quelle situation tant qu'elle continuait à bavarder. C'était le secret et elle prit soin de ne jamais cesser de bavarder. C'était la raison pour laquelle tout ce beau monde lui prêtait son attention : elle pouvait accomplir des miracles (avec des défaillances humaines, occasionnelles et délibérées) et à la fois continuer à parler. Des mots, un flot de mots. Elle n'avait jamais parlé autant, comme si elle défonçait l'air devant elle. C'était facile, facile. Elle ménageait des répétitions, de petites poussées mordantes d'insistance et offrait un inventaire toujours grandissant de déclarations affectueuses qu'elle adressait à ses amis les légumes : « Mon gros chouchou! », disait-elle, en tenant un gros chou-fleur en l'air. « Mon cher radis! » Elle se sentait ridicule par moments, mais souvent elle était

exubérante, comme une actrice semi-retraîtée et légèrement excentrique. Curieusement, elle avait l'impression d'être justement aussi forte et adroite qu'elle devait l'être.

Mais, le travail était exténuant. Elle l'admettait. Chaque jour, elle devait plaire de nouveau à tout ce monde. Vers cinq heures et demie, elle était trop fatiguée pour faire quoi que ce soit sauf rentrer à la maison en voiture, se faire un sandwich, lire le journal, passer à l'eau son sarrau *Kitchen Kult* et le suspendre à la barre de douche, puis aller au lit avec un gros livre de poche. Bien assise dans son lit, son livre telle une guimpe contre son menton, elle semblait avoir des flammes aux pieds et au bout des doigts, comme si elle avait traversé rapidement le chaos d'une journée floue et que maintenant, elle allait également flamber la nuit derrière elle.

Janvier, février, les trois premières semaines de mars. Alors, c'était ça le travail : des gens qui concluaient un marché bilatéral avec le monde, une façon de réduire le temps en blocaille.

Les livres qu'elle lisait créaient des nœuds de panique dans sa conscience. Elle se laissait emporter vers le roman historique et les cours de la Régence anglaise, loin de Central Park. Mais est-ce que les reines et les courtisanes étaient plus heureuses que les épouses new-yorkaises frustrées? Étaient-elles moins seules, moins désemparées? Jusqu'à présent, elle n'avait aucune preuve. Elles voulaient, plus ou moins, les mêmes choses : une affection fidèle, de l'attention pour leurs humeurs et leurs pensées éphémères, une friction pour leur dos et, de temps en temps, l'application tendre et réconfortante des mains et des lèvres. Elle se souvenait du dos de Brian tourné vers elle durant son

sommeil; il était devenu bien charnu dans la cinquantaine. Il n'avait jamais été le genre à porter un pyjama et souvent Hazel était poussée à tendre le bras pour caresser son bourrelet de chair lisse. Elle n'avait pas trouvé son excès de poids désagréable, loin de là!

À la place de Brian, il ne restait que la douce forme rectangulaire de son oreiller hypoallergénique. L'enveloppe lisse, aux coins légèrement plissés, évoquait une absence mystérieuse.

« Mais pourquoi ça doit toujours être une de mes amies! », lui avait-elle hurlé une fois à la fin d'une longue querelle. « Ne comprends-tu pas à quel point c'est humiliant pour moi? »

Il avait paru vraiment déconcerté et, tout d'un coup, elle comprit, dans un éclair, que c'était seulement par paresse et non par cruauté. Elle se souvenait de ses promesses solennelles, de ses yeux larmoyants, de nouveaux débuts. Elle se souvenait affectueusement aussi de ses gargouillements pulmonaires durant la nuit, de la montée abrupte de chaque inhalation et de la pause hésitante avant la descente. Comme cette musique nocturne l'endormait en la berçant! Des compensations. Mais, elle n'avait pas assez exigé, elle n'avait pas su quoi demander, ce qui lui était dû.

C'était à cause des livres qu'elle lisait, de leurs complications denses et de leurs soudaines surprises, qu'elle avait d'abord postulé un poste. Elle avait l'impression que les pages de sa propre vie étaient tournées une par une : d'abord une jeune fille, ensuite

une jeune femme, puis une femme mariée avec deux petites filles, puis un membre du club de bridge et du club de courtepoinette et maintenant, trop tôt pour la symétrie, une veuve. Tout tombait dans de petits paragraphes enfantins, en très gros caractères d'imprimerie semblables à ceux d'un manuel de lecture. Elle avait tenté d'imaginer divers nouveaux dénouements ou solutions pour elle-même : elle pourrait faire un voyage autour du monde ou s'inscrire à un cours de céramique, mais elle était incapable de penser à quoi que ce soit d'assez grandiose pour occuper son temps libre, à l'exception peut-être d'un vrai travail. C'était ce que les autres faisaient, de greffer ces petites besognes au quotidien – lavage, repas, courses – ce en quoi avait consisté toute son existence.

« Tu t'épuises », dit la mère de Brian lorsque Hazel lui apporta, lors d'une visite le dimanche de Pâques, une boîte à double rangée d'amandes au chocolat et un bouquet de tulipes. « Parcourir chaque jour la ville, être debout et manger sur le pouce. Tout de même, on pourrait t'accorder une heure complète pour ton lunch et peut-être même un ticket-repas pour te donner la chance de reprendre ton souffle! C'est dur pour le dos, d'être debout. Je sens toujours la tension dans mon dos. Ces chocolats sont délicieux Hazel; je n'en mangerai même pas la moitié, pas avec mon appétit, mais j'en offrirai aux autres dames. Tout le monde partage ici, c'est ce qu'il faut. Et les fleurs, des tulipes! Un seul cadeau aurait suffi, Hazel, tu as été extravagante. Je m'imagine que ça fait une différence maintenant que tu as un salaire. Je m'imagine qu'on se sent autrement quand c'est son propre argent. Le père de Brian avait toujours veillé à ce que j'aie tout ce dont j'avais besoin, que je ne manque de rien, mais j'aurais bien souhaité d'avoir un peu d'argent à moi, même si je ne le disais pas explicitement. »

Un matin, Peter Lemmon surprit Hazel et l'effraya aussi en lui disant : « M. Cortland veut te voir. Le grand patron lui-même. Demain, à dix heures et demie. Au bureau du centre-ville. Le siège social. Je te remplacerai à ton point de vente. »

M. Cortland avait l'âge de Robin, le gendre de Hazel. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle s'attendait à quelqu'un du genre théâtral et insolent et non pas à ce bel homme aux cheveux frisés se levant derrière son bureau; ce n'était pas vraiment un bureau, mais une table à rallonges; il lui serra respectueusement la main et la mena vers un fauteuil brun moelleux. Il y avait une vraie solennité dans son menton saillant et, au-dessus de ses sourcils interrogateurs, une bonne crinière. Il lui offrit une tasse de café. « Peut-être préféreriez-vous du thé? », demanda-t-il très poliment, sous le coup de l'inspiration.

Elle détacha son regard de ses chaussures, ses beaux escarpins polis, pas ses chaussures d'infirmière, et aperçut une conque rose sur le bureau de M. Cortland. Il lui vint à l'esprit que ce devait être une des choses qui le rendait heureux. D'autres tiraient leur bonheur de la musique ou de fleurs ou de bols de crème glacée – des choses enchanteresses et familières. Certains collectionnaient la porcelaine et, quand ils découvraient une pièce qu'ils cherchaient depuis longtemps, ça les rendait heureux. Ce qui la rendait heureuse, elle, c'était le temps qui s'effaçait et qui flambait si nettement qu'elle s'en apercevait à peine. Elle ne dit pas cela à M. Cortland. En fait, elle parla très peu quoiqu'un filet d'intuition l'incitât à accepter du thé plutôt que du café, à refuser du lait et à hocher tristement la tête en signe de refus lorsqu'on lui offrit du sucre.

« Nous sommes plus qu’enchantés de votre rendement dans les ventes, dit M. Cortland. Nous sommes une petite entreprise qui grandit et, comme vous le savez - Hazel ne le savait pas, comment aurait-t-elle pu? – , c’est une entreprise familiale. Mon grand-père maternel avait étudié le commerce à McGill et s’était lancé dans les affaires comme passe-temps. Notre but, le but de la famille, est d’avoir un bon produit, facile à vendre. Je ne peux pas assez le souligner à nos représentants. Nous voulons éviter à tout prix une approche ou des tactiques grossières et brutales, qui sont d’une certaine façon manipulatrices, et nous sommes en train de développer un effectif de vente de qualité qui sera à la hauteur de notre gamme de produits. Cela peut vous surprendre, mais il est difficile de trouver des gens qui ont, si je puis dire, vos bonnes manières. Des gens, comme vous, donnant au consommateur un sentiment de confiance. Nous avons reçu sur vous des échos favorables et nous avons décidé, Hazel, j’espère que je peux vous appeler Hazel, de vous verser un salaire régulier en plus, bien sûr, d’une commission rajustée. En outre, j’aimerais vous offrir cette petite broche en céramique en forme de “K”, pour *Kitchen Kult*, que nous offrons à chaque trimestre à notre meilleur représentant. »

« Te rends-tu compte de ce que ça veut dire? », demanda Peter Lemmon, plus tard cet après-midi-là tandis qu’ils célébraient en prenant un verre chez *Mr. Duck’s Happy Hour*.

« Un salaire signifie que tu fais partie de l’équipe, que tu es une “joueuse” de *Kitchen Kult*. Salaire égale professionnalisme, Hazel. Tu y es arrivée et je ne crois même pas que tu t’en rends compte. »

Hazel pensait qu’elle avait vu une lueur traverser le visage circonspect et ambitieux de Peter, comme une paillette de soleil à travers un rideau épais, l’insinuation qu’un certain

privilège lui avait été accordé à la légère. Ayant l'air déçu, elle épingla la broche sur le revers de son beau manteau de printemps. Au-delà de la simple douceur de son chèque de paie, elle percevait de sombres escadrons de planificateurs et de décideurs qui avaient produit cette ironie taquine. Elle était récompensée – c'était une tournure d'événements déconcertante - pour sa timidité, sa modestie et ce que Maxine appelait, son chic pour regarder ailleurs. Elle était une femme réservée, incompétente, sans formation, à l'apparence neutre, et, pour cette raison, elle était propulsée à un poste supérieur ou, du moins, c'est ainsi que Peter lui avait interprété sa progression de commission à salaire. Il se gratta la nuque, prit une bonne gorgée de sa bière et lui dit une troisième fois, avec un peu d'hostilité, selon Hazel : « C'est une propulsion à un poste supérieur. » Il insista pour payer les consommations même si Hazel enfonçait un billet de dix dollars dans sa main. Il n'en tint pas compte.

« Cet endroit est une bonne affaire », affirma-t-il, ouvrant la caverne orange de sa bouche, puis la refermant aussitôt. Il venait souvent ici après le travail et profitait du « deux pour un » offert, dit-il. Non qu'il fût avare, bien au contraire, mais il mettait de côté quelques dollars par semaine pour sa restauration dentaire de l'été. Ce travail dentaire était surtout esthétique : des couronnes et des espaceurs, ce qui, par conséquent, n'était pas couvert par le régime d'assurance de *Kitchen Kult*. À son avis, c'était un investissement dans l'avenir. Si l'on allait se hisser jusqu'au sommet, il fallait être capable d'ouvrir la bouche et de donner une bonne impression. « Comme cette broche, Hazel, c'est une façon de faire bonne impression. Porter le logo de l'entreprise indique que tu fais partie de la famille et que ça ne te fait rien de le crier. »

Ce soir-là, en cirant ses chaussures blanches, elle ressentit pour elles une sorte d'amour. Soudain, elle se mit à aimer aussi toutes ses autres petites tâches : passer son sarrau à l'eau, régler son réveil, s'installer dans son lit avec un livre, appuyer sa tête contre le rembourrage synthétique du petit oreiller de Brian piqué des vestiges d'une faveur érotique et se laisser emporter par ses lectures dans un autre monde, laissant derrière sa silhouette, si corpulente, ronde et inconcevablement muette, une femme qui avalait sa langue, qui se l'enfonçait dans le gosier et qui était incapable d'émettre un son.

Marilyn lança un cri railleur en voyant la broche de l'entreprise épinglée sur l'imperméable de sa mère. « Une flatterie grossière. Une caresse par-ci, une caresse par-là, juste assez pour te motiver et te garder reconnaissante. Mais au moins, ils eurent la décence de cesser de te payer à la commission; pour ça, je dois leur attribuer quelque mérite. »

« Chère maman, écrivit Rosie, de Colombie-Britannique. Merci mille fois pour le cuiseur de légumes sans eau; c'est étonnant comme il est bien fait et aussi très attrayant, et Robin trouve qu'il répond à un vrai besoin, du point de vue alimentaire bien sûr, et qu'il est très esthétique. »

« Tu as l'air mieux, dit Maxine. On dirait que tu as perdu quelques kilos, est-ce vrai? Toutes ces carottes râpées. Mais arrives-tu à trouver du temps pour toi? Travailler huit heures par jour en plus de faire la navette. Je suppose qu'on ne te rembourse pas l'essence et le stationnement, c'est cher à la longue. Il faudrait que tu penses à prendre des vacances, les gens n'achètent pas des batteries de cuisine, trois cent soixante-cinq

jours par année. JoAnn, Francine et moi-même pensons sérieusement louer un cottage en Nouvelle-Écosse pour deux semaines. Avertis-moi si ça t'intéresse et dis à ces nababs de *Kitchen Kult* que tu mérites un peu de paix et de repos au bord de la mer, ha! Tu sembles, par contre, un peu plus détendue que la dernière fois que je t'ai vue; tu avais l'air complètement vidée. »

Au début de mai, Hazel eut un accident. Un matin, elle et Peter préparaient une nouvelle démonstration et utilisaient un chou, des betteraves et des oignons, comme d'habitude, mais ils avaient ajouté quelques pointes d'asperges de printemps et un peu de ciboulette hachée. Pour économiser, elle avait décidé de couper les asperges dans le sens de la longueur, à partir de sa pointe délicate jusqu'au bout de sa tige ligneuse. Peter ne cessait pas de parler d'un nouveau complet qu'il avait l'intention de s'acheter et demandait l'avis de Hazel : devrait-il se lancer dans de grosses dépenses pour de la laine fine d'été ou accepter un compromis de laine et de viscoses? Le couteau glissa et coupa la palmature séparant le pouce et l'index de Hazel. Le couteau la coupa plus profondément qu'elle n'aurait cru possible, si rapidement, si légèrement qu'elle ne put que contempler le sang qui se répandait et se désoler de le voir tacher et gâcher le cercle parfait des concombres tranchés.

On lui fit douze points de suture et, devant l'insistance de Peter, elle prit congé pour le reste de la journée. La secrétaire de M. Cortland téléphona et lui dit de prendre congé pour toute la semaine, si c'était nécessaire. Il y avait des formulaires d'assurance à signer, mais ça pouvait attendre. L'important c'était que ... , mais Hazel ne s'en souvenait plus; à l'hôpital, on lui avait donné un analgésique et elle avait de la difficulté à

rester éveillée. Elle dormit tout l'après-midi et rêva à des champs verts et à un soleil jaune, et elle aurait dormi aussi toute la soirée si elle n'avait pas été réveillée vers huit heures par la faible sonnerie de la porte d'entrée. Elle enfila son nouveau peignoir fleuri en crépon de coton et se rendit à la porte. C'était Peter Lemmon tenant une botte de fleurs. « Mais pourquoi, Peter? », dit-elle, ne trouvant rien d'autre à dire.

La douleur s'était déplacée de sa main à son tendre cuir chevelu. Autant la distance entre ces deux pôles que la tension produite par son vif éclat la désorientèrent. Elle réussit pourtant à prendre le veston léger de Peter, bien qu'il protestât en disant qu'il n'était venu que pour un instant, et le guida vers un fauteuil confortable, à côté de la fenêtre. Elle entendit les coussins s'affaisser sous lui, puis elle se dépêcha de mettre dans l'eau les fleurs déjà un peu fanées et de lui offrir un verre, mais qu'avait-elle sous la main? Ni bière ni gin et elle ne pouvait quand même pas lui offrir un sherry. Puis l'idée lui vint : elle lui demanda ce qu'il pensait d'un verre de vin rouge?

Il accepta nerveusement, en disant : « Tu n'as pas besoin de me forcer la main. »

« Tu devras la déboucher », dit Hazel, en montrant sa main pansée. Elle avait l'impression de pouvoir regarder directement dans son cerveau où il n'y avait rien que des torchons et du vieux plastique. Mais, d'où cela lui était-il venu, ce sentiment de supériorité espiègle et impardonnable qu'elle éprouvait?

Il s'avança en chancelant et faillit tomber. « Je suis toujours heureux de faire les honneurs. » Il semblait avoir peur d'elle et de son appartement au mobilier confortable, ses lampes, ses tables bout de canapé, son cabinet à porcelaine, regardant d'abord ces

objets d'un œil strict, sec et interrogateur. Au bout de quelques minutes, il se réinstalla confortablement dans le fauteuil rembourré affichant un respect exagéré.

« À ta carrière, dit Peter, levant son verre et ne remarquant pas à quel point le mot *carrière* pénétra dans la conscience de Hazel, la réveillant de l'hébètement causé par les analgésiques et lui donnant l'envie de rire.

- À la gloire de *Kitchen Kult*, dit-elle, soudainement insouciant. Elle le regarda ou plutôt une partie d'elle le regarda agiter le verre et en humer le contenu. Elle rassembla ses forces pour ce qui allait sûrement arriver.

- Un excellent vin ... », commença-t-il à dire, mais il fut interrompu par la sonnette de la porte.

Ce n'était que Marilyn qui arrêtait en passant comme elle avait l'habitude de le faire après son cours d'autodéfense. « Je suis déjà capable de fracturer une clavicule, dit-elle à Peter après des présentations agitées et, la semaine prochaine, nous apprendrons comment donner un coup à l'aine. »

Elle était remarquablement jolie avec ses yeux songeurs, humides et jeunes, et ses cils cendrés. Elle accepta un verre de vin et écouta, avec une vive attention, l'histoire de l'accident de Hazel, puis elle dit : « Écoute, maman, ne signe aucune décharge à *Kitchen Kult* jusqu'à ce que j'aie demandé à Edna d'y jeter un coup d'œil. Tu te souviens d'Edna, l'avocate. Elle est pénétrante comme une lame; c'est elle qui a rédigé notre bail et il est incontournable. Un empoisonnement de sang peut se déclarer ou une infection; il est

encore trop tôt pour le savoir. Tu ne peux pas te fier à ces personnes morales quand ça vient à ...

- *Kitchen Kult*, dit Peter, en agitant son verre d'une façon que Hazel trouvait stupide, est plutôt comme une famille.

- Quelles conneries ! »

« Nous avons décidé, dit Maxine à Hazel quelques semaines plus tard, de ne pas louer le cottage en Nouvelle-Écosse. C'est trop risqué et, selon Francine, le temps n'est pas fameux. En plus, il y a le billet d'avion et la location de voiture et nous avons décidé que c'était trop cher. Mon loyer augmente à partir de juillet et j'ai vérifié mon solde en banque et je me suis dit, ma petite Maxine, qu'il faut se serrer la vieille ceinture. En fait, je pensais - ça peut te surprendre – je pense chercher du travail. »

Hazel fixa une interview pour Maxine avec le service des ressources humaines et, une semaine plus tard, Maxine fit sa première démonstration. Hazel aida à sa formation. Alors, à la suite d'une discrète réorganisation, Hazel avait été promue au poste d'adjointe du chef de secteur, libérant ainsi Peter Lemmon pour ce qui fut décrit comme « diffusion de la vente créative. » Cette promotion inquiéta un peu Hazel et elle se demandait si on l'indemnisait pour le nerf endommagé de sa main, dont l'état semblait plus ou moins permanent. « Dieu merci tu n'as pas signé la décharge », fut le seul commentaire de Marilyn.

« *Congrate* », télégraphia Rosie de la Colombie-Britannique, en apprenant la promotion. Hazel n'avait pas reçu de télégramme depuis quelques années. Elle était surprise de constater que cette feuille austère était bien un télégramme. Où était le rugueux papier gris et les petits mots collés les uns aux autres? Elle se demandait qui avait composé ce message, Robin ou Rosie, et qui avait eu l'idée d'abrèger ce seul mot et si c'était pour économiser. *Congrate*. Quel petit grain de plomb dur et blessant à trouver au milieu d'une feuille de papier lisse!

« Splendide », dit la mère de Brian au sujet du tailleur de soie opaline de Hazel et du foulard rose sourd, perle et citron. Ses lèvres bougèrent d'admiration : « Ah, splendide! »

« C'est une sacrée amélioration par rapport au foutu sarrau », renifla Maxine, tout en regardant de côté.

« Très élégant!, dit M. Cortland, qui avait convoqué Hazel à son bureau pour discuter de son avenir chez *Kitchen Kult*. C'est le genre d'image que nous souhaitons ou essayons de projeter. Une élégance discrète. » Il lui offrit une petite boîte dans laquelle se trouvait, sur un carré de coton texturé, une paire de boucles d'oreilles en émail où était suspendue la lettre "K" pour *Kitchen Kult*.

« Elles sont belles », dit Hazel, qui ne portait jamais de boucles d'oreilles. Les clips lui faisaient mal et elle n'avait jamais eu l'occasion de se faire percer les oreilles. « Par égard pour moi, ne fais jamais ça », avait imploré Brian quand il avait vingt-cinq ans et

elle, vingt ans et qu'elle était sur le point de l'épouser. « Je ne supporterais pas de perdre un seul brin de toi. »

En se rappelant cela, le ton de la voix de Brian qui était d'une sincérité diligente et insensée, Hazel sentit un picotement dans les yeux. « Mon sac à main », dit-elle, en tâtonnant à l'aveuglette.

M. Cortland ne comprit pas. Touché par sa propre générosité, il se leva d'un bond, un Kleenex à la main. « Nous voulions simplement vous montrer notre appréciation », dit-il ou plutôt chanta-t-il.

Hazel renifla, plus bruyamment qu'elle le voulait et M. Cortland fit semblant de n'avoir rien entendu. « Nous apprécions beaucoup que vous remplaciez Peter Lemmon durant son congé. »

Hazel fit alors un signe de tête. Pauvre Peter. Il faudra qu'elle lui téléphone ce soir. Il trouvait les séquelles de sa chirurgie dentaire douloureuses et longues, et, chaque fois qu'elle le pouvait, elle avait cherché une carte de convalescence qui conviendrait et qui ne serait ni trop chaleureuse ni trop moqueuse, car pour Peter, les dents étaient une chose beaucoup trop sérieuse. Peut-être allait-elle tout simplement lui envoyer un de ses petits mots flous et hâtifs ou mieux, une carte postale enjouée, lui souhaitant un prompt retour au travail.

M. Cortland palpa la conque rose sur son bureau. Il la prit dans ses mains et la glissa d'une main à l'autre, puis il dit : « M. Lemmon ne reviendra pas. Nous lui avons déjà

envoyé une lettre de congédiement et, bien sûr, une généreuse prime de départ. Nous avons décidé que sa personnalité, quoique admirable, n'était pas conforme à l'approche de *Kitchen Kult* et nous sentons que, vous, vous avez déjà fait la preuve que vous pouviez prendre sa relève et peut-être même élargir le champ de ses activités. »

« Je n'en crois pas mes oreilles, hurla Marilyn à Hazel au téléphone. Peter aussi est très étonné!

- Comment sais-tu ce que Peter pense?

- Je l'ai vu cet après-midi. Je l'ai vu hier après-midi. Je le vois plutôt souvent à vrai dire. »

Hazel offrit les boucles d'oreilles *Kitchen Kult* à Maxine qui dit en grognant : « Et puis quoi encore Hazel? »

Rosie envoya de Vancouver un petit mot disant : « Marilyn a téléphoné au sujet de ton nouveau poste; c'est vraiment merveilleux, mais Robin et moi, nous nous demandons si, cette fois, tu ne t'engages pas plus loin que tu ne le souhaites. »

La mère de Brian ne dit rien. Elle avait perdu l'usage de la parole et elle était grabataire à la suite d'une série de petites congestions cérébrales. Rien de ce que Hazel lui apportait ne l'intéresserait : ni les chocolats, ni les fleurs, ni même les magazines de mode qu'elle aimait tant autrefois.

Hazel téléphona et prit un rendez-vous avec M. Cortland. Elle inventa un prétexte, une ou deux idées qu'elle et Maxine avaient élaborées pour améliorer les démonstrations. M. Cortland l'écouta et hocha la tête en signe d'approbation. Puis elle passa à l'action. Elle avait pensé à Peter Lemmon, dit-elle, et à quel point il manquait au personnel des ventes, en raison de son ingéniosité et de l'attention qu'il apportait aux détails. Il avait un certain flair plein d'imagination, une utilité particulière. Certaines personnes avaient le don de communiquer une énergie aux autres; c'était mystérieux, c'était un don rare. Elle ne mentionna pas la restauration dentaire de Peter; elle avait tout de même un peu de bon sens.

M. Cortland lui jeta un regard astucieux, un regard auquel elle ne s'attendait pas de sa part. « Eh bien, Hazel!, dit-il finalement, en affaires, les sentiments n'existent pas. Mais peut-être pourrions-nous en arriver à un arrangement, vous et moi.

- Un arrangement?

- Ce formulaire d'assurance, la décharge. Celle que vous n'avez pas encore signée. Seriez-vous prête à la signer maintenant, si je vous promets de trouver à Peter Lemmon un poste quelconque, d'ici à la fin de la semaine? Vous avez raison au sujet de ses dons; c'est vraiment très perspicace de votre part de les signaler. Je ne peux pourtant rien promettre dans les ventes. Un poste cadre au tout premier échelon, c'est le mieux qu'on puisse lui offrir. »

Hazel réfléchit. Elle fixa la conque pendant dix bonnes secondes. L'éclairage du bureau la revêtait d'une légère lumière rose, lui donnant l'aspect d'une pièce de poterie non

vernie. Elle aimait l'idée de négocier. Elle sentait qu'elle saisissait le sens des négociations. « Je vais signer », dit-elle. Elle tenait son stylo suspendu.

Un dimanche, un dimanche au début juillet, au cœur de l'été, Hazel se rendit en voiture à *Silver Oaks* pour visiter sa belle-mère souffrante. Tout ce qu'elle peut faire pour elle maintenant, c'est de s'asseoir à ses côtés pendant une heure et lui tenir la main et parfois, elle se demande à quoi riment ses visites. Le visage de sa belle-mère est imperturbable et soyeux et, parfois, des gouttelettes de salive, minces et claires comme des larmes, coulent de ses commissures. C'était autrefois un visage si fort et si bien organisé, avec une bouche ferme et un regard franc. Maintenant, elle ne reconnaît plus personne, sauf Hazel, à l'occasion.

Les infirmières disent à Hazel que lorsqu'elle lui tient la main, cela lui fait du bien. « Elle est plus calme après vos visites, disent-elles. Elle est moins agitée. »

Hazel est calme aussi. Elle aime s'asseoir là et sentir l'heure se dévider comme le fil d'un fuseau. Elle souhaite que cela continue à jamais. Il y a une semaine, elle avait quitté le bureau de M. Cortland, illuminée par la conviction que sa vie allait être possible après tout. Tout ce qu'elle devait faire était de se rappeler les ententes qu'elle avait conclues. C'était une révélation révoltante, mais Hazel était stimulée par celle-ci. Tout pouvait être justifié, additionné, équilibré et partagé équitablement et également. Il fallait tout simplement faire attention et réclamer ce à quoi on avait droit. On pouvait être astucieux dans des activités sournoises de renonciation, mais il fallait à la fois tenir bon, négocier, mesurer et nouer sa vie en faisceaux utiles.

Mais, elle se trompait. Ce n'était pas vrai. Son orgueil l'avait induite en erreur. Personne n'a ce genre de pouvoir, personne.

Elle regarde autour de la chambre d'hôpital et s'émerveille des accessoires accidentels qui s'y trouvent, de la commode et du gobelet et de la brosse à dents et de la serviette pliée. La fenêtre ouverte donne sur un stationnement rempli de rangées de voitures, leur toit reluisant cuisant sous la lumière. L'année prochaine, les voitures seront différentes et seront rangées différemment. Les arbustes et les arbres ployant sous le poids de leurs milliers de feuilles formeront une nouvelle toile de fond sombre.

C'est un accident qu'elle soit assise dans cette chambre tenant la main d'une vieille femme impassible et soumise qui l'avait déjà durement désapprouvée et qui l'avait considérée comme une campagnarde maladroite. « Hazel! », lui avait-elle chuchoté quelques fois au début, « La bretelle de ta combinaison! Ta fourchette à salade! » Maintenant, elle ne peut même plus se mouiller les lèvres avec sa langue; c'est Hazel qui lui humecte les lèvres, de temps à autre, avec une serviette mouillée ou qui lui applique un peu de vaseline pour empêcher ses lèvres de gercer. Mais elle sent le pouls faible de cette vieille femme et s'imagine qu'il constitue un code de reconnaissance ou qu'il télégraphie vaguement certaines dernières questions embarrassantes : « Comment cela s'est-il produit? Comment en est-on arrivé à ce point? »

Tout est un accident, Hazel serait prête à avouer si on le lui demandait. Sa vie entière est un accident et, par accident, elle est entrée dans celle-ci à l'aveuglette.

2. Les Recoins

Cette année, il semble que tout le monde soit resté chez soi, sauf Meg et Roy Sloan de Milwaukee, Wisconsin.

Bien que Meg et Roy soient patriotes d'une manière vague et simple et de bons citoyens mûrs qui payent leurs impôts et votent et ont leurs opinions sur les lois relatives au port d'armes et à l'avortement, ils ont choisi cette année de ne pas tenir compte de l'exhortation de leur président à rester chez eux et à visiter d'abord l'Amérique. Le Grand Canyon attendra, dit Roy de sa voix sociable de week-end et dont il se méfie de plus en plus. Les Black Hills attendront. Et les Everglades. Et la baie de Chesapeake.

Et ils attendront pour toujours, pense-t-il dans son for intérieur – avec leurs pentes et leurs dépressions et leurs rochers fissurés et leur silence et leur reflet persistant. Par ce beau mois de septembre doré, maintenant gris, mais d'un gris supportable, Meg et lui sont venus à Paris et se sont installés pour trois semaines dans un petit hôtel près de la place Saint-Ferdinand, bien décidés pour une fois à bien faire les choses.

Les dix premiers jours, le soleil produit une légère brume poudreuse. Puis la pluie commence, de petits fouets d'eau se déversent sur le sol. Sous la fenêtre de leur hôtel, les rues sont dépouillées de leurs ombres étirées et de la lumière intermittente; soudainement, c'est une réalité ordonnée différemment, étrangère et résolue, avec une existence dure et banale et des citoyens tellement liés à leur routine qu'ils s'aperçoivent à peine de la présence de touristes de fin de saison, sérieux et d'un certain âge, comme les Sloan, qui font du tourisme.

Au cours des années, durant les voyages saisonniers d'affaires et de plaisir et d'anniversaires spéciaux, Meg et Roy Sloan ont mis les pieds sur la plupart des continents du monde : l'Asie, l'Australie, l'Amérique du Sud et, bien sûr, l'Europe. De fait, ils ont déjà séjourné deux fois à Paris; une seule nuit, au début d'avril 1956, en route vers Rome, au cours de leur lune de miel; et trois jours, en 1967 : un survol épuisant, hédoniste, agressif qui comprit le Moulin Rouge et le Jeu de Paume, Montmartre et Notre Dame, la Comédie-Française et la Malmaison, et qui se termina par une profonde humiliation refoulée au cours d'un dîner dans un restaurant de la rue Royale où ils supportèrent un serveur méprisant, une table bancale, des portions chiches et une dame aux yeux jaunes surveillant les toilettes et exigeant un paiement de Meg - qui prétendit ne rien comprendre - puis marmottant agressivement sur sa soucoupe de monnaie, *ça commence, ça commence*, en faisant allusion à Meg Sloan, de Milwaukee et à l'afflux de touristes pingres qui suivraient, les pauvres riches, les passionnés pour la culture, les Nord-Américains liés à leur budget et auxquels les Européens ressemblent tant, mais qui refusent de l'admettre.

Et maintenant, à l'automne 1986, une période difficile et inquiétante dans l'histoire du monde, les Sloan y sont revenus.

« Mais pourquoi, demandèrent un bon nombre de leurs amis. Pourquoi Paris, de toutes les villes? »

Meg Sloan, une petite femme intense, au teint foncé, pourrait facilement passer pour juive bien qu'elle ne le soit pas. Dans tous les cas, les Américains ont été les préférés des

terroristes, peu importe leur milieu : des journalistes barbus et à la voix douce pris en otage, des religieuses battues et violées, un vieil homme sans défense bousculé, puis abattu, des enfants innocents propulsés par le trou soudain béant dans le flan d'un avion. Pourquoi courir des risques inutiles, dirent les amis des Sloan. Pourquoi courir à la catastrophe? De plus, le dollar avait subi un dur coup et on trouverait d'ailleurs une meilleure nouvelle cuisine à Milwaukee ou du moins à Chicago, sans devoir supporter des gens insolents et sans principes – rappelez-vous cette histoire de Greenpeace l'été dernier, toujours non résolue – et de plus, consacrer trois semaines à Paris semble beaucoup quand il y a toute l'Europe à découvrir.

« Nous sommes fatalistes, avait répliqué Meg; d'ailleurs, nous ne voulons pas vivre dans nos valises. Cette fois, pour faire changement, Roy et moi voulons défaire nos valises. Vous savez, ranger nos sous-vêtements dans les grands tiroirs profonds de ces commodes qu'ils ont là-bas et accrocher nos vêtements dans une de ces magnifiques armoires et, après une journée de visites, rentrer se coucher dans un bon lit.

- Ce que nous aimerions vraiment, dit Roy, c'est de voir comment vivent les vrais Parisiens. »

En fait, il a peu d'espoir que cela survienne. À cinquante-cinq ans, il a perdu la facilité de pénétrer et d'explorer, peut être n'est-ce que temporaire, il l'espère. Surtout, comme il le voit, il a oublié comment prêter attention, devenu, d'une certaine manière, diminué et paresseux. Parfois, sa propre paresse le surprend. Il se blâme lui-même, ses péchés par omission. C'est un homme si paresseux, si insouciant que le printemps dernier, il ne

voulut même pas faire l'effort d'aller dans son jardin pour entrevoir la comète de Halley. La comète de Halley ne reviendra plus, pas de son vivant, il le sait parfaitement. Impardonnable. Incompréhensible. Quel est son problème?

Tous deux, lui et Meg, avaient besoin de vacances. Ce long été chaud d'excès patriotique à la maison l'avait laissé avec ce qui semblait une mauvaise grippe, avec des muscles endoloris et des fièvres lentes à se déclarer. Sa tête lui semblait pleine d'une pâleur minérale : trop de feux d'artifice, trop d'heures passées devant la télévision à regarder la clameur extravagante sur Dame Liberté - l'épithète frappait dur à l'intérieur de son crâne. D'ailleurs, qui sont ces enfants enjoués, se demanda-t-il, s'adressant aux fenêtres noires de son salon et par quel pouvoir l'ont-ils rendu maussade et déprimé et en désaccord avec ses propres instincts?

Il y avait aussi d'autres problèmes. La fille des Sloan, Jenny, s'était séparée de son mari Kenneth pour des raisons encore incomplètement éclaircies, et elle était revenue à la maison familiale, amenant avec elle, de Green Bay, ses deux jeunes enfants dont la présence avait déséquilibré la maisonnée. Du jour au lendemain, les nerfs de Meg flambèrent, son insomnie revint et ses yeux devinrent secs et agités. La mère et la fille sous un même toit, la même vieille histoire que ni l'une ni l'autre n'aurait imaginée, chacune étant trop pleine de tact pour empiéter sur l'autre et chacune étant si protectrice de lui, Roy (père, mari), qu'il perdait pied constamment et attendait une explosion qui, selon lui, ne se produirait probablement pas.

Puis l'idée de prendre des vacances se présenta : partir, le fredonnement mystique de l'agent de voyages – un bref répit. Un voyage, des vacances. Évasion. Après un moment initial d'hésitation, cela sembla la chose à faire. Pour Roy, septembre était le pire moment possible de l'année pour partir, mais des dispositions pouvaient toujours être prises – et le furent – et lui et Meg furent libres d'aller n'importe où dans les limites de la raison; depuis un certain temps déjà, l'argent n'était plus vraiment un obstacle.

Pourtant, ils savent comment voyager de façon économique, comment conserver leurs reçus à titre de frais professionnels en vue d'exemption d'impôt. Depuis les dix dernières années, Meg Sloan fabrique des cartes de souhaits uniques peintes à la main, des lignes curieuses et des gribouillis dessinés sur des carrés de papier chiffon et qui se vendent au détail à cinq dollars pièce; elle en est arrivée à considérer ses voyages comme des occasions de découvrir de nouvelles idées. Roy Sloan, directeur d'un collège d'enseignement technique au centre-ville de Milwaukee, fait des incursions officielles et désagréables dans des établissements similaires lorsqu'il voyage à l'étranger; il prend note des programmes, des conditions d'admission et des coûts des immobilisations. Ces évasions fiscales servent de prétexte puisque Roy et Meg ont tous deux grandi dans des familles économes du Midwest et exigent la garantie que les choses ne soient pas aussi chères qu'elles le paraissent.

Paris est loin d'être bon marché. Leur hôtel est petit et modeste d'apparence, vingt chambres en tout, mais on demande cinq cents francs la nuit, ce qui représente cent dollars au taux courant. Il y a trente ans, les jeunes Sloan, en voyage de noces, avaient logé au même hôtel pour seulement douze dollars. « Petit-déjeuner compris », dit Meg

qui, avec sa mémoire impitoyable pour le prix des choses, biaise et soustrait et se désespère un peu. Il faut reconnaître, cependant, qu'il y a eu plusieurs améliorations depuis ce temps-là : surtout, de petites salles de bain modulaires insérées dans le coin de chaque chambre et un jus d'orange, d'une teinte étrangement foncée, servi avec les croissants et le café.

Depuis dix jours, ils s'assoient à la même petite table dans la salle à déjeuner de l'hôtel, tartinent leurs croissants au beurre et se servent de confiture d'abricots. Loin de chez elle, Meg abandonne son régime et son programme d'exercices. Elle devient négligente et insouciante de son corps qui, en quelques jours, paraît onctueux et laiteux. Elle dégage une odeur différente; ses mains errent avec plus de rythme, presque musicalement.

Sous le couteau de Roy, le croissant s'effrite, laissant des cercles de miettes tendres sur la nappe; du bout de son doigt humide, elle en ramasse une et la transfère à sa langue. Des fleurs fraîches, aux petites corolles bleues, penchent d'une bouteille en verre, une bouteille en verre ordinaire, vraisemblablement une bouteille de vinaigre. Leur serveur est un jeune Hollandais à la mâchoire carrée. Il est venu à Paris pour apprendre la restauration, dit-il, et aussi pour apprendre le français, mais avec les Sloan il parle un anglais familier pour les épater. Maladroit, mais attentionné, il apporte un deuxième pot de café, sans qu'on le lui ait demandé, et du lait chaud. Meg observe tout cela d'un air de profonde satisfaction; elle dit à Roy à quel point elle se sent reposée et en bonne santé; elle semble avoir déjà oublié qu'elle est la mère d'une fille perturbée et la grand-mère de deux enfants à l'énergie épuisante. La lumière du jour pénètre en blocs dans la chambre et forme, derrière sa tête, de grandes formes tremblantes sur le papier peint. Elle est

encore jolie. Roy se demande combien de temps dure une telle grâce; il sent qu'à tout moment il y aura un brusque changement et il se prépare déjà pour les tâches de compassion et de persuasion.

Le plan de Paris est étalé devant eux, sur la table. Ils poussent les fleurs d'un côté pour faire de la place et Meg, ses lunettes de lecture sur le bout du nez, indique un petit point rouge pour le musée de Cluny. Roy hoche la tête, retire un stylo-bille de la poche de sa veste et encercle le point. Au bout d'un moment, ils se lèvent, soupirent de satisfaction et sortent dans la rue, contournant avec attention les crottes de chiens fraîches, parfaitement formées et abondantes sur le trottoir rugueux et huileux. Ils se dirigent vers le métro situé juste après le coin.

Bras dessus, bras dessous, ils trottaient allègrement. Ils se sentent plus jeunes dans cette ville étrangère, des années plus jeunes qu'à la maison. Les premières journées à Paris ont été mouvementées et infructueuses, mais maintenant tout est devenu routinier et ils s'engouffrent tous deux dans le métro avec une nonchalance alerte, passent joyeusement dans les tourniquets. Après leur première journée, ils décidèrent d'acheter une carte mensuelle, une carte orange, qui porte leur signature et leur photo et ce document, plus que tout, leur permet de franchir une frontière invisible et de s'assimiler au flot de banlieusards au regard renfrogné qui affluent dans les tourniquets pour prendre possession du quai. Les Sloan ont même acquis un certain air parisien d'indifférence et de souffrance, les coudes au corps, les pieds solidement plantés et le regard dirigé intérieurement comme en souvenir des vacances passées ou en préparation de celles à venir : la Bretagne, les Alpes, l'odeur épicée des forêts, les distances et les paysages, ici,

mais pas encore ici, l'astuce des Français d'être partout et nulle part, de posséder tout et rien.

À l'entrée du musée, Roy compte la monnaie exacte, trente-deux francs et Meg ouvre machinalement son sac à main pour l'inspection. Aujourd'hui, il y a une précaution additionnelle : la fouille des personnes. Souriant, ils tendent les bras devant eux. Un jeune homme, peut-être un étudiant, sonde Roy lui passant les mains sur les côtés et à l'intérieur des jambes; une femme au gros visage se mordant les lèvres répète la même opération rapide sur Meg.

On a dit aux Sloan que les bombes qui explosent en ce moment à Paris sont de la taille de trois paquets de cigarettes et ils se demandent tout naturellement de quelle utilité peuvent bien être ces rapides inspections. Ils conclurent que ces fouilles sont symboliques, preuves que des mesures de sécurité rigoureuses sont observées, même si c'est en vain : tous les jours depuis une semaine, il y a un attentat à la bombe à Paris : hier l'hôtel de ville, le jour précédent, une cafétéria de banlieue. Des soldats armés paraissant ridiculement jeunes et lamentablement mal rasés, montent la garde aux coins des rues, mais il n'y a vraiment ni remède ni mesure efficace. Les attaques sont trop fortuites et perfides. La ville est trop grande.

Malgré tout, les Sloan ne montrent aucun signe d'inquiétude. Ils ont l'air détendu et heureux et, comme tous ceux qui visitent le musée de Cluny ce matin, ils se laissent fouiller de bon gré et sourient même à leurs inspecteurs, désireux de montrer leur innocence, leur reconnaissance pour l'attention accordée à cette situation, leur souci face

à la gravité croissante de la crise, leur sentiment que, tout bien considéré, l'Amérique pourrait facilement être dans un état critique semblable.

Une fois à l'intérieur, arrivés à la première d'une série de salles d'exposition, ils se séparent. Ils le font sans un mot, par habitude de longue date. Dans l'ensemble, ils ont évité la symétrie lugubre de tant de couples mariés. Ils reconnaissent leurs différences; ce sont des êtres qui se déplacent à différentes vitesses. Leurs sens sont orientés différemment. La réaction de Meg aux œuvres d'art est visuelle ou tactile et celle de Roy, prosaïque. Il étudie de façon compulsive les titres et les dates – il se penche, lorgne les minuscules caractères, fait appel à ses notions chancelantes de français de Berlitz pour traduire les courtes explications. Meg, par contre, se tient bien éloignée et, le menton dans une main, regarde avec une vive attention afin d'absorber et d'emmagasiner dans un compartiment arrière de son cerveau les diverses formes et couleurs et les motifs élaborés. Elle aime la texture; elle aime les objets singuliers forgés à la main; il lui importe peu qu'une tapisserie – et le musée de Cluny est rempli de tapisseries – soit vieille de six cents ans ou de deux cents. Elle cherche des emblèmes et des symboles et des objets curieux dissimulés dans un arrière-plan aux couleurs sourdes ou sur des bordures en retrait, par exemple un motif de poissons ou de sirènes ou une pièce de dentelle porteuse de fruits. Lorsqu'un détail la frappe avec force, elle fouille dans son sac à main pour en sortir un stylo-bille et en prend note, habituellement sous forme d'un petit croquis.

Lorsqu'ils se retrouvent et discutent de ce qu'ils ont vu, c'est comme si les Sloan avaient visité deux expositions distinctes. Aujourd'hui, ils sont assis à une petite table ronde

dans un bistrot recommandé par un de leurs nombreux guides; ils déjeunent légèrement d'une salade de pommes de terre, de cresson et de noix. Leur plaisir de voyager, pense Roy, se réduit à ces petites tables publiques, lui et Meg, assis l'un en face de l'autre, calmes et prêts à dialoguer, ce qui est rare à la maison.

Elle peut être une compagne exaspérante, nerveuse à la manière des jolies femmes, voltigeant et se lançant dans une digression, parfois recourant à des raisons chimériques pour justifier ce qu'elle fait, mais malgré tout, il fait très grand cas de leur intimité. Loin de la maison, les frontières entre eux se défont. Il a l'impression qu'il peut dire n'importe quoi, peu importe si c'est décousu ou spéculatif, et être compris. Elle écoute et hoche la tête. L'éclat de ses yeux le flatte et il ne se sent pas comme, parfois à la maison, un maraudeur dans la vie active et désordonnée de Meg. Maintenant, aujourd'hui, elle gesticule, en se tournant les poignets, de manière expressive et désinvolte, pour elle-même ou peut-être pour Roy ou pour le serveur vêtu de son tablier à ras de sol. Elle décrit une certaine Vierge dorée qu'elle a vue ce matin au musée de Cluny. « Au Cluny », dit-elle, d'un ton innocemment jovial et Roy entend un écho multiple : « sur les Champs », « au Luxembourg ». Comme sa femme peut rapidement glisser sa langue autour d'une nouveauté, adopter ce qui se présente à elle sans hésitation!

« Quelle Vierge?, demande-t-il.

- Dans la salle, tu sais, la petite antichambre où se trouvaient toutes les pièces de monnaie.

- Je n'ai pas vu de pièces de monnaie.

- Elles étaient dans la même salle. Du moins, je pense que c'était la même salle.

- J'ai dû complètement la rater.

- C'était vers la fin, lui dit-elle. Tu devais commencer à être saturé à force de tourner en rond. Je sais que, moi, je l'étais.

- Je pourrais y retourner cet après-midi, dit Roy avec un certain doute.

- Je l'ai aimée, dit Meg, en parlant de la Vierge. Je l'ai aimée. Ce n'est pas qu'elle était belle, elle était plus étrange que belle. Son visage, je veux dire. Il était en quelque sorte figé et pieux et elle avait des yeux si jeunes.

- Jeunes?

- Très jeunes, comme ceux d'une adolescente. Ils étaient protubérants. Mais l'essentiel, c'était son ventre. Ou plutôt sa poitrine. Elle s'ouvrait, deux petites portes dorées sur des gonds, si beau, et à l'intérieur, il y avait une minuscule étagère. C'était merveilleux, comme une armoire à jouets.

- Et alors?

- À l'intérieur de son corps, sur cette étagère – c'est plutôt bizarre – il y avait la scène entière de la crucifixion, toute sculptée avec de petites figurines, de minuscules petits objets comme des poupées. Je ne la décris pas très bien, mais ... »

Il attend. Il sent son parfum de l'autre côté de la table et cela lui rappelle la mesure de passion encore emmagasinée au cœur de ses sentiments pour elle. Il lui offre ce parfum-là, le même flacon, à chaque anniversaire. Debout au comptoir d'un grand magasin à Milwaukee à compter les billets, cet achat lui procure toujours le plaisir dénaturé du pourvoyeur. De nos jours, un plaisir malsain, il n'en doute pas; déshonorant, dirait sa fille Jenny; c'est une chose à laquelle il aurait dû renoncer il y a longtemps.

« C'est tout, dit Meg. Elle était là, cette petite adolescente dorée et à l'intérieur de celle-ci, il y avait une scène de l'avenir. Comme une vidéo ou une bombe à retardement ou quelque chose. C'est la seule chose dont je me souviendrai de tout ce que j'ai vu ce matin. D'elle seulement. » Elle presse une main contre sa poitrine, contre la veste boutonnée de son élégant tailleur. « Sa poitrine s'ouvrant ainsi. C'était ... – de quoi vas-tu te souvenir? »

La question le surprend. Elle veut le surprendre, il en est certain.

« Des tapisseries, dit-il enfin.

- Laquelle? Elle le regarde attentivement. »

Il est un peu ivre; pas assez de nourriture et trop de vin. Laquelle? Il essaie de se concentrer, de réfléchir, puis en vain, il hausse les épaules de travers. Mais Meg est en train de chercher son carnet d'adresses dans son sac à main, elle est maintenant trop préoccupée pour remarquer combien le geste de Roy reflète parfaitement sa condition.

« Laquelle?

- Toutes les tapisseries », dit-il.

Après leur lunch, Meg quitte Roy qui reste au bistrot.

Sa meilleure et plus ancienne amie, Karen Craddock, lui a donné l'adresse d'un entrepôt dans le nord de Paris qui vend de magnifiques vêtements à une fraction du prix de détail. Selon Karen, ce sont des échantillons qui n'ont été portés qu'une ou deux fois par des mannequins dans des défilés de mode, la plupart, taille huit américaine, la taille de Meg – comme elle aime sa petite taille! – et celle de sa fille Jenny.

Roy qui a mal aux pieds, reste assis une heure à la petite table et se force à boire deux tasses de café amer. Il lit attentivement le *Herald Tribune*, article par article, en se concentrant et en espérant chasser la pression crayeuse derrière ses yeux. Puis il paye, enfile son imperméable humide et revient sur ses pas jusqu'à la cour du musée de Cluny.

Une fois de plus, il compte l'argent pour le billet, seize francs, se demandant si la femme qui vend les billets est surprise de le revoir si tôt, un visiteur si zélé et d'une avidité si admirable pour un après-midi d'art. Elle est aussi jeune que Jenny; ses cheveux sont ramenés grossièrement en arrière et son regard, d'une préoccupation méprisante. Elle empile les pièces de monnaie en rangées, levant à peine les yeux. Mais l'inspecteur, le jeune gardien aimable qui l'a fouillé plus tôt aujourd'hui, semble se souvenir de lui et, d'un mouvement de tête, lui fait signe de passer.

Roy entre dans la série de salles d'exposition avec la petite foule de début d'après-midi. Il y a un grand nombre de salles et elles s'ouvrent logiquement et harmonieusement, les unes après les autres, mais il y a aussi des détours curieux, des niveaux élevés ou surbaissés et des escaliers étroits et un certain nombre de salles temporairement fermées pour permettre d'ambitieuses fouilles archéologiques sous l'édifice.

Il n'a jamais eu le sens de l'orientation; c'est une vieille blague dans la famille, la rapidité qu'il a de se perdre. Aujourd'hui, en quelques minutes, il est désorienté, revenant deux fois dans une salle claire et étrange qui contient de curieux torses en pierre de vieux rois et de saints. Il se demande s'il doit demander de l'aide et tente de former une phrase correcte. *Je cherche une vierge avec des portes sur sa poitrine. Ou est-ce que c'est son poitrine?* De toute façon, sa question ressemble à celle d'un fou.

Puis en tournant un coin, il la trouve. Sur un socle de pierre brute dans le coin d'une petite salle, derrière une vitrine contenant des pièces de monnaie; elle est un peu plus petite que ce qu'il s'était imaginé d'après la description de Meg, mais oui, ses yeux sont particulièrement exorbités; elle regarde vers le ciel comme si elle était fastidieusement inconsciente de son ventre d'un doré éclatant, son inconcevable destin. Les deux portes dorées sont ouvertes – Roy suppose qu'elles sont toujours ouvertes, bloquées à un angle de quarante-cinq degrés, sollicitant ainsi le regard du visiteur. Et à l'intérieur, comme une scène d'une vieille pièce, les toutes petites figurines, courbées par le chagrin, jouent leur histoire.

Il n'est pas seul. Un homme et une femme âgés, chacun ayant une chevelure blanche et abondante, chacun appuyé sur sa canne de bois, s'arrêtent un instant, regardent à l'intérieur et échangent un regard rempli d'amusement. Tout près, derrière eux, une femme maigre, peu jolie, vêtue d'un manteau de cuir qu'elle a tenté d'égayer à l'aide d'un foulard vert, la regarde de travers. Elle secoue la tête et clappe brusquement de la langue, peut-être de désapprobation, peut-être d'émerveillement – Roy est incapable de distinguer. Un instant plus tard, il entend la surprise dans une grave voix américaine qui prononce les mots « ... distorsion du temps. » Quelqu'un d'autre, un autre homme, répond à la vitesse d'un joueur de ping-pong, doublée de frivolité. « Oui, bien sûr, elle donne une impression primitive, mais c'est vraiment d'une exécution très raffinée. »

Roy recule pour permettre aux deux hommes d'avoir une vue dégagée. Tous deux sont jeunes et forment un grand couple maigre en imperméable. L'un d'eux tient un guide du musée et regarde la Vierge d'un œil sévère et critique; l'autre a un visage de prêtre et une expression de respect. Des frères, pense Roy (la maigreur répétée) ou plus probablement des amants. Il a très envie de se joindre à leur discussion, ne serait-ce que pour établir un lien avec eux, ses compagnons de voyage. Le sentiment d'appartenir à une minorité résolue et téméraire dans un pays étranger donne parfois à Roy un sentiment immérité d'héroïsme qu'il reconnaît comme absurde. « Qu'entendez-vous par " impression primitive? " », aimerait-il demander, exagérant ses propres voyelles du Midwest, mais les deux hommes s'éloignent – ils semblent glisser – le laissant seul avec la Vierge.

Il constate que sa peau sous l'or est en bois lisse et que sa silhouette en général est stylisée et conventionnelle. Elle est vraiment un ingénieux petit cercueil pour le sacrifice improbable qu'elle offre, mais son regard levé vers le haut frappe maintenant Roy comme étant impassiblement une prise de conscience; certaines affaires implicites négociées dans le passé doivent maintenant être réglées et ce paiement, affreusement dramatique, est revéçu derrière ces deux portes semi-ouvertes. La bêtise de l'art. Les approximations rudimentaires. Mais il est néanmoins ému de la façon qu'a l'être humain d'être attiré vers une scène révélatrice.

Les portes elles-mêmes l'attirent, surtout leurs gonds habilement ouvragés – mais, se dit-il, les toucher déclencherait probablement l'alarme. Tout le musée est certainement surveillé électroniquement; ce serait de la folie s'il ne l'était pas, compte tenu de la situation actuelle. Il se demande si Meg avait été tentée de la même manière et il se rappelle comment elle s'arrête toujours pour fermer un tiroir de commode, redresser un tableau, tapoter un coussin de fauteuil. Elle est plus que nerveusement ordonnée; pour Meg, le monde crédible consiste en des objets palpables, surtout la texture, l'angle et la courbe, qui s'agitent au-dessus et qui régissent avec force sa place dans celui-ci. Ou du moins c'est ce qu'il croit, car il n'a toujours pas découvert, même après toutes ces années, les intentions particulières de Meg ou la source de sa détermination.

Il regarde autour de lui et ne voit personne, quoique la densité de la pièce semble avoir changé. Il sent un certain déplacement matériel et, au loin, il entend ce qu'il croit être le tambourinage de la pluie sur la toiture ancienne, un petit clic-clac agaçant contre la pierre. Rapidement, il tend la main et pousse une des petites portes. Le tremblement de

sa main se transmet au mécanisme qui bouge docilement en un petit arc sans à-coups qui l'enchanté. Mais alors qu'il la replace comme elle était, il entrevoit, à la périphérie de sa vision, un gardien en tenue qui s'approche.

Le gardien est ridé et gros, un nez en forme de prune écrasée. La manière dont il incline sa corpulence devant Roy donne l'impression d'une révérence cérémonieuse et respectueuse, mais son visage est cramoisi – de rage, pense Roy d'abord – puis d'une voix forte et gutturale, il parle un français inintelligible et lui fait signe de se diriger vers l'entrée de la salle.

Roy, à son tour, montre la Vierge, du doigt. Il sourit affablement; il veut protester qu'il n'a rien endommagé et qu'il a tout simplement satisfait un caprice. « *Elle est si belle* », il tente anxieusement d'apaiser le gardien au visage cramoisi et de se montrer bien reconnaissant.

« Vous devez quitter le musée », dit le gardien d'une voix forte.

Roy, surpris d'entendre une phrase complète prononcée en anglais par ce vieux visage plissé, se défend. « Je n'ai touché qu'à la porte, proteste-t-il, et je suis vraiment désolé.

- Vous devez quitter le musée », dit-il. Cette fois d'une voix encore plus forte.

Roy se dit : c'est ridicule. Il peut à peine s'empêcher de rire. Il est en train de se faire réprimander, de se faire blâmer et de se faire mettre à la porte d'un musée français respectable comme s'il était un petit hooligan. Il se sent le bras pris fermement par le

coude. L'anglais de ce vieil homme consiste apparemment en une seule phrase : « Vous devez quitter le musée. »

Perplexe, Roy regarde autour de lui et, soudainement, il comprend. Tout le monde doit sortir. Ce qu'il avait pris pour le bruit de la pluie était celui des pas sur le carrelage, le bruit des gens qui quittaient rapidement les salles d'exposition pour se diriger vers la porte principale. Roy marmotte au vieux gardien corpulent qui s'éloigne déjà de lui un faible refrain – *merci, merci, merci.*

Cinquante, soixante personnes, peut-être plus, se dirigent vers l'entrée – d'où sortent-elles? Il y a un instant, Roy avait regardé autour de lui et n'avait aperçu qu'une poignée de gens.

Il est d'abord surpris de constater à quel point la foule est disciplinée et combien silencieusement elle circule. Personne ne crie ni ne hurle – en fait, personne ne parle – il est également surpris d'observer à quel point les gens se ressemblent dans leurs enjambées haletantes, mélancoliques et mesurées, se pressant de traverser les calmes salles rectangulaires remplies d'anciennes statues et de larges tombeaux en forme de pain; les tapisseries, les porcelaines, les objets en verre du moyen âge, les peintures sur bois. On n'entend qu'un cliquetis, semblable au bruit d'un insecte, occasionné par la friction, le bruissement des vêtements, les grands pas déterminés des gens qui se dirigent par vagues dans une seule direction.

Puis quelque chose se passe : sans aucune raison apparente, la démarche change. Comme si un signal avait été donné – mais aucun signal n’a été donné – tout le monde court et Roy court aussi; il se faufile sous les voûtes étroites qui séparent les salles, dévie et trébuche à cause de ses chaussures aux semelles épaisses. Même le couple aux cheveux blancs et porteur de cannes, aperçu plus tôt, trouve le moyen de courir en titubant et en vacillant de côté. Une jeune femme grasse aux cheveux ébouriffés, un enfant sous le bras dont la tête branle follement, dépasse Roy en courant et, de ses lèvres plissées, sort un chevrottement muet de panique, un grognement comme le cri perçant d’un porc. Puis les deux maigres Américains le frôlent en passant, l’un d’eux le heurtant et murmurant une excuse gênée et respectueuse.

Les lumières du plafond clignotent plusieurs fois. Les pièces de monnaie, dans la poche de Roy, tintent. Courant vers la sortie, il ne pense à rien. Ou plutôt, il pense au fait qu’il ne pense à rien. L’accumulation cimentée, tout ce qu’il avait entassé dans sa tête semble soudainement se vaporiser et se soulever; tout se dissipe, sauf l’instant présent, cet instant; les pensées futiles qui traversent son esprit tard le soir, les autres choix qu’il aurait pu faire, son indifférence paresseuse et ses maladresses absurdes. Journaux, livres et changements d’allégeance. Les petites cruautés; un professeur ayant déclaré, à propos de son essai : « Adieu! Grammaire, adieu! Hélas! » Un jour d’hiver, Meg sortant de la maison, en boutonnant son manteau. Sculpture inca et numéros de téléphone perdus; bref flirt avec une très jeune femme qui tourna court; bancs de neige; arbres; Jenny revenant plus tôt du camp à cause d’une éruption sur le dos; Jenny ayant amené Kenneth, pour la première fois à la maison, disant avec une ironie légère : « Rencontrez Monsieur Perfection. » Une immense dinde dans un plat; stratégies sans cœur; dialogue inlassable;

les noms de certaines fleurs sauvages; même la faible douleur lancinante d'arthrite dans son pouce gauche; son pouce fracturé à l'âge de huit ans, replié vers l'arrière sur l'asphalte de la cour d'école, par quelqu'un dont le nom lui échappe à cet instant. Tout lui échappe. Rien, pas même le moindre petit fuseau de pensées n'arrête sa course de salle en salle vers la porte principale du musée de Cluny.

Enfin, il arrive en trébuchant dans le hall et constate distraitemment que le guichet a été abandonné, que la jeune fille insolente a disparu. Puis il se retrouve dans la cour pavée, puis dans la rue. Là, il voit un nombre de camions fermés, leurs fenêtres baissées, les carreaux sombres et étoilés par les visages jaunets des soldats qui le dévisagent avec torpeur. Quelques soldats sur la chaussée sont rassemblés près de la porte principale et Roy est exaspéré d'en apercevoir un se prélasser, se prélasser littéralement contre le mur. « Que s'est-il passé? », demande-t-il, mais il le sait déjà. Il ne s'est rien passé, seulement une fausse alerte.

Un des jeunes Américains vomit discrètement dans un bac de bégonias et l'autre au visage de prêtre se tient là murmurant, *Jésus, Jésus*. La grosse fille aux cheveux ébouriffés s'approche de Roy et lui dit qu'elle vient de New York, de Long Island. Roy explique qu'il est de Milwaukee. Les circonstances difficiles font que leur bref échange semble onirique et discordant. L'homme et la femme aux cheveux blancs disent qu'ils viennent de Californie. Leur sérieux visage tanné suggère le pathétique de leurs bonnes intentions et une faim absolue de contact humain. Ils viennent en France depuis vingt ans, disent-ils à Roy, et n'ont jamais rien vu de semblable.

Il rentre à l'hôtel à pied se disant que l'air frais lui fera du bien et, en effet, le rythme de ses souliers sur le pavé le calme – un homme portant des souliers de garçon – comme les gens vendant, à peine deux rues plus loin, des melons et entrant dans des cafés. Un chien bien toiletté danse au bout de sa laisse; son maître danse derrière lui. Chaque visage que Roy voit est recouvert d'un rayonnement bête d'ignorance. Il se demande, déjà il se demande, comment il décrira cette scène à Meg; il ne se rappelle rien sauf le vieux gardien qui penche son énorme bedaine vers lui et lui dit : « Vous devez quitter le musée. » Et comment il a couru et est sorti en trébuchant par la porte du musée dans la cour. Il est vidé, étourdi et d'une vivacité angoissée. Il sent qu'il a été au bord du précipice de sa vie comme il ne le sera probablement jamais plus.

Meg et Roy Sloan ne seront pas toujours assis à une petite table carrée à *La petite fourchette*, à manger du crabe mariné, des côtelettes d'agneau grillées avec des haricots verts, puis un choix de fromages, puis un sorbet au cassis, puis un café et deux verres de cognac de brillante couleur. Le vrai monde les entraînera, attribuant leur brève incandescence à la lumière de la lampe ou au changement de temps ou au sentiment mutuel d'avoir échappé à ce qu'ils ne savaient même pas qu'ils redoutaient.

« Bien sûr que tu as couru, dit la jolie Meg Sloan à son mari. N'importe qui aurait couru. Il n'y a rien de honteux à vouloir sauver sa vie. Je veux dire que ça n'a rien d'égoïste ou de lâche. Si la maison brûlait, tu en sortirais en courant, n'est-ce pas? C'est ce que je ferais. Je courrais comme une folle. »

Son expédition de magasinage dans le nord de Paris a échoué. L'entrepôt, quand elle l'a finalement trouvé, était rempli de touristes comme elle-même, des femmes de son âge et de sa taille ayant la même aisance financière et la même ferveur concentrée. Ces femmes portaient, elles aussi, le poids accumulé du découragement; les vêtements mis en vente étaient affreux et sales et évoquaient des cas semblables de découragement. Meg essaya une robe de deux cents dollars la transformant en une naine âgée et elle en eut les larmes aux yeux.

Sa toute petite taille, sa principale vanité, lui semblait tout d'un coup honteuse, artificielle et malsaine. Elle courut au bureau de poste le plus près et fit un appel interurbain à sa fille, à Milwaukee. L'appel fut acheminé rapidement, à sa grande surprise, et elle rejoignit Jenny au moment où elle faisait ses valises; elle s'était réconciliée avec Kenneth, une entente avait été conclue, un compromis en quelque sorte et elle et les enfants étaient sur le point de retourner à Green Bay. Le temps au Wisconsin était magnifique; il gèle le soir, mais la température du jour est celle de l'été des Indiens. Les arbustes dans la cour avant commençaient tout juste à jaunir.

Raccrochant le téléphone encore tout vibrant de la voix de sa fille qui s'amortissait, Meg se sentait indécise et étourdie, comme si elle était entrée dans une pièce où l'air était raréfié, et pourtant, d'une présence frissonnante. Elle craignit de s'évanouir ou d'étouffer et, pour cette raison, elle rentra à l'hôtel en taxi.

« C'était tout à fait extravagant, dit-elle à Roy. J'avais ma *carte orange* dans mon sac à main. Puis téléphoner ainsi au milieu de l'après-midi, au tarif le plus élevé. Sur une impulsion. Je me suis sentie ...

- C'était de l'argent bien dépensé, lui assure Roy, sachant bien que d'une façon ou d'une autre, il sera continuellement appelé à la rassurer.

- Nous avons parlé très longtemps, avoua Meg. J'aurais pu acheter cette horrible robe pour le même prix.

- Dans quelques années, lui dit-il, tu regarderas en arrière et tu ne te souviendras plus du prix. Tu ne t'en souviendras même plus. »

Les Sloan reconnaissent les détails de l'avenir, mais résistent à ceux-ci; Meg sait de quoi il s'agit, mais ne peut voir la peau fragile de ses seins sous son tricot blanc comme Roy, la très brillante tache chauve derrière sa tête. Ils vieilliront, évidemment. L'un d'eux mourra le premier – le monde permettra que cela arrive – et l'autre survivra encore quelque temps. Leur ferme conviction nord-américaine que la vie est faite d'étapes les empêche de sombrer, quoique devant eux, dans un espace grand comme cette petite table, une série de compromis complexes les attendent : impuissance, rouille des meubles de jardin, désordre des rêves et souvenir d'événements particuliers que le temps a usé au point d'être lisse et dangereux comme les marches en pierre d'anciens édifices. Une certaine quantité de pathos ombragés s'accumulera entre ce dont ils se souviennent et ce qu'ils imaginent et un jour, l'un d'eux, peut-être étendu sans énergie sur un lit bien fait et

lisse, rendra horriblement sentimentale cette soirée à Paris. Ce souvenir se dispersera et se rétrécira comme une protéine corporelle et la terreur, avec toute sa fraîcheur et son pouvoir rédempteur, cèdera la place, facilement, facilement, à la petite singularité rosée de cet abat-jour et à l'arc de lumière qui divise leur visage exactement en deux.

**III. ANTOINE BERMAN : LES FORCES DÉFORMANTES DANS
LE DOMAINE DE LA PROSE LITTÉRAIRE**

III. ANTOINE BERMAN : LES FORCES DÉFORMANTES DANS LE DOMAINE DE LA PROSE LITTÉRAIRE

Introduction

La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain d'Antoine Berman (1999) est la reprise de l'œuvre *Les Tours de Babel. Essais sur la traduction. La Traduction et la lettre* fera l'objet de cette partie du mémoire, et plus exactement les tendances déformantes à l'œuvre dans la traduction de la prose littéraire. Nous procéderons à une analytique de la traduction en ce qui a trait aux nouvelles, « Hazel » et « Hinterland » du recueil *The Orange Fish* de Carol Shields, retenues dans le cadre du mémoire et plus particulièrement à l'analyse des métaphores dans la nouvelle « Hazel » pour découvrir les réseaux signifiants sous-jacents.

En tant que traducteur et traductologue, Antoine Berman a joué un rôle prépondérant dans le domaine de la traductologie. Il a constaté, par exemple, que la pratique de la traduction ne tenait pas compte de la théorie et, pour pallier cette lacune, il a proposé, dans le cadre de la traductologie, de réunir pratique et théories pour que le rapport ainsi établi en devienne un d'expérience et de réflexion. Dans *L'Épreuve de l'étranger*, Berman (1984) indique que sa théorie est descriptive « dans la mesure où elle analyse très précisément les systèmes de déformation pesant sur toute opération de traduction et peut, à partir de cette analyse, proposer un contre-système » (p. 297). Puisque sa théorie est axée sur le texte source, il faut éviter, selon lui, toute transformation hypertextuelle et ethnocentrique dans une traduction pour ne pas effacer l'Étranger dans le texte d'arrivée.

Dans ce contexte, nous devons produire une traduction sourcière selon l'approche bermanienne.

Comme Berman (1999) l'explique dans *La Traduction et la lettre* : « En tant que visée éthique, la fin de la traduction est d'accueillir dans la langue maternelle cette littéralité » (p. 79). Par contre, pour Berman, traduire la lettre n'est pas nécessairement du littéralisme pur. Selon lui, il faut rendre la texture de l'original, traduire ses systématismes, ses réseaux signifiants sous-jacents, son étrangeté et sa signifiante. Autrement, la traduction littéraire ne doit pas uniquement se limiter à traduire des mots et des phrases, il faut tenir compte du sens que l'auteur donne à son texte.

Dans ce dessein, il faut alors procéder à une analytique de la traduction telle que Berman la définit, c'est-à-dire « de repérer les systèmes de déformation qui menacent la pratique du traducteur et qui opèrent de façon inconsciente au niveau de ses choix linguistiques et littéraires » (Gambier, 1988, p. 576). Selon Berman, au moyen de l'analytique de la traduction, nous pouvons relever treize tendances déformantes qui détruisent la lettre du texte source : la rationalisation, la clarification, l'allongement, l'ennoblissement / la vulgarisation, l'appauvrissement qualitatif, l'appauvrissement quantitatif, l'homogénéisation, la destruction des rythmes, la destruction des réseaux signifiants sous-jacents, la destruction des systématismes, la destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires, la destruction des locutions et l'effacement des superpositions de langues. Selon Inès Oseki-Dépré (1999) dans les *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, certaines tendances déformantes relevées par Berman, telles que la rationalisation, l'ennoblissement, la clarification et l'homogénéisation, correspondent à

celles qu'Étienne Dolet énonçait déjà au XVI^e siècle et qu'il appelait des « prescriptions » (p. 39).

Nous avons eu recours à l'analytique de la traduction pour déceler les tendances déformantes lors de la révision de notre propre traduction des nouvelles « Hazel » et « Hinterland », car, selon Berman, les tendances déformantes sont inhérentes à la traduction et nous voulions vérifier si cela était le cas. L'analytique de la traduction a donc servi de mode d'autoévaluation, d'autoréflexion et d'autorévision. Il est évident que seules certaines tendances déformantes ont été repérées et que, parfois, nous n'avons pas pu les éviter, car le texte d'arrivée aurait été incohérent. De plus, parmi les tendances déformantes, nous n'avons pas jugé nécessaire d'aborder les deux tendances suivantes :

- 1) Appauvrissement quantitatif qui consiste en une déperdition lexicale (Berman, 1999, p. 59). Dans la section 1.2 « Ennoblement / Vulgarisation », nous avons expliqué que Shields a recours à la répétition pour accentuer l'importance d'une idée et pour produire un effet stylistique voulu et que cette répétition a été respectée dans notre traduction. Il n'y a pas eu d'appauvrissement quantitatif, mais certainement un allongement. Nous avons compilé des statistiques pour vérifier si le texte traduit était plus long que le texte source et, en effet, il est environ 7 pour cent plus long que le texte source à cause de la rationalisation et de la clarification. Des exemples sont donnés dans la section 1.1 « Rationalisation, clarification, allongement et destruction des systématismes. »
- 2) Homogénéisation : selon Berman cette déformation est la résultante de la plupart des tendances déformantes discutées. Par conséquent, lorsque nous trouvons une tendance déformante dans une traduction, l'homogénéisation est souvent présente.

La destruction des réseaux signifiants sous-jacents sera abordée plus en détail dans la section 1.6. L'analyse des métaphores, au moyen du repérage des mots clés, nous a permis d'identifier les thèmes majeurs formant les réseaux signifiants sous-jacents et de percevoir le féminisme de Shields. Nous avons défini les mots clés d'après les domaines retenus et non d'après le sens que l'auteur a nécessairement voulu donner aux mots clés. Notre objectif était de prouver que ces mots clés existent bel et bien dans ces domaines qui ont servi de dénominateurs communs dans le classement des métaphores. Par ailleurs, les métaphores et les mots clés sont présentés sous forme de tableau et par domaine pour en faciliter la lecture. Enfin, les métaphores relevées proviennent surtout de la nouvelle « Hazel » et elles ont été choisies, car elles sont représentatives des diverses difficultés rencontrées dans le texte.

1. Forces déformantes

1.1. Rationalisation, clarification, allongement et destruction des systématismes

Ces quatre tendances déformantes ont été traitées ensemble, car elles sont liées et, souvent, l'une résulte de l'autre. Par exemple, la rationalisation porte sur les structures syntaxiques de l'original et la ponctuation. Selon Berman (1999), la prose possède une structure en arborescence caractérisée par une abondance de propositions indépendantes, subordonnées, relatives, participiales et infinitives. La rationalisation réordonne la structure en arborescence, en structure linéaire (pp. 53-54). Autrement dit, elle déforme le texte original en inversant sa tendance de base en rendant par exemple, rationnel ce qui était irrationnel.

La clarification est une conséquence de la rationalisation. Elle concerne avant tout le niveau de clarté des mots ou leur sens. On peut clarifier une phrase en la complétant ou en ayant recours, par exemple, aux explicatives et aux paraphrases. L'allongement est provoqué par la rationalisation et la clarification. On y arrive en accroissant le contenu du texte et c'est ce que Berman (1999) appelle la « surtraduction » (p. 56). La rationalisation, la clarification et l'allongement contribuent à la destruction des systématismes en y introduisant des éléments dans le texte d'arrivée qui sont absents du texte de départ. Selon Berman (1999), le systématisme d'une œuvre dépasse le niveau des signifiants : il s'étend au type de phrases, de constructions utilisées (p. 63).

Dans notre première version de la traduction des nouvelles de Shields, ces tendances déformantes ont été repérées. Dans les exemples suivants du recueil *The Orange Fish*, nous n'avions pas pu contourner ces tendances déformantes, car nous devions respecter la structure et la syntaxe du français qui diffèrent de celles de l'anglais. Par exemple, le pronom « he » dans la phrase suivante indique clairement en anglais qu'il s'agit de Brian.

The night he died Hazel came home from the hospital and sat propped up in bed till four in the morning, reading a trashy, fast-moving New York novel (« Hazel » p. 104).

Le soir de la mort de Brian, Hazel rentra de l'hôpital et, bien assise dans son lit, elle lut jusqu'à quatre heures du matin un roman de quatre sous qui se passait à New York.

En français, si nous avons traduit « he » par « sa », il y aurait eu un élément d'ambiguïté qui était absent du texte de départ. « Le soir de sa mort, Hazel rentra de l'hôpital (...). » Une clarification s'imposait, car l'adjectif possessif « sa » n'indiquait aucunement de qui il s'agissait – Brian ou Hazel. Le prochain exemple est identique au

précédent. Dans le texte de départ, « his » identifie qu'il s'agit bien de Peter : « Hazel noticed **his teeth** were discolored and badly crowded » (« Hazel » p. 109). Par contre, en français, si nous avons traduit textuellement, il y aurait eu de l'ambiguïté : « Hazel remarqua que **ses dents** étaient jaunies et se chevauchaient beaucoup. » Une clarification s'imposait. La phrase a donc été traduite ainsi : « Hazel remarqua que **les dents de Peter** étaient jaunies et se chevauchaient beaucoup. »

Il y a rationalisation lorsque nous remplaçons des verbes par des substantifs ou l'inverse. Selon Berman (1999) : « La rationalisation fait passer l'original du concret à l'abstrait pas seulement en ré-ordonnant linéairement la structure syntaxique, mais, par exemple, en traduisant les verbes par des substantifs, en choisissant, de deux substantifs, le plus général, etc. » (p. 54). Dans les exemples suivants, les substantifs ont été traduits par un infinitif pour alléger le français.

And she had trouble with **orientation**, turning the map first this way, then that, never willing to believe that north must lie at the top (« Hazel » p. 108).

Traduction non rationalisée

Elle avait de la **difficulté d'orientation**; elle tournait d'abord le plan dans un sens, puis dans un autre, incapable de croire que le nord était en haut.

Traduction rationalisée et finale

Elle avait de la **difficulté à s'orienter**; elle tournait d'abord le plan dans un sens, puis dans un autre, incapable de croire que le nord était en haut.

She liked the idea of **bargains** (« Hazel » p. 127).

Traduction non rationalisée

Elle aimait l'**idée de la négociation**.

Traduction rationalisée et finale

Elle aimait l'**idée de négocier**.

Selon Berman, les exemples que nous venons de relever causent la destruction des systématismes, car dans certains cas, nous avons introduit des éléments absents du texte de départ. Si ces déformations relevées dans notre traduction ont été conservées, ce n'était que pour faciliter la compréhension du texte traduit.

1.2. Ennoblement / Vulgarisation

L'ennoblissement se produit lorsque, par exemple, le texte d'arrivée est une réécriture du texte de départ par la rhétorisation, c'est-à-dire que le texte traduit est plus élégant que l'original. L'envers de l'ennoblissement est la vulgarisation. Dans notre première version de la traduction de la nouvelle « Hinterland », certains verbes auraient dû être à l'indicatif présent pour correspondre à ceux du texte de départ, mais nous les avons conjugués au passé simple, ce qui ennoblit. Selon Marie-Éva de Villers (1996) : « Le passé simple est peu employé dans la langue parlée et relève plutôt de la langue littéraire en raison de ses désinences trop difficiles. Oralement, et même par écrit, ce temps est remplacé plutôt par le passé composé ou par l'imparfait » (p. 923). Dans la correction de « Hinterland », cette déformation a été relevée et contournée comme on le constate en comparant les deux traductions :

For the first ten days the sun gives out a soft powdery haze. Then it starts raining, little whips of water dashing down (« Hinterland » 131).

Traduction ennoblissante

Les dix premiers jours, le soleil produisit une légère brume poudreuse. Puis la pluie commença, de petits fouets d'eau se déversèrent sur le sol.

Traduction finale

Les dix premiers jours, le soleil produit une légère brume poudreuse. Puis la pluie commence, de petits fouets d'eau se déversent sur le sol.

Si nous n'avions pas corrigé le temps des verbes, nous aurions détruit le systématisme que constitue l'emploi de verbes au présent.

Dans les exemples suivants, tirés des nouvelles « Hazel » et « Hinterland » du recueil *The Orange Fish*, la vulgarisation est absente, malgré la répétition de mots. Selon André Clas (1969) : « On doit éviter les répétitions de mots : elles sont déplaisantes pour l'oreille française et dénotent un style négligé ou une pauvreté d'expression » (p. 193). Dans le cas de Shields, elle utilise la répétition pour accentuer l'importance d'une idée et pour créer un effet stylistique voulu. Par ailleurs, nous devons respecter la répétition de mots, car il fallait éviter à tout prix l'appauvrissement quantitatif.

She understood **nothing** of the national debt or the situation in Nicaragua, **nothing** (« Hazel » 105).

Traduction

Elle n'entendait **rien** à la dette nationale ou à la situation au Nicaragua, **rien**.

I loved her, says Meg, returning to the Virgin. I loved her (« Hinterland » p. 140).

Traduction

Je l'ai **aimée**, dit Meg, en parlant de la Vierge. Je l'ai **aimée**.

Everything outside the **minute**, this **minute** (« Hinterland » p. 147).

Traduction

Tout se dissipe, **sauf l'instant présent**, **cet instant**.

1.3. Destruction ou exotisation des réseaux langagiers vernaculaires

Il y a exotisation lorsque nous conservons dans la traduction, par exemple, la graphie de certains mots du texte de départ et que ces mots sont mis en italiques. Dans « Hazel », comme nous ne voulions pas franciser les noms des entreprises ou d'établissements afin de conserver l'Étranger et comme nous voulions rappeler aux lecteurs que ce texte est une traduction, nous avons mis en italiques les éléments suivants : *Silver Oaks* (« Hazel » p. 106), *Kitchen Kult* et *Office Overload* (« Hazel » p. 107), puis *Mr. Duck's Happy Hour* (« Hazel » p. 118). Nous avons mis également en italiques les phrases prononcées en français par Roy : « *Je cherche une vierge avec des portes sur sa poitrine* » (« Hinterland » p. 142), « *merci, merci, merci* » (« Hinterland » p. 146).

1.4. Appauvrissement qualitatif

Dans le texte de départ, on retrouve parfois des mots et des expressions qui ont une certaine richesse sonore que Berman (1999) appelle « iconique, c'est-à-dire qui fait image » (p. 58). Il y a un appauvrissement qualitatif lorsque le texte d'arrivée ne rend pas cette sonorité. Par exemple, dans « Hinterland », la sonorité « sl » dans « *slap-slapping* » a été rendue par la sonorité « cl » dans « *clic-clac* » :

He senses some material displacement, and at a distance hears what he believes to be the patter of rain falling on the ancient roof, a small fretful *slap-slapping* against stone (« Hinterland » pp. 144-145).

Il sent un certain déplacement matériel et, au loin, il entend ce qu'il croit être le tambourinage de la pluie sur la toiture ancienne, un petit *clic-clac* agaçant contre la pierre.

1.5. Destruction des rythmes

La prose est aussi rythmique que la poésie et, lorsque nous remanions par exemple la ponctuation, soit par l'ajout soit par la suppression, cela peut détruire le rythme du texte de départ. Dans les exemples suivants, nous avons deux cas opposés.

Dans le premier exemple, il y avait une destruction rythmique dans notre première version de « Hazel », car la phrase avait été coupée en deux :

But this isn't for you, Haze, this eight-to-five purgatory, standing on your feet, and especially your feet, your arches, your arches act up just shopping (« Hazel » p. 106).

Destruction du rythme

Mais ce n'est pas pour toi, Haze, ce purgatoire de huit à cinq, debout sur tes pieds et surtout tes pieds à toi, la cambrure de tes pieds. Rien qu'à faire des courses, tes cambrures te font souffrir.

Traduction finale

Mais ce n'est pas pour toi, Haze, ce purgatoire de huit à cinq, debout sur tes pieds et surtout tes pieds à toi, la cambrure de tes pieds, la cambrure de tes pieds te fait souffrir rien qu'à faire des courses.

Par contre, dans la correction, nous avons rétabli le rythme pour respecter la structure de la phrase du texte de départ.

Dans le second exemple, la difficulté était la structure des phrases. Dans notre première version de la traduction de « Hazel », nous avons réuni les phrases et par conséquent, avons rejeté l'étrangeté de l'anglais. Afin d'accueillir l'Étranger dans le texte d'arrivée, nous avons rétabli le rythme en respectant la structure du texte de départ et en éliminant la préposition « par ».

People crowding around. Idle curiosity and greed, a free show, just hanging in for a teaspoon of bloody quiche Lorraine or whatever's going (« Hazel » p. 107).

Destruction du rythme

Les gens qui se pressent autour de toi par pure curiosité et par gourmandise, un spectacle gratuit, ils attendent de recevoir une cuiller à thé d'une sacrée quiche lorraine ou de n'importe quoi.

Traduction finale

Les gens qui se pressent autour de toi. Pure curiosité et gourmandise, un spectacle gratuit, ils attendent de recevoir une cuiller à thé d'une sacrée quiche lorraine ou de n'importe quoi.

Dans le prochain exemple, le rythme a été conservé, même dans notre première version de la traduction de « Hazel ». Les phrases du texte de départ ont une structure particulière en raison de l'ellipse du verbe et la traduction a respecté cette structure. Shields utilise souvent cette technique pour les énumérations, par exemple : « The Italian district. The Portuguese area. Chinatown » (« Hazel » p. 109). Notre traduction est la suivante : « Le district italien. La région portugaise. Le quartier chinois. »

1.6. Destruction des réseaux signifiants sous-jacents

Dans chaque œuvre, nous trouvons un nombre de réseaux signifiants sous-jacents qui constituent le sous-texte. Lorsqu'il y a destruction des réseaux signifiants sous-jacents, nous détruisons, selon Berman (1999), « l'un des tissus signifiants de l'œuvre » (p. 62). La grande difficulté pour le traducteur est celle de la traduction des métaphores qui jouent un rôle prépondérant dans les réseaux signifiants sous-jacents. Pour cette raison, nous avons relevé dans la nouvelle « Hazel » et parfois dans « Hinterland » des métaphores qui nous ont permis d'identifier, au moyen des mots clés, les thèmes majeurs formant les réseaux-signifiants sous-jacents. Ce travail en était un de dénotation, en raison des définitions repérées, et de connotation, en raison du sens particulier du mot que nous

avons sélectionné pour appuyer les domaines des réseaux signifiants sous-jacents. Nous réitérons que nous avons défini les mots clés d'après les domaines retenus et non d'après le sens que l'auteur a nécessairement voulu donner aux mots clés. Notre objectif était de prouver que ces mots clés existent réellement dans ces domaines qui ont servi de dénominateurs communs dans le classement des métaphores.

La tendance « destruction des réseaux signifiants sous-jacents » sera abordée ici plus en détail pour mettre en lumière le sous-texte de « Hazel » par l'analyse des métaphores et de leurs mots clés. Au moyen des réseaux signifiants sous-jacents dans « Hazel », nous découvrirons le féminisme de Shields, en raison des domaines du sous-texte et du récit où l'auteure dépeint le personnage, Hazel, avec ses forces et ses faiblesses.

Aristote définit une métaphore ainsi : « C'est le transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre, c'est-à-dire comme un changement dans le sens d'un mot » (Ducrot, 1995, p. 352). Du Marsais, pour sa part, la définit ainsi : « C'est une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un nom à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit » (D'hulst, 1993, p. 90).

Peter Newmark a classé les métaphores en cinq catégories : « dead metaphors, cliché metaphors, stock metaphors, recent metaphors, original metaphors » (Alvarez, 1993, p. 483). Les métaphores de Shields dans *The Orange Fish* relèvent en général de la catégorie « original metaphors », car elles sont poétiques et propres à Shields, par exemple : « Stitched remnant of erotic privilege » (« Hazel » p. 120).

La traduction des métaphores est l'une des principales difficultés que les traducteurs littéraires affrontent et aucun accord général n'a été conclu sur la façon de les traduire. Les auteurs puisent naturellement dans leur propre culture pour les images et les sens figurés et le transfert de ces images dans la langue d'arrivée crée parfois une certaine étrangeté. Les théoriciens suivants indiquent la façon de traduire les métaphores :

Arnold and Sadler assume metaphors are universal and thus translated literally. Others contend that this process will lead to a meaningless result in the target text. Nida believes that metaphors must be translated as non-metaphors. Pergnier goes even further to state that whether lexical or grammatical, idioms and metaphors in any case appear to be impossible to translate analytically (Menacere, 1992, p. 568).

Vinay and Darbelnet insist that, on some occasions, it is not possible to translate a metaphor with another metaphor (Alvarez, 1993, p. 482).

Selon Berman, remplacer un proverbe - dans ce cas-ci, une métaphore - par son équivalent est un ethnocentrisme et, lorsque nous traduisons, nous devons éviter de recourir aux équivalences.

Le dilemme des traducteurs littéraires est de transmettre adéquatement l'image et le sens malgré les différences culturelles. Selon Alvarez (1993), il existe quatre méthodes pour traduire les métaphores : 1) reproduire la même image dans la langue d'arrivée; 2) adapter l'image de la langue source par une image conventionnelle dans la langue d'arrivée; 3) recréer une métaphore différente dans la langue d'arrivée et, enfin, 4) traduire une métaphore par son sens (pp. 484-487).

Il est essentiel que le traducteur analyse les métaphores s'il veut bien interpréter l'histoire et révéler l'arrière-pensée de l'auteur. L'analyse des métaphores dans les nouvelles de

Shields a donc été effectuée en définissant les mots clés afin d'identifier les domaines. On constatera la créativité de Shields par son usage subtil des mots dans « Hazel » qui relèvent principalement de la médecine, de la botanique, de l'eau et de la marine / l'armée. Lors de la traduction des métaphores, nous n'avons ciblé que ces domaines même si parfois le sens que Shields donnait au mot différait des domaines retenus. Il faut toutefois souligner que les mots clés dans les métaphores existent dans les domaines retenus et que l'analyse pour dévoiler les réseaux signifiants sous-jacents ne s'est restreinte qu'à ces domaines qui ont servi de dénominateurs communs dans le classement des métaphores. Il faut également mentionner que les domaines retenus ne sont pas nécessairement les domaines que nous retrouvons dans les autres œuvres de Shields. Ces domaines sont propres à « Hazel ».

Les métaphores ont été présentées sous forme de tableau et chaque métaphore a été classée selon son domaine d'appartenance. Seules les métaphores qui présentaient une certaine difficulté ou une objection dans leur classement ont été commentées, l'une à la suite de l'autre. Pour les autres métaphores, leur définition, en note de bas de page, suffit à en justifier le classement. Par ailleurs, les métaphores anglaises et leur traduction ont été analysées ensemble. Enfin, pour faciliter l'analyse, nous avons regroupé les domaines « médecine et botanique », car certains mots appartiennent à ces deux domaines.

Pour établir un lien entre les quatre domaines de « Hazel », nous devions repérer un dénominateur commun et, pour y parvenir, nous devions rechercher l'aspect symbolique

de ces domaines, sauf dans le cas de « la marine », car c'est un domaine qui a longtemps été réservé aux hommes et est représentatif du monde masculin.

The symbol of medicine is the caduceus, a wing-topped staff, with two snakes winding about it, carried by Hermes, given to him (according to one legend) by Apollo. The symbol of two intertwined snakes appeared early in Babylonia and is related to other serpent symbols of fertility, wisdom, and healing, and of sun gods. Therefore the two snakes on the caduceus of Hermes could be seen as symbolizing opposites, as in male and female or Adam and Eve.²

La botanique a été dessinée par Cochin sous la figure d'une belle femme, tenant une plume et un livre, et entourée de plantes étrangères, telles que le figuier d'Inde, l'aloès, le bananier, le palmier éventail, et d'autres (Seyn, 1949, p. 31).

Flowers, first of all, are girls. Their beauty, their beauty's brevity, their vulnerability to males who wish to pluck them – these features and others have made flowers, in many cultures, symbolic of maidens, at least to the males who have set those cultures' terms. The most obvious evidence is girls' names. Daisy, Heather, Iris, Lily, Rose and Violet remain common in English today. Plant names, whether a flower is implied or not, are also frequent – Daphne, Hazel, Holly, Ivy, Laurel (Ferber, 1999, p. 74).

Selon Von Flotow (1997), l'eau est « (...) one of the important images of feminist thinking that links women to water, to the cyclical and fluid nature of the sea » (p. 15). En effet, « l'eau » est le symbole du féminisme, car elle désigne un monde différent du monde patriarcal dans lequel la femme lutte pour sa libération. « L'eau » est un endroit où la femme est libre et autosuffisante (Conner et al., 1997, p. 232). D'ailleurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous associons l'eau à la femme. Dans la culture chinoise, l'eau symbolise la vie et le principe féminin du cosmos (yin)³.

Nous constatons alors que les dénominateurs communs qui relient les quatre domaines sont le monde féminin et le monde masculin : « la botanique » et « l'eau » représentent le monde féminin; « la marine / l'armée » représentent le monde masculin; « la médecine » oppose le monde féminin au monde masculin. Par ailleurs, le féminisme de Shields est

² <http://rand.pratt.edu/~leec/webfig.html#hermes>

³ <http://www2.ville.montreal.qc.ca/jardin/chine/chine.htm>

non seulement évident dans les domaines retenus, mais aussi dans le récit de « Hazel ». L'auteure présente Hazel, personnage principal de la nouvelle, comme une femme forte qui, à la suite de la mort de son mari infidèle, trouve le courage de travailler, de réussir et de retrouver sa fierté.

Les sources utilisées pour définir les mots clés et pour identifier les divers domaines sont les suivantes : *Concise Oxford Dictionary (CO)*, *Petit Robert I (PR)*, *Grand Dictionnaire Terminologique (GDT)* dans l'internet, *Oxford English Dictionary (OED)* dans l'internet et *American Heritage Dictionary (AHD)* dans l'internet. Même si la traduction des nouvelles de Shields est une traduction littéraire, nous avons utilisé à plusieurs reprises des sources techniques, car parfois le sens retenu n'était pas le sens ordinaire du mot, mais plutôt le sens particulier, soit technique. Nous constatons alors que les sources techniques ne se prêtent pas seulement à la traduction pragmatique, mais également à la traduction littéraire.

Avant de procéder à l'analyse des métaphores, nous aimerions expliquer pourquoi le titre de la nouvelle « Hinterland » a été traduit par « Les Recoins ». En anglais, le sens général du mot « hinterland », traduit en français par « arrière-pays », désigne « l'intérieur d'un pays, d'une région, par opposition au littoral » (*GDT*). « Arrière-pays » aurait pu être retenu pour traduire « hinterland », car l'état du Wisconsin est situé à l'intérieur des États-Unis. Au sens figuré, « hinterland » désigne « unexplored territories full of mystery and danger (ex : in the hinterland of their own minds) » (*OED*).

Au sens général, « recoin » est un « coin caché, retiré et inexploré (ex : un recoin inexploré ... dans ces bois et ces bosquets) » et au sens figuré, une « partie secrète et intime (ex. : il n'eût voulu laisser pénétrer personne dans les recoins de son existence personnelle) » (PR).

Les termes « hinterland » et « recoin » ont donc été retenus, car ces mots s'appliquent autant à un lieu qu'au monde intérieur des personnages, soit les craintes dissimulées de Meg et de Roy. De fait, une de leurs craintes est la vieillesse, thème que Shields aborde souvent dans ses nouvelles. D'ailleurs, on retrouve à la dernière page de « Hinterland » un passage sur la vieillesse :

The Sloans recognize but resist the details of the future, just as Meg knows about but can't see the friable skin of her breasts beneath her white sweater, and Roy the bald, highly burnished spot on the back of his head. They will get older, of course (« Hinterland » p. 151).

Les Sloan reconnaissent les détails de l'avenir, mais résistent à ceux-ci; Meg sait de quoi il s'agit, mais ne peut voir la peau fragile de ses seins sous son tricot blanc comme Roy, la très brillante tache chauve derrière sa tête. Ils vieilliront, évidemment.

Domaines de la médecine et de la botanique :

Comme les domaines des réseaux signifiants sous-jacents de « Hazel » représentent le monde féminin et masculin, nous nous sommes limitée principalement à l'analyse des métaphores de cette nouvelle pour montrer le féminisme de Shields. Par contre, nous avons parfois relevé certaines métaphores ou mots clés dans « Hinterland ».

a) **Domaine de la médecine**

Métaphores anglaises	Métaphores françaises
A hanger-oner (« Hazel » p. 106).	Parasite.
She seemed to have flames ⁴ on her feet and on the tips of her fingers (« Hazel » p. 114).	Elle semblait avoir des flammes aux pieds et au bout des doigts.
And now, too soon for symmetry, a widow (« Hazel » p. 116).	Et maintenant, trop tôt pour la symétrie, une veuve.
On the whole they have avoided the dismal symmetry of so many married couples (« Hinterland » p. 138).	Dans l'ensemble, ils ont évité la symétrie lugubre de tant de couples mariés.
Opening the orange cave of his mouth (« Hazel » p. 119).	Ouvrant la caverne orange de sa bouche.
She felt she could see straight into his brain where there was nothing but rags and old plastic (« Hazel » p. 122).	Elle avait l'impression de pouvoir regarder directement dans son cerveau où il n'y avait rien que des torchons et du vieux plastique.

Le mot « hanger-on » désigne « a follower or dependent, esp. an unwelcome one » (*CO*) et nous l'avons traduit par « parasite ». Au sens figuré, le mot en français signifie « une personne qui se nourrit en sachant se faire inviter chez les autres » (*PR*), ce qui rend le sens que Shields a voulu donner. Par contre ce mot existe également dans le domaine médical et biologique et signifie « organisme animal ou végétal qui vit aux dépens d'un autre lui portant préjudice, mais sans le détruire » (*PR*).

Il est intéressant de constater que Shields répète certains mots d'une nouvelle à l'autre. Par exemple, les mots « symmetry » et « symétrie » se retrouvent dans les nouvelles

⁴ Il nous est arrivé, dans certains cas, d'être étonnée du classement par le *Grand Dictionnaire Terminologique* de certains mots, comme « flamme » et « plastique ». Il faut noter que la plupart des fiches terminologiques, créées avant 1998, sont parfois incomplètes et erronées et devront être révisées. Par ailleurs, lors de notre conversation téléphonique avec M. André Collin, chargé du projet *GDT*, ce dernier nous a indiqué que ces fiches terminologiques sont valides. Il nous a expliqué qu'avant 1998, l'Office de la langue française (OLF) avait acheté les droits de certains ouvrages terminologiques qui avaient reçu l'accord général du comité de l'OLF pour diffusion. Il nous a également avisé que l'OLF appuie la validité du *GDT* dans l'internet et, pour ces raisons, nous avons retenu le *GDT* comme source fiable et valable et avons respecté les domaines cités dans celui-ci.

« Hazel » et « Hinterland » et désignent au sens littéraire « régularité et harmonie, dans les parties d'un objet ou dans la disposition d'objets semblables » (*PR*), ce qui est le sens que Shields donne à ce mot. Par contre, les termes « symmetry / symétrie » existent aussi dans le domaine médical et désignent « l'égalité de développement d'une activité électrique par rapport à la ligne de base » (*GDT*). Lorsque Shields utilise ces mots, elle leur donne une connotation péjorative, comme nous avons pu le constater au moyen des exemples cités dans le tableau ci-dessus.

En français, le mot « caverne » se rapporte à divers domaines comme la géologie et la médecine. Par contre, en anglais, le mot « cave » ne relève pas de la médecine, mais plutôt de la géologie et désigne « la cavité souterraine, plus ou moins longue et profonde, parfois divisée en plusieurs couloirs étagés » (*GDT*). Nous constatons alors qu'en français le champ sémantique est plus étendu.

b) Domaine de la botanique

Métaphores anglaises	Métaphores françaises
Not her usual floating morning-glory tendrils (« Hazel » p. 105).	Ni ses habituelles vrilles ⁵ ondoyantes de la belle-de-jour. ⁶
The need to lie fallow for a bit (« Hazel » p. 107).	La nécessité de te laisser en friche pour un bout de temps.
Rubbery humor (« Hazel » p. 114).	Humour subtil.

« Rubbery » relève de la matière plastique et désigne « an elastic gum, obtained from a number of tropical plants known as caoutchouc, also called India gum, which is used in

⁵ Tendrils / vrilles : « filament enroulé en spirale naissant d'une tige » (*GDT*).

⁶ Morning-glory / belle-de-jour : « nom familier du liseron dont les fleurs s'ouvrent pendant la journée » (*PR*). De plus, c'est l'emblème de la coquetterie (Seyn, 1949, p. 136).

rubber platemaking materials » (*GDT*). Même si caoutchouteux se rapporte à la matière plastique, le caoutchouc appartient à la botanique, car il provient des plantes. Dans la traduction, nous avons une perte, car nous n'avons pas respecté le domaine de la botanique. En fait, si nous avons traduit littéralement « un humour caoutchouteux », nous aurions eu un non-sens.

Lors de notre entrevue avec M^{me} Shields, nous lui avons demandé pourquoi elle avait choisi le mot « rubbery » et elle nous a répondu : « Because of its texture, it is expansive, strong and elastic. »

c) Domaines de la médecine et de la botanique

Comme certaines expressions relèvent à la fois de la médecine et de la botanique, nous les avons regroupées sous cette même rubrique.

Métaphores anglaises	Métaphores françaises
A time of gulped confusion (« Hazel » pp. 103-104).	Une période marquée par un désarroi ravalé.
Drawing on the sort of recollection that Hazel already had sutured (« Hazel » p. 106).	Faisant appel à ce genre de souvenirs que Hazel avait déjà suturés.
Tucking in around the edges those little routines (« Hazel » p. 116).	Greffer ⁷ ces petites besognes au quotidien.

« Gulped » et « ravalé » relèvent du domaine médical lorsqu'ils désignent « an effort to swallow » et agricole, dans le sens de « faire le ravalement d'un arbre, c'est-à-dire sectionner les branches à une faible distance du tronc » (*PR*).

⁷ Le mot « greffer » relève à la fois du domaine médical et botanique ce qui n'est pas le cas de « tuck ». La traduction a ciblé les domaines des réseaux signifiants sous-jacents.

Pour ce qui a trait aux mots « sutured » et « suturés », ils se classent à la fois sous la rubrique de la médecine lorsqu'ils désignent « la réunion à l'aide de fils, de parties divisées » (*PR*) et de la botanique lorsqu'ils désignent « a similar junction of parts » (*CO*).

Domaine de l'eau

Métaphores anglaises	Métaphores françaises
How long it took for the remembered past to sink from view (« Hazel » p. 105).	Combien de temps il fallait pour que le passé inscrit dans sa mémoire s'engloutit. ⁸
Gentle, unalarming expletives calling up wells of good nature and neighborliness (« Hazel » p. 114).	Des jurons aimables et sans conséquence qui jaillissaient de bonne nature et de bon voisinage.
A way to reduce time to rubble (« Hazel » p. 115).	Une façon de réduire le temps en blocaille.
The tottery stillness before the descent (« Hazel » p. 116).	La pause hésitante avant la descente.

Pour traduire le substantif « wells », nous avons eu recours au verbe « jaillir ». En traduisant un substantif par un verbe, nous aurions fait, selon Berman, de la rationalisation. Nous avons respecté, par contre, le domaine aquatique du sous-texte.

« Rubble » et « blocaille », pour leur part, relèvent du domaine aquatique et désignent « water-worn stones » (*CO*). Dans notre première version, le mot « décombres », qui se classe sous la rubrique du bâtiment (*GDT*), avait été utilisé, mais pour respecter les réseaux signifiants sous-jacents, le mot « blocaille » a été retenu. Il faut noter que le mot « blocaille » est d'usage limité et technique. Par conséquent, il y a eu un effacement des superpositions de langues. Ce mot est un exemple où l'on a eu recours à une source

⁸ Sink / s'engloutit : « disparaître sous la surface de la mer ou faire disparaître » (*GDT*).

technique pour appuyer les réseaux signifiants sous-jacents.

Les mots « descent » et « descente » relèvent du domaine aquatique et désignent « une canalisation verticale servant à évacuer les eaux de pluie » (*GDT*). En français, ce mot existe également dans le domaine maritime et désigne « les passages qui traversent les ponts sont munis d'échelles. On les appelle descentes au-dessous du pont principal et échelles au-dessus » (*GDT*).

Domaine de la marine / l'armée

Métaphores anglaises	Métaphores françaises
An ever growing inventory of affectionate declarations (« Hazel » p. 114).	Un inventaire toujours grandissant de déclarations affectueuses.
She perceived dark squadrons of planners and decision makers (« Hazel » p. 119).	De sombres escadrons ⁹ de planificateurs et de décideurs.
A code of acknowledgment or faintly telegraphs (« Hazel » p. 129).	Un code de reconnaissance ou qu'il télégraphie vaguement.

Au sens général, le terme « inventaire » signifie « faire le dénombrement ou recensement » (*PR*), et c'est le sens que Shields donne à « inventory ». Par contre, « inventory » et « inventaire » se rapportent aussi au domaine de l'armée et désignent « l'état détaillé par quantités et par espèces de tous les objets d'armement : grément, approvisionnements, munitions et rechanges existant à bord » (*GDT*).

⁹ Squadrons / escadrons : « subdivision d'un régiment de cavalerie composée de quatre pelotons, et placée sous le commandement d'un capitaine » (*PR*).

1.7. Effacement des superpositions de langues

Dans « Hazel », nous trouvons une diversité de voix, ce que Bakhtine appelle hétérophonie ou polyphonie. Dans *La Traduction et la lettre*, Berman (1999) offre comme exemple, *La Montagne magique*, de Thomas Mann et traduite par Maurice Betz. Selon Berman, le traducteur a préservé la diversité des voix. Berman explique que deux des personnages communiquent en français, mais que le français de l'Allemand diffère de celui de la jeune Russe. Les français se distinguent et, à la fois, conservent leur étrangeté spécifique (pp. 66-67). Dans la nouvelle « Hazel », nous avons retraduit les expressions suivantes pour démarquer le niveau de langue populaire des filles de Hazel, du niveau de langue généralement neutre des autres personnages :

- « Fucked up » (« Hazel » p. 104) : expression, dont l'emploi risque d'être ressenti comme fortement indécent ou injurieux, a été traduite dans un premier temps par l'expression familière « paumée ». Comme cela ne respectait pas les niveaux de langues, dans un deuxième temps nous avons employé l'expression familière « être baisée ».
- « Congrats » (« Hazel » p. 124) : dans un premier temps « bravo » avait été favorisé, car c'est un mot courant. Dans un deuxième temps, pour conserver la forme lexicale et phonique de « congrats », ce mot familier a été traduit par « congrate », abréviation de « congratuler », vieux mot de souche latine qui désigne « faire un compliment de félicitation ». En l'abrégeant en français, nous avons respecté le niveau de langue de l'anglais, soit familier.

La diversité des voix était moins apparente dans « Hinterland » et ne posait aucun obstacle. Nous pouvons relever, par contre, la citation suivante avec l'archaïsme « hath » - « Where hath grammar flown » (« Hinterland » p. 147) - qui a été traduite par « Adieu! Grammaire, adieu! Hélas! » Cette expression a été inspirée de la citation de Marie Stuart lorsqu'elle quitta la France en 1561 : « Adieu! France, adieu! Hélas! je ne te reverrai plus jamais.¹⁰ »

1.8. Destruction des locutions

Dans la prose, nous trouvons des locutions, des tournures et des proverbes. Selon Berman, les locutions et les proverbes n'ont pas d'équivalent et, lorsque nous remplaçons un idiotisme par son équivalent, c'est par ethnocentrisme. Dans « Hinterland », nous devons traduire l'expression « a man in a boy's shoes », une expression transformée par Shields et provenant de l'expression figée « a boy in a man's shoes » :

He walks back to the hotel, telling himself that the fresh air will do him good and, in fact, the rhythm of his shoes on the cement does bring calm – a man in a boy's shoes (« Hinterland » p. 148).

Il rentre à l'hôtel à pied se disant que l'air frais lui fera du bien et, en effet, le rythme de ses souliers sur le pavé le calme – un homme portant des souliers de garçon.

Nous aurions pu la traduire littéralement par « un homme dans les souliers de garçon », mais la traduction aurait été incohérente. Dans un deuxième temps, nous l'avons traduite par l'expression figée « être dans ses petits souliers ». Bien que cette expression rende l'idée de l'auteure, nous avons une perte, car nous éliminons certains mots clés : homme, garçon et souliers. Il était essentiel de conserver l'opposition entre « homme et

¹⁰ <http://www.dicocitations.com/cgi-bin/dicocitations.cgi?recherche>

garçon » et la répétition du mot « soulier ». Toutefois, nous n'avons pas trouvé une expression qui puisse rendre la richesse de l'expression anglaise. Nous avons donc opté de traduire le sens de l'expression en conservant les mots clés.

Conclusion

L'analytique de la traduction au moyen des tendances déformantes a servi de mode d'autoréflexion et d'autorévision lors de la révision de notre traduction. Nous avons constaté que plusieurs tendances déformantes s'enchaînaient et que l'une était souvent la résultante de l'autre. Comme nous l'avons montré au moyen de divers exemples, il était parfois impossible de les contourner en raison de certaines difficultés que posait le français. Par conséquent, nous avons dû rompre parfois avec la conception bermanienne de la traduction littérale pour éviter d'avoir une traduction incohérente.

L'analyse des métaphores au moyen du repérage des mots clés dans la nouvelle « Hazel » nous a permis de déterminer les domaines des réseaux signifiants sous-jacents, soit la médecine, la botanique, l'eau et la marine / l'armée, et ainsi éviter la destruction de ces réseaux sous-jacents. Les domaines repérés dans la nouvelle « Hazel » sont propres à cette nouvelle et ne se retrouvent pas nécessairement dans les autres œuvres de Shields. Nous avons pu constater le féminisme de Shields dans la nouvelle « Hazel » tant par le récit que par les domaines des réseaux signifiants sous-jacents.

En ce qui concerne « Hinterland », très peu de métaphores ont été présentées dans le mémoire pour relever les domaines des réseaux signifiants sous-jacents, car l'accent a été

mis plutôt sur « Hazel ». Par contre, la nouvelle « Hinterland » cible deux principaux intérêts de Shields, la géographie et la femme. Le domaine de la géographie est apparent en raison du défilement des principaux sites touristiques de la région parisienne. En ce qui concerne la femme, le centre d'intérêt de cette nouvelle porte sur la Vierge Marie, symbole de la mère et de la femme.

Pour ces deux nouvelles, nous réitérons que les mots clés dans les métaphores existent dans les domaines retenus et que l'analyse pour dévoiler les réseaux signifiants sous-jacents de « Hazel » ne s'est restreinte qu'à ces domaines. De plus, les mots clés ont été définis d'après les domaines retenus et non d'après le sens que l'auteure a nécessairement voulu donner aux mots clés, car notre objectif était de prouver que ces mots clés existent dans ces domaines qui ont servi de dénominateurs communs dans le classement des métaphores.

Il est important de souligner que l'analytique de la traduction au moyen du repérage des tendances déformantes n'est pas une recette pour traduire un texte littéraire ou pour arriver à une traduction parfaite. C'est plutôt un mode de réflexion permettant au traducteur de faire des choix valides lors de la révision de sa traduction afin de respecter le texte de départ et d'accueillir, si possible, l'Étranger.

IV. BIBLIOGRAPHIE

IV. BIBLIOGRAPHIE

Alvarez, Antonia (1993). « On Translating Metaphor », *Meta*, vol. 38, n° 3 (septembre). Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 479 – 490.

Archer, Bert (1995). « The Unstoppable Carol Shields », *Quill & Quire*, vol. 61, n° 6 (juin). Toronto, Greey de Pencier Publications, 29.

Bell, Karen (1998). « Carol Shields : All these Years Later, Still Digging », *Performing Arts in Canada*, vol. 31, n° 3 (mars). Toronto, Canadian Stage and Arts Publications, 3 - 6.

Berman, Antoine (1988). « De la translation à la traduction », *TTR*, vol. I, n° 1 (1^{er} semestre). Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 23 - 40.

————— (1985). « La traduction comme épreuve de l'étranger », *Texte*, n° 4. Toronto, Éditions Trintexte, 67 – 81.

————— (1999). *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris, Éditions du Seuil.

————— (1989). « La traduction et ses discours », *Meta*, vol. 34, n° 4 (décembre). Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 672 - 679.

————— (1984). *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris, Gallimard.

Brisset, Annie (1990). *Sociocritique de la traduction – Théâtre et altérité au Québec (1968 – 1988)*. Longueuil, Éditions du Préambule.

Buss, Helen-M (1997). « Abducting Mary and Carol : Reading Carol Shield's Swann & the Representation of the Writer Through Theories of Biographical Recognition », *English Studies in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 427 – 441.

Clas, André, et Paul A. Horguelin (1969). *Le français langue des affaires*. Montréal, McGraw-Hill.

CPI.Q. (2000). « Dressing up for the Carnival », *Quill & Quire*, vol. 66, n° 12 (février). Toronto, Greey de Pencier Publications, 14 – 15.

De Lotbinière-Harwood, Susanne (1991). *Re-belle et infidèle – La traduction comme pratique de réécriture au féminin*. Montréal, Éditions du remue-ménage / Women's Press.

De Roo, Harvey (1988). « A Little Like Flying : An Interview with Carol Shields », *West Coast Review*, vol. 23, n° 3 (décembre). Burnaby, West Coat Review Publishing Society, Simon Fraser University, 38 – 56.

D'hulst, Lieven (1993). « Observations sur l'expression figurée en traductologie française (XVIII^e – XIX^e siècles) », *TTR*, vol. 6, n° 1. Montréal, Université Concordia, 83 – 111.

Duncan, Sandy (1989). « Open Letter », *Room of One's Own : A Feminist Journal of Literature and Criticism*, vol. 13, n° 1-2. Vancouver, ROO, 77 - 81.

Gambier, Y (1988). « Antoine Berman (1984) - l'Épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique », *Meta*, vol. 33, n° 4 (décembre). Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 574 – 576.

Godard, Barbara (1989). « Sleuthing : Feminists Re/Writing the Detective Novel », *Signature*, (été). Victoria, Klanak press, 45 – 70.

Hammill, Faye (1996). « Carol Shields' Native Genre and the Figure of the Canadian Author », *The Journal of Commonwealth Literature*, vol. 22, n° 2. Oxford, Hans Zell Publishers, 87 – 99.

Harding-Russell, Gillian (1986). « Coincidence and a Post-Modern Art – Various Miracles », *Event*. New Westminster, Douglas College, 192 – 194.

Hollenberg, Donna Krolik (1998). « An interview with Carol Shields », *Contemporary Literature*, vol. 39, n° 3 (automne). Wisconsin, University of Wisconsin, 339 – 355.

Lane-Mercier, Gillian (1998). « Le travail sur la lettre : politique de décentrement ou tactique de réappropriation? », *TTR*, vol. 11, n° 1 (1^{er} semestre). Montréal, Université Concordia, 65 – 88.

Léger, Benoit (1991). *Miracles divers de Carol Shields, suivi de traduire la polyphonie*. Montréal, McGill M.A. theses.

Livesay, Dorothy (1978). « My Craft and Sullen Art : The Writers Speak », *Atlantis*, vol. 4, n° 1. Wolfville, Acadia University Institute, 143 – 163.

Macdonald, Bruce (1976). « Manifesto : Carol Shields Small Ceremonies », *International Fiction Review*, vol. 3. Fredericton, International Fiction Association, 147 – 150.

Mallet, Nicole (1995). « Antoine Berman. L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin », *TTR*, vol. 8, n° 2 (2^e semestre). Montréal, Université Concordia, 275 – 279.

Menacere, Mohammed (1992). « Arabic metaphor and idiom in translation », *Meta*, vol. 37, n° 3. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 567 - 572.

Micros, Marianne (1986). « The Miracle of Everyday Life », *The Fiddlehead*, (printemps). Fredericton, Depts. of English of the University of New Brunswick and St. Thomas University, 98 – 101.

Niederhoff, Burkhard (2000). « How to Do Things with History : Researching Lives in Carol Shields' Swann & Margaret Atwood Alias Grace », *The Journal of Commonwealth literature*, vol. 35, n° 2. Oxford , Hans Zell Publishers, 71 – 85.

Oseki-Dépré, Inès (1999). *Théories et pratiques de la traduction littéraire*. Paris, Armand Colin.

Page, Malcolm (1980). « Small Ceremonies and the Art of the Novel », *Journal of Canadian fiction*, vol. 28, n° 29. Montréal, JCF Press, 172 – 178.

Pavel, Silvia (1991). « Changement sémantique et terminologie », *Meta*, vol. 36, n° 1 (mars). Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 41– 48.

Poor, Marjorie (1991). « The Orange Fish », *Prairie Fire*, vol. 12, n° 3 (automne). Winnipeg, MWN Publications, 106 – 107.

Pottier, Bernard (1973). *Le langage*. Paris, CEPL.

Shields, Carol (2003). Interview téléphonique le 25 février. Montréal.

————— (1978). « Three Canadian Women : Fiction or Autobiography », *Atlantis*, vol. 4, n° 1. Wolfville, Acadia University Institute, 49 – 54.

———— (1990). *The Orange Fish*. Toronto, Vintage Books.

Sigurdson, Norman (1989). « Shields's Newest Fiction Flounders », *Quill & Quire*, vol. 55, n° 5 (mai). Toronto, Greey de Pencier Publications, 20.

Slethaug, Gordon-E (1998). « The Coded Dots of Life, Carol Shield's Diaries and Stones », *Canadian Literature*, CDROM, vol. 6 (printemps). Vancouver, University of British Columbia, 59 - 81.

Smith, Stephen (2000). « In Praise of the Short Story », *Quill & Quire*, vol. 66, n° 12 (février). Toronto, Greey de Pencier Publications, 37.

Smyth, Donna E (1989). « Shields' Swann », *Room of One's Own : A Feminist Journal of Literature and Criticism*, vol 13, n° 1-2. Vancouver, ROO, 136 - 146.

Spettigue, D.O. (1991). « The Orange Fish », *Canadian Literature*, vol. 130, (automne). Vancouver, University of British Columbia, 157 - 160.

Thomas, Clara (1989). « A Slight Parodic Edge : Swann: A Mystery », *Room of One's Own : A Feminist Journal of Literature and Criticism*, vol. 13, n° 1-2. Vancouver, ROO, 109 - 122.

Thompson, Kent (1989). « Reticence in Carol Shields », *Room of One's Own : A Feminist Journal of Literature and Criticism*, vol. 13, n° 1-2. Vancouver, ROO, 69 - 76.

Van Herk, Aritha (1989). « Extrapolations from Miracles », *Room of One's Own : A Feminist Journal of Literature and Criticism*, vol. 13, n° 1-2. Vancouver, ROO, 99 - 108.

Viets, Deborah (1986). « Various Miracles », *Rubicon*, vol. 11, n° 2 (hiver). Montréal, Rubicon, 186 - 187.

Von-Flotow-Evas, Luise (1997). *Translation and Gender : Translating in the Era of Feminism*. Manchester, St. Jerome Publishing, 114.

Wachtel, Eleanor (1989). « Interview with Carol Shields », *Room of One's Own : A Feminist Journal of Literature and Criticism*, vol. 13, n° 1-2. Vancouver, ROO, 5 - 45.

————— (1989). « Telling It Slant », *Books in Canada*, vol. 18, n° 4 (mai). Toronto, Canadian Review of Books Ltd, 9 - 14.

WALLACE, Bronwen (1989). « Going Swimmingly », *Books in Canada*, vol. 18, n° 4 (mai). Toronto, Canadian Review of Books Ltd., 32.

Wasserman, Susan (1989). « Balancing Despair – The Orange Fish », *Event*, vol. 18, n° 3 (automne). New Westminster, Douglas College, 133 - 136.

Wilkins, Charles (1989). « The Deconstruction of Love », *Room of One's Own : A Feminist Journal of Literature and Criticism*, vol. 13, n° 1-2. Vancouver, ROO, 91 - 98.

Witlock, Gillian (1986). « Fabulous Keys », *Canadian Literature*, (automne). Vancouver, University of British Columbia, 157 - 160.

Dictionnaires / Glossaires / Encyclopédies

Angenot, Marc. (1979). *Glossaire pratique de la critique contemporaine*. Montréal, Hurtubise HMH.

Conner, Randy P., et al. (1997). *Cassell's Encyclopedia of Queer Myth Symbol and Spirit*. London, Cassell.

Craig, Edward (1998). *Routledge Encyclopedia of philosophy*. New York, Routledge.

De Villers, Marie-Éva (1996). *Multi dictionnaire des difficultés de la langue française*. Montréal, Éditions Québec/Amérique.

Ducrot, Oswald, et Jean-Marie Schaeffer (1995). *Nouveau Dictionnaire Encyclopédique des Sciences du Langage*. Paris, Éditions du Seuil.

Ferber, Michael (1999). *A Dictionary of literary symbols*. Cambridge, Cambridge University Press.

Forest, Philippe, et Gérard Conio (1993). *Dictionnaire fondamental du français littéraire*. Paris, P. Bordas.

Hawthorn, Jeremy (1998). *A Glossary of Contemporary Literary Theory*. New York, Arnold.

Mounin, Georges (1974). *Dictionnaire de la linguistique*. Paris, Presses Universitaires de France.

Phelizon, Jean-François (1976). *Vocabulaire de la linguistique*. Paris, Éditions Roudil.

Robert, Paul (1988). *Le Petit Robert 1*. Montréal, Dictionnaires Robert-Canada S.C.C.

Robert, Paul, et Beryl T. Atkins (1987). *Collins-Robert French-English, English-French dictionary*. Toronto, Collins.

Seyn, Eugène. (1949). *Dictionnaire des attributs, allégories, emblèmes et symboles*. Turnhout, Établissements Brepols S.A.

Thompson, Della (1995). *The Concise Oxford Dictionary*. Oxford, Clarendon Press.

Turco, Lewis (1999). *The Book of Literary Terms*. Hanover, N.H., University Press of New England.

www.granddictionnaire.com/servlet/com.semantix.gdt.

www.britannica.com (<http://www.britannica.com/eb/article?eu=119376>)

<http://www.britannica.com/eb/article?eu=369005&tocid=216010>

<http://www.culture.fr/cluny/qui/animaux/licorne2.htm>

<http://www.dicocitations.com/index.htm>

<http://www.dicocitations.com/cgi-bin/dicocitations.cgi?recherche>

<http://education.yahoo.com/reference/dictionary/entries/22/f0292200.html>

<http://www.fil.unibuc.ro/~muntean/temps1.html>

<http://www.google.com/search?q=heidegger+destruction&hl=fr&start=140&sa=N>

<http://www.licomedekluny.com/docdamlicorn.htm>

<http://www.oed.com/>

<http://rand.pratt.edu/~leec/webfig.html#hermes>

http://www3.sympatico.ca/jean.grondin/textes_html/avenir_grec.html

<http://www2.ville.montreal.qc.ca/jardin/chine/chine.htm>

IV. ANNEXE

Hazel

After a man has mistreated a woman he feels a need to do something nice which she must accept.

In line with this way of thinking, Hazel has accepted from her husband, Brian, sprays of flowers, trips to Hawaii, extravagant compliments on her rather ordinary cooking, bracelets of dull-colored silver and copper, a dressing gown in green tartan wool, a second dressing gown with maribou trim around the hem and sleeves, dinners in expensive revolving restaurants and, once, a tender kiss, tenderly delivered, on the instep of her right foot.

But there will be no more such compensatory gifts, for Brian died last December of heart failure.

The heart failure, as Hazel, even after all these years, continues to think of it. In her family, the family of her girlhood that is, a time of gulped

HAZEL

confusion in a place called Porcupine Falls, all familiar diseases were preceded by the horrific article: *the* measles, *the* polio, *the* rheumatism, *the* cancer, and-to come down to her husband Brian and his final thrashing with life-*the* heart failure.

He was only fifty-five. He combed his uncolored hair smooth and wore clothes made of gabardinelike materials, a silky exterior covering a complex core. It took him ten days to die after the initial attack, and during the time he lay there, all his minor wounds healed. He was a careless man who bumped into things, shrubbery, table legs, lighted cigarettes, simple curbstones. Even the making of love seemed to him a labor and a recovery, attended by scratches, bites, effort, exhaustion and, once or twice, a mild but humiliating infection. Nevertheless, women found him attractive. He had an unhurried, good-humored persistence about him and could be kind when he chose to be.

The night he died Hazel came home from the hospital and sat propped up in bed till four in the morning, reading a trashy, fast-moving New York novel about wives who lived in spacious duplexes overlooking Central Park, too alienated to carry on properly with their lives. They made salads with rare kinds of lettuce and sent their apparel to the dry cleaners, but they were bitter and helpless. Frequently they used the expression "fucked up" to describe their malaise. Their mothers or their fathers had fucked them up, or jealous sisters or bad-hearted nuns, but mainly they had been fucked up by men who no longer cared about them. These women were immobilized by the lack of love and kept alive only by a reflexive bounce between new ways of

HAZEL

arranging salad greens and fantasies of suicide. Hazel wondered as she read how long it took for the remembered past to sink from view. A few miserable tears crept into her eyes, her first tears since Brian's initial attack, that shrill telephone call, that unearthly hour. Impetuously she wrote on the book's flyleaf the melodramatic words "I am alone and suffering unbearably." Not her best handwriting, not her usual floating morning-glory tendrils. Her fingers cramped at this hour. The cheap ball-point pen held back its ink, and the result was a barely legible scrawl that she nevertheless underlined twice.

By mid-January she had taken a job demonstrating kitchenware in department stores. The ad in the newspaper promised on-the-job training, opportunities for advancement and contact with the public. Hazel submitted to a short, vague, surprisingly painless interview, and was rewarded the following morning by a telephone call telling her she was to start immediately. She suspected she was the sole applicant, but nevertheless went numb with shock. Shock and also pleasure. She hugged the elbows of her dressing gown and smoothed the sleeves flat. She was fifty years old and without skills, a woman who had managed to avoid most of the arguments and issues of the world. Asked a direct question, her voice wavered. She understood nothing of the national debt or the situation in Nicaragua, nothing. At ten-thirty most mornings she was still in her dressing gown and had the sense to know this was shameful. She possessed a softened, tired body and rubbed-looking eyes. Her posture was only moderately good. She often touched her mouth with the back of her hand. Yet someone, some person with a downtown

HAZEL

commercial address and an official letterhead and a firm telephone manner had seen fit to offer her a job.

Only Hazel, however, thought the job a good idea.

Brian's mother, a woman in her eighties living in a suburban retirement center called Silver Oaks, said, "Really, there is no need, Hazel. There's plenty of money if you live reasonably. You have your condo paid for, your car, a good fur coat that'll last for years. Then there's the insurance and Brian's pension, and when you're sixty-five—now don't laugh, sixty-five will come, it's not that far off—you'll have your social security. You have a first-rate lawyer to look after your investments. There's no need."

Hazel's closest friend, Maxine Forestadt, a woman of her own age, a demon bridge player, a divorcée, a woman with a pinkish powdery face loosened by too many evenings of soft drinks and potato chips and too much cigarette smoke flowing up toward her eyes, said, "Look. You're not the type, Hazel. Period. I know the type and you're not it. Believe me. All right, so you feel this urge to assert yourself, to try to prove something. I know, I went through it myself, wanting to show the world I wasn't just this dipsy pushover and hanger-oner. But this isn't for you, Haze, this eight-to-five purgatory, standing on your feet, and especially *your* feet, your arches, your arches act up just shopping. I know what you're trying to do, but in the long run, what's the point?"

Hazel's older daughter, Marilyn, a pathologist, and possibly a lesbian, living in a women's co-op in the east end of the city, phoned and, drawing on the sort of recollection that Hazel already had sutured, said,

HAZEL

"Dad would not have approved. I know it, you know it. I mean, Christ, flogging pots and pans, it's so public. People crowding around. Idle curiosity and greed, a free show, just hanging in for a teaspoon of bloody quiche lorraine or whatever's going. Freebies. People off the street, bums, anybody. Christ. Another thing, you'll have to get a whole new wardrobe for a job like that. Eye shadow so thick it's like someone's given you a punch. Just ask yourself what Dad would have said. I know what he would have said, he would have said thumbs down, nix on it."

Hazel's other daughter, Rosie, living in British Columbia, married to a journalist, wrote: "Dear Mom, I absolutely respect what you're doing and admire your courage. But Robin and I can't help wondering if you've given this decision enough thought. You remember how after the funeral, back at your place with Grandma and Auntie Maxine and Marilyn, we had that long talk about the need to lie fallow for a bit and not rush headlong into things and making major decisions, just letting the grieving process take its natural course. Now here it is, a mere six weeks later, and you've got yourself involved with these cookware people. I just hope you haven't signed anything. Robin says he never heard of Kitchen Kult and it certainly isn't listed on the boards. We're just anxious about you, that's all. And this business of working on commission is exploitative to say the least. Ask Marilyn. You've still got your shorthand and typing and, with a refresher course, you probably could find something, maybe Office Overload would give you a sense of your own independence and some spending money besides. We just don't want to see you hurt, that's all."

HAZEL

At first, Hazel's working day went more or less like this: at seven-thirty her alarm went off; the first five minutes were the worst; such a steamroller of sorrow passed over her that she was left as flat and lifeless as the queen-size mattress that supported her. Her squashed limbs felt emptied of blood, her breath came out thin and cool and quiet as ether. What was she to do? How was she to live her life? She mouthed these questions to the silky blanket binding, rubbing her lips frantically back and forth across the stitching. Then she got up, showered, did her hair, made coffee and toast, took a vitamin pill, brushed her teeth, made up her face (going easy on the eye shadow), and put on her coat. By eight-thirty she was in her car and checking her city map.

Reading maps, the tiny print, the confusion, caused her headaches. And she had trouble with orientation, turning the map first this way, then that, never willing to believe that north must lie at the top. North's natural place should be toward the bottom, past the Armoury and stockyards where a large cold lake bathed the city edges. Once on a car trip to the Indian River country early in their married life, Brian had joked about her lack of map sense. He spoke happily of this failing, proudly, giving her arm a squeeze, and then had thumped the cushioned steering wheel. Hazel, thinking about the plushy thump, wished she hadn't. To recall something once was to remember it forever; this was something she had only recently discovered, and she felt that the discovery might be turned to use.

The Kitchen Kult demonstrations took her on a revolving cycle of twelve stores, some of them in corners of the city where she'd seldom ventured. The

HAZEL

Italian district. The Portuguese area. Chinatown. A young Kitchen Kult salesman named Peter Lemmon broke her in, *familiarizing* her as he put it with the Kitchen Kult product. He taught her the spiel, the patter, the importance of keeping eye contact with customers at all times, how to draw on the mood and size of the crowd and play, if possible, to its ethnic character, how to make Kitchen Kult products seem like large beautiful toys, easily mastered and guaranteed to win the love and admiration of friends and family.

"That's what people out there really want," Peter Lemmon told Hazel, who was surprised to hear this view put forward so undisguisedly. "Lots of love and truckloads of admiration. Keep that in mind. People can't get enough."

He had an aggressive pointed chin and ferocious red sideburns, and when he talked he held his lips together so that the words came out with a soft zitherlike slur. Hazel noticed his teeth were discolored and badly crowded, and she guessed that this accounted for his guarded way of talking. Either that or a nervous disposition. Early on, to put him at his ease, she told him of her small-town upbringing in Porcupine Falls, how her elderly parents had never quite recovered from the surprise of having a child. How at eighteen she came to Toronto to study stenography. That she was now a widow with two daughters, one of whom she suspected of being unhappily married and one who was undergoing a gender crisis. She told Peter Lemmon that this was her first real job, that at the age of fifty she was out working for the first time. She talked too much,

HAZEL

babbled in fact—why? She didn't know. Later she was sorry.

In return he confided, opening his mouth a little wider, that he was planning to have extensive dental work in the future if he could scrape the money together. More than nine thousand dollars had been quoted. A quality job cost quality cash, that was the long and short of it, so why not take the plunge. He hoped to go right to the top with Kitchen Kult. Not just sales, but the real top, and that meant management. It was a company, he told her, with a forward-looking sales policy and sound product.

It disconcerted Hazel at first to hear Peter Lemmon speak of the Kitchen Kult product without its grammatical article, and she was jolted into the remembrance of how she had had to learn to suppress the article that attached to bodily ailments. When demonstrating product, Peter counseled, keep it well in view, repeating product's name frequently and withholding product's retail price until the actual demo and tasting has been concluded.

After two weeks Hazel was on her own, although Peter Lemmon continued to meet her at the appointed "sales venue" each morning, bringing with him in a company van the equipment to be demonstrated and helping her "set up" for the day. She slipped into her white smock, the same one every day, a smooth permapress blend with grommets down the front and Kitchen Kult in red script across the pocket, and stowed her pumps in a plastic bag, putting on the white crepe-soled shoes Peter Lemmon had recommended. "Your feet, Hazel, are your capital." He also produced, of his own volition, a tall

HAZEL

collapsible stool on which she could perch in such a way that she appeared from across the counter to be standing unsupported.

She started each morning with a demonstration of the Jiffy-Sure-Slicer, Kitchen Kult's top seller, accounting for some sixty per cent of total sales. For an hour or more, talking to herself, or rather to the empty air, she shaved hillocks of carrots, beets, parsnips and rutabagas into baroque curls or else she transformed them into little star-shaped discs or elegant matchsticks. The use of cheap root vegetables kept the demo costs down, Peter Lemmon said, and presented a less threatening challenge to the average shopper, Mrs. Peas and Carrots, Mrs. Corn Niblets.

As Hazel warmed up, one or two shoppers drifted toward her, keeping her company—she learned she could count on these one or two who were elderly women for the most part, puffy of face and bulgy of eye. Widows, Hazel decided. The draggy-hemmed coats and beige tote bags gave them away. Like herself, though perhaps a few years older, these women had taken their toast and coffee early and had been driven out into the cold in search of diversion. "Just set the dial, ladies and gentlemen," Hazel told the discomfited two or three voyeurs, "and press gently on the Jiffy lever. Never requires sharpening, never rusts."

By mid-morning she generally had fifteen people gathered about her, by noon as many as forty. No one interrupted her, and why should they? She was free entertainment. They listened, they exchanged looks, they paid attention, they formed a miniature,

HAZEL

temporary colony of good will and consumer seriousness waiting to be instructed, initiated into Hazel's rituals and promises.

At the beginning of her third week, going solo for the first time, she looked up to see Maxine in her long beaver coat, gawking. "Now this is just what you need, madam," Hazel sang out, not missing a beat, an uncontrollable smile on her face. "In no time you'll be making more nutritious, appealing salads for your family and friends and for those bridge club get-togethers."

Maxine had been offended. She complained afterward to Hazel that she found it embarrassing being picked out in a crowd like that. It was insulting, especially to mention the bridge club as if she did nothing all day long but shuffle cards. "It's a bit thick, Hazel, especially when you used to enjoy a good rubber yourself. And you know I only play cards as a form of social relaxation. You used to enjoy it, and don't try to tell me otherwise because I won't buy it. We miss you, we really do. I know perfectly well it's not easy for you facing Francine. She was always a bit of a you-know-what, and Brian was, God knows, susceptible, though I have to say you've put a dignified face on the whole thing. I don't think I could have done it, I don't have your knack for looking the other way, never have had, which is why I'm where I'm at, I suppose. But who are you really cheating, dropping out of the bridge club like this? I think, just between the two of us, that Francine's a bit hurt, she thinks you hold her responsible for Brian's attack, even though we all know that when our time's up, it's up. And besides, it takes two."

HAZEL

In the afternoon, after a quick pick-up lunch (leftover grated raw vegetables usually or a hard-boiled egg), Hazel demonstrated Kitchen Kult's all-purpose non-stick fry pan. The same crowds that admired her julienne carrots seemed ready to be mesmerized by the absolute roundness of her crepes and omelets, their uniform gold edges and the ease with which they came pulling away at a touch of her spatula. During the early months, January, February, Hazel learned just how easily people could be hypnotized, how easily, in fact, they could be put to sleep. Their mouths sagged. They grew dull-eyed and immobile. Their hands went hard into their pockets. They hugged their purses tight.

Then one afternoon a small fortuitous accident occurred: a crepe, zealously flipped, landed on the floor. Because of the accident, Hazel discovered how a rupture in routine could be turned to her advantage. "Whoops-a-daisy," she said that first day, stooping to recover the crepe. People laughed out loud. It was as though Hazel's mild exclamation had a forgotten period fragrance to it. "I guess I don't know my own strength," she said, shaking her curls and earning a second ripple of laughter.

After that she began, at least once or twice a day, to misdirect a crepe. Or overcook an omelet. Or bring herself to a state of comic tears over her plate of chopped onions. "Not my day," she would croon. Or "good grief" or "sacred rattlesnakes" or a shrugging, cheerful, "who ever promised perfection on the first try." Some of the phrases that came out of her mouth reminded her of the way people talked in Porcupine Falls back in a time she could not possibly have

HAZEL

remembered. Gentle, unalarming expletives calling up wells of good nature and neighborliness. She wouldn't have guessed she had this quality of rubbery humor inside her.

After a while she felt she could get away with anything as long as she kept up her line of chatter. That was the secret, she saw—never to stop talking. That was why these crowds gave her their attention: she could perform miracles (with occasional calculated human lapses) and keep right on talking at the same time. Words, a river of words. She had never before talked at such length, as though she were driving a wedge of air ahead of her. It was easy, *easy*. She dealt out repetitions, little punchy pushes of emphasis, and an ever growing inventory of affectionate declarations directed toward her vegetable friends. "What a devil!" she said, holding aloft a head of bulky cauliflower. "You darling radish, you !" She felt foolish at times, but often exuberant, like a semi-retired, slightly eccentric actress. And she felt, oddly, that she was exactly as strong and clever as she need be.

But the work was exhausting. She admitted it. Every day the crowds had to be wooed afresh. By five-thirty she was too tired to do anything more than drive home, make a sandwich, read the paper, rinse out her Kitchen Kult smock and hang it over the shower rail, then get into bed with a thick paperback. Propped up in bed reading, her book like a wimple at her chin, she seemed to have flames on her feet and on the tips of her fingers, as though she'd burned her way through a long blur of a day and now would burn the night behind her too.

HAZEL

January, February, the first three weeks of March. So this was what work was: a two-way bargain people made with the world, a way to reduce time to rubble.

The books she read worked braids of panic into her consciousness. She'd drifted toward historical fiction, away from Central Park and into the Regency courts of England. But were the queens and courtesans any happier than the frustrated New York wives? Were they less lonely, less adrift? So far she had found no evidence of it. They wanted the same things more or less: abiding affection, attention paid to their moods and passing thoughts, their backs rubbed and, now and then, the tender grateful application of hands and lips. She remembered Brian's back turned toward her in sleep, well covered with flesh in his middle years. He had never been one for pajamas, and she had often been moved to reach out and stroke the smooth mound of flesh. She had not found his extra weight disagreeable, far from it.

In Brian's place there remained now only the rectangular softness of his allergy-free pillow. Its smooth casing, faintly puckered at the corners, had the feel of mysterious absence.

"But why does it always have to be one of my *friends!*" she had cried out at him once at the end of a long quarrel. "Don't you see how humiliating it is for me?"

He had seemed genuinely taken aback, and she saw in a flash it was only laziness on his part, not express cruelty. She recalled his solemn promises, his wet eyes, new beginnings. She fondly recalled, too, the resonant pulmonary sounds of his night breathing, the steep climb to the top of each inhalation and

HAZEL

the tottery stillness before the descent. How he used to lull her to sleep with this nightly music! Compensations. But she had not asked for enough, hadn't known what to ask for, what was owed her.

It was because of the books she read, their dense complications and sharp surprises, that she had applied for a job in the first place. She had a sense of her own life turning over page by page, first a girl, then a young woman, then married with two young daughters, then a member of a bridge club and a quilting club, and now, too soon for symmetry, a widow. All of it fell into small childish paragraphs, the print over-large and blocky like a school reader. She had tried to imagine various new endings or turnings for herself—she might take a trip around the world or sign up for a course in ceramics—but could think of nothing big enough to fill the vacant time left to her—except perhaps an actual job. This was what other people did, tucking in around the edges those little routines—laundry, meals, errands—that had made up her whole existence.

“You're wearing yourself out,” Brian's mother said when Hazel arrived for an Easter Sunday visit, bringing with her a double-layered box of chocolate almond bark and a bouquet of tulips. “Tearing all over town every day, on your feet, no proper lunch arrangements. You'd think they'd give you a good hour off and maybe a lunch voucher, give you a chance to catch your breath. It's hard on the back, standing. I always feel my tension in my back. These are delicious, Hazel, not that I'll eat half of them, not with my appetite, but it'll be something to pass round to the other ladies. Everyone shares here, that's one thing. And the flowers, tulips! One or the other would

HAZEL

have more than sufficed, Hazel, you've been extravagant. I suppose now that you're actually earning, it makes a difference. You feel differently, I suppose, when it's your own money. Brian's father always saw that I had everything I needed, wanted for nothing, but I wouldn't have minded a little money of my own, though I never said so, not in so many words."

One morning Peter Lemmon surprised Hazel, and frightened her too, by saying, "Mr. Cortland wants to see you. The big boss himself. Tomorrow at ten-thirty. Downtown office. Headquarters. I'll cover the venue for you."

Mr. Cortland was the age of Hazel's son-in-law, Robin. She couldn't have said why, but she had expected someone theatrical and rude, not this handsome curly-haired man unwinding himself from behind a desk that was not really a desk but a gate-legged table, shaking her hand respectfully and leading her toward a soft brown easy chair. There was genuine solemnity to his jutting chin and a thick brush of hair across his quizzing brow. He offered her a cup of coffee. "Or perhaps you would prefer tea," he said, very politely, with a shock of inspiration.

She looked up from her shoes, her good polished pumps, not her nurse shoes, and saw a pink conch shell on Mr. Cortland's desk. It occurred to her it must be one of the things that made him happy. Other people were made happy by music or flowers or bowls of ice cream—enchanted, familiar things. Some people collected china, and when they found a long-sought piece, *that* made them happy. What made *her* happy was the obliteration of time, burning it away so cleanly she hardly noticed it. Not that

HAZEL

she said so to Mr. Cortland. She said, in fact, very little, though some dragging filament of intuition urged her to accept tea rather than coffee, to forgo milk, to shake her head sadly over the proffered sugar.

"We are more delighted than I can say with your sales performance," Mr. Cortland said. "We are a small but growing firm and, as you know"—Hazel did not know, how could she?—"we are a family concern. My maternal grandfather studied commerce at McGill and started this business as a kind of hobby. Our aim, the family's aim, is a reliable product, but not a hard sell. I can't stress this enough to our sales people. We are anxious to avoid a crude hectoring approach or tactics that are in any way manipulative, and we are in the process of developing a quality sales force that matches the quality of our product line. This may surprise you, but it is difficult to find people like yourself who possess, if I may say so, your gentleness of manner. People like yourself transmit a sense of trust to the consumer. We've heard very fine things about you, and we have decided, Hazel—I do hope I may call you Hazel—to put you on regular salary, in addition of course to an adjusted commission. And I would like also to present you with this small brooch, a glazed ceramic K for Kitchen Kult, which we give each quarter to our top sales person."

"Do you realize what this means?" Peter Lemmon asked later that afternoon over a celebratory drink at Mr. Duck's Happy Hour. "Salary means you're on the team, you're a Kitchen Kult player. Salary equals professional, Hazel. You've arrived, and I don't think you even realize it."

HAZEL

Hazel thought she saw flickering across Peter's guarded, eager face, like a blade of sunlight through a thick curtain, the suggestion that some privilege had been carelessly allocated. She pinned the brooch on the lapel of her good spring coat with an air of bafflement. Beyond the simple smoothness of her pay check, she perceived dark squadrons of planners and decision makers who had brought this teasing irony forward. She was being rewarded—a bewildering turn of events—for her timidity, her self-effacement, for what Maxine called her knack for looking the other way. She was a shy, ineffectual, untrained, neutral looking woman, and for this she was being kicked upstairs, or at least this was how Peter translated her move from commission to salary. He scratched his neck, took a long drink of his beer, and said it a third time, with a touch of belligerence it seemed to Hazel, “a kick upstairs.” He insisted on paying for the drinks, even though Hazel pressed a ten-dollar bill into his hand. He shook it off.

“This place is bargain city,” he assured her, opening the orange cave of his mouth, then closing it quickly. He came here often after work, he said, taking advantage of the two-for-one happy hour policy. Not that he was tight with his money, just the opposite, but he was setting aside a few dollars a week for his dental work in the summer. The work was mostly cosmetic, caps and spacers, and therefore not covered by Kitchen Kult's insurance scheme. The way he saw it, though, was as an investment in the future. If you were going to go to the top, you had to be able to open your mouth and project. “Like this brooch, Hazel, it's a way of projecting. Wearing the

HAZEL

company logo means you're one of the family and that you don't mind shouting it out."

That night, when she whitened her shoes, she felt a sort of love for them. And she loved, too, suddenly, her other small tasks, rinsing out her smock, setting her alarm, settling into bed with her book, resting her head against Brian's little fiber-filled pillow with its stitched remnant of erotic privilege and reading herself out of her own life, leaving behind her cut-out shape, so bulky, rounded and unimaginably mute, a woman who swallowed her tongue, got it jammed down her throat and couldn't make a sound.

Marilyn gave a shout of derision on seeing the company brooch pinned to her mother's raincoat. "The old butter-up trick. A stroke here, a stroke there, just enough to keep you going and keep you grateful. But at least they had the decency to get you off straight commission, for that I have to give them some credit."

"Dear Mother," Rosie wrote from British Columbia. "Many thanks for the waterless veg cooker which is surprisingly well made and really very attractive too, and Robin feels that it fulfills a real need, nutritionally speaking, and also aesthetically."

"You're looking better," Maxine said. "You look as though you've dropped a few pounds, have you? All those grated carrots. But do you ever get a minute to yourself? Eight hours on the job plus commuting. I don't suppose they even pay for your gas, which adds up, and your parking. You want to think about a holiday, people can't be buying pots and pans three hundred and sixty-five days a year. JoAnn and Francine and I are thinking seriously of getting a

HAZEL

cottage in Nova Scotia for two weeks. Let me know if you're interested, just tell those Kitchen Kult moguls you owe yourself a little peace and quiet by the seaside, ha ! Though you do look more relaxed than the last time I saw you, you looked wrung out, completely."

In early May Hazel had an accident. She and Peter were setting up one morning, arranging a new demonstration, employing the usual cabbage, beets and onions, but adding a few spears of spring asparagus and a scatter of chopped chives. In the interest of economy she'd decided to split the asparagus lengthwise, bringing her knife first through the tender tapered head and down the woody stem. Peter was talking away about a new suit he was thinking of buying, asking Hazel's advice—should he go all out for a fine summer wool or compromise on wool and viscose? The knife slipped and entered the web of flesh between Hazel's thumb and forefinger. It sliced further into the flesh than she would have believed possible, so quickly, so lightly that she could only gaze at the spreading blood and grieve about the way it stained and spoiled her perfect circle of cucumber slices.

She required twelve stitches and, at Peter's urging, took the rest of the day off. Mr. Cortland's secretary telephoned and told her to take the whole week off if necessary. There were insurance forms to sign, but those could wait. The important thing was—but Hazel couldn't remember what the important thing was; she had been given some painkillers at the hospital and was having difficulty staying awake. She slept the afternoon away, dreaming of green fields and a yellow sun, and would have slept all evening too if

HAZEL

she hadn't been wakened around eight o'clock by the faint buzz of her doorbell. She pulled on a dressing gown, a new one in flowered seersucker, and went to the door. It was Peter Lemmon with a clutch of flowers in his hand. "Why Peter," she said, and could think of nothing else.

The pain had left her hand and moved to the thin skin of her scalp. Its remoteness as much as its taut bright shine left her confused. She managed to take Peter's light jacket—though he protested, saying he had only come for a moment—and steered him toward a comfortable chair by the window. She listened as the cushions subsided under him, and hurried to put the flowers, already a little limp, into water, and to offer a drink—but what did she have on hand? No beer, no gin, and she knew better than to suggest sherry. Then the thought came: what about a glass of red wine?

He accepted twitchily. He said, "You don't have to twist my arm."

"You'll have to uncork it," Hazel said, gesturing at her bandaged hand. She felt she could see straight into his brain where there was nothing but rags and old plastic. But where had *this* come from, this sly, unpardonable superiority of hers?

He lurched forward, nearly falling. "Always happy to do the honors." He seemed afraid of her, of her apartment with its settled furniture, lamps and end tables and china cabinet, regarding these things first with a strict, dry, inquiring look. After a few minutes, he resettled in the soft chair with exaggerated respect.

"To your career," Peter said, raising his glass, appearing not to notice how the word career entered

HAZEL

Hazel's consciousness, waking her up from her haze of painkillers and making her want to laugh.

"To the glory of Kitchen Kult," she said, suddenly reckless. She watched him, or part of herself watched him, as he twirled the glass and sniffed its contents. She braced herself for what would surely come.

"An excellent vin-" he started to say, but was interrupted by the doorbell.

It was only Marilyn, dropping in as she sometimes did after her self-defense course. "Already I can break a collarbone," she told Peter after a flustered introduction, "and next week we're going to learn how to go for the groin."

She looked surprisingly pretty with her pensive, wet, youthful eyes and dusty lashes. She accepted some wine and listened intently to the story of Hazel's accident, then said, "Now listen, Mother, don't sign a release with Kitchen Kult until I have Edna look at it. You remember Edna, she's the lawyer. She's sharp as a knife; she's the one who did our lease for us, and it's airtight. You could develop blood poisoning or an infection, you can't tell at this point. You can't trust these corporate entities when it comes to--"

"Kitchen Kult," Peter said, twirling his glass in a manner Hazel found silly, "is more like a family."

"Balls."

"We've decided," Maxine told Hazel a few weeks later, "against the cottage in Nova Scotia. It's too risky, and the weather's only so-so according to Francine. And the cost of air fare and then renting a car, we just figured it's too expensive. My rent's going up starting in July and, well, I took a look at my bank balance and said, Maxine kid, you've got to tighten

HAZEL

the old belt. As a matter of fact, I thought--now this may surprise you--I'm thinking of looking for a job."

Hazel set up an interview for Maxine through Personnel, and in a week's time Maxine did her first demonstration. Hazel helped break her in. As a result of a dimly perceived office shuffle, she had been promoted to Assistant Area Manager, freeing Peter Lemmon for what was described as "Creative Sales Outreach." The promotion worried her slightly and she wondered if she were being compensated for the nerve damage in her hand, which was beginning to look more or less permanent. "Thank God you didn't sign the release," was all Marilyn said.

"Congrats," Rosie wired from British Columbia after hearing about the promotion. Hazel had not received a telegram for some years. She was surprised that this austere printed sheet went by the name of telegram. Where was the rough gray paper and the little pasted together words? She wondered who had composed the message, Robin or Rosie, and whose idea it had been to abbreviate the single word and if thrift were involved. *Congrats*. What a hard little hurting pellet to find in the middle of a smooth sheet of paper.

"Gorgeous," Brian's mother said of Hazel's opal-toned silk suit with its scarf of muted pink, pearl and lemon. Her lips moved appreciatively. "Ah, gorgeous."

"A helluva improvement over a bloody smock," Maxine sniffed, looking sideways.

"Most elegant!" said Mr. Cortland, who had called Hazel into his office to discuss her future with Kitchen Kult. "The sort of image we hope and try to

HAZEL

project. Elegance and understatement." He presented her with a small box in which rested, on a square of textured cotton, a pair of enameled earrings with the flying letter K for Kitchen Kult.

"Beautiful," said Hazel, who never wore earrings. The clip-on sort hurt her, and she had never got around to piercing her ears. "For my sake," Brian had begged her when he was twenty-five and she was twenty and about to become his wife, "don't ever do it. I can't bear to lose a single bit of you."

Remembering this, the tone of Brian's voice, its rushing, foolish sincerity, Hazel felt her eyes tingle. "My handbag," she said, groping blindly.

Mr. Cortland misunderstood. He leaped up, touched by his own generosity, a Kleenex in hand. "We simply wanted to show our appreciation," he said, or rather sang.

Hazel sniffed, more loudly than she intended, and Mr. Cortland pretended not to hear. "We especially appreciate your filling in for Peter Lemmon during his leave of absence."

At this Hazel nodded. Poor Peter. She must phone tonight. He was finding the aftermath of his dental surgery painful and prolonged, and she had been looking, every chance she had, for a suitable convalescent card, something not too effusive and not too mocking—Peter took his teeth far too seriously. Perhaps she would just send one of her blurry impressionistic hasty notes, or better yet, a jaunty postcard saying she hoped he'd be back soon.

Mr. Cortland fingered the pink conch shell on his desk. He picked it up between his two hands and rocked it gently to and fro, then said, "Mr. Lemmon

HAZEL

will not be returning. We have already sent him a letter of termination and, of course, a generous severance settlement. It was decided that his particular kind of personality, though admirable, was not quite in line with the Kitchen Kult approach, and we feel that you yourself have already demonstrated your ability to take over his work and perhaps even extend the scope of it."

"I don't believe you're doing this," Marilyn shouted over the phone to Hazel. "And Peter doesn't believe it either."

"How do you know what Peter thinks?"

"I saw him this afternoon. I saw him yesterday afternoon. I see him rather often if you want to know the truth."

Hazel offered the Kitchen Kult earrings to Maxine who snorted and said, "Come off it, Hazel."

Rosie in Vancouver sent a short note saying, "Marilyn phoned about your new position, which is really marvelous, though Robin and I are wondering if you aren't getting in deeper than you really want to at this time."

Brian's mother said nothing. A series of small strokes had taken her speech away and also her ability to leave her bed. Nothing Hazel brought her aroused her interest, not chocolates, not flowers, not even the fashion magazines she used to love.

Hazel phoned and made an appointment to see Mr. Cortland. She invented a pretext, one or two ideas she and Maxine had worked out to tighten up the demonstrations. Mr. Cortland listened to her and nodded approvingly. Then she sprang. She had been thinking about Peter Lemmon, she said, how much

HAZEL

the sales force missed him, missed his resourcefulness and his attention to details. He had a certain imaginative flair, a peculiar usefulness. Some people had a way of giving energy to others, it was uncanny, it was a rare gift. She didn't mention Peter's dental work; she had some sense.

Mr. Cortland sent her a shrewd look, a look she would not have believed he had in his repertoire. "Well, Hazel," he said at last, "in business we deal in hard bargains. Maybe you and I can come to some sort of bargain."

"Bargain?"

"That insurance form, the release. The one you haven't got round to signing yet. How would it be if you signed it right now on the promise that I find some slot or other for Peter Lemmon by the end of the week? You are quite right about his positive attributes, quite astute of you, really, to point them out. I can't promise anything in sales though. The absolute bottom end of management might be the best we can do."

Hazel considered. She stared at the conch shell for a full ten seconds. The office lighting coated it with a pink, even light, making it look like a piece of unglazed pottery. She liked the idea of bargains. She felt she understood them. "I'll sign," she said. She had her pen in her hand, poised.

On Sunday, a Sunday at the height of summer in early July, Hazel drives out to Silver Oaks to visit her ailing mother-in-law. All she can do for her now is sit by her side for an hour and hold her hand, and sometimes she wonders what the point is of these visits. Her mother-in-law's face is impassive and silken, and occasionally dribbles of spittle, thin and

HAZEL

clear as tears, run from the corners of her mouth. It used to be such a strong, organized face with its firm mouth and steady eyes. But now she doesn't recognize anyone, with the possible exception of Hazel.

Some benefit appears to derive from these hand-holding sessions, or so the nurses tell Hazel. "She's calmer after your visits," they say. "She struggles less."

Hazel is calm too. She likes sitting here and feeling the hour unwind like thread from a spindle. She wishes it would go on and on. A week ago she had come away from Mr. Cortland's office irradiated with the conviction that her life was going to be possible after all. All she had to do was bear in mind the bargains she made. This was an obscene revelation, but Hazel was excited by it. Everything could be made accountable, added up and balanced and fairly, evenly, shared. You only had to pay attention and ask for what was yours by right. You could be clever, dealing in sly acts of surrender, but holding fast at the same time, negotiating and measuring and tying up your life in useful bundles.

But she was wrong. It wasn't true. Her pride had misled her. No one has that kind of power, no one.

She looks around the little hospital room and marvels at the accident of its contents, its bureau and tumbler and toothbrush and folded towel. The open window looks out on to a parking lot filled with rows of cars, all their shining roofs baking in the light. Next year there will be different cars, differently ordered. The shrubs and trees, weighed down with their millions of new leaves, will form a new dark backdrop.

It is an accident that she should be sitting in this

HAZEL

room, holding the hand of an old, unblinking, unre-sisting woman who had once been sternly disapprov-ing of her, thinking her countrified and clumsy. "Hazel!" she had sometimes whispered in the early days. "Your slip strap! Your salad fork!" Now she lacks even the power to wet her lips with her tongue; it is Hazel who touches the lips with a damp towel from time to time, or applies a bit of Vaseline to keep them from cracking. But she can feel the old woman's dim pulse, and imagines that it forms a code of acknowledgment or faintly telegraphs certain perplexing final questions—how did all this happen? How did we get here?

Everything is an accident, Hazel would be willing to say if asked. Her whole life is an accident, and by accident she has blundered into the heart of it.

Hinterland

Everyone seems to have stayed put this year except Meg and Roy Sloan of Milwaukee, Wisconsin.

Although both Meg and Roy are patriotic in a vague and non-rhetorical way, and good mature citizens who pay their taxes and vote and hold opinions on gun legislation and abortion, they've chosen this year to ignore the exhortation of their president to stay home and see America first. The Grand Canyon can wait, Roy says in the sociable weekend voice he more and more distrusts. The Black Hills can wait. And the Everglades. And Chesapeake Bay.

And they can wait forever, he privately thinks—with their slopes and depressions and fissured rock and silence and stubborn glare. He and Meg have come this fine golden September, now

HINTERLAND

turned gray, but an endurable gray, to the city of Paris, and have settled down for three weeks in a small hotel near the Place Ferdinand, determined for once to do the thing right.

For the first ten days the sun gives out a soft powdery haze. Then it starts raining, little whips of water dashing down. Beneath their hotel window the streets are stripped of their elongated shadows and stippled light; this is suddenly a differently ordered reality, foreign and purposeful, with a harsh workaday existence and citizens so bound to their routines that they scarcely notice the serious, slightly older, end-of-season tourists, like the Sloans, who are taking in the sights.

Over the years, in the seasonal rounds of business and pleasure and special anniversaries, Meg and Roy Sloan have set foot on most of the continents of the world: Asia, Australia, South America—and of course Europe. They have, in fact, been to Paris on two previous occasions: for a single night in 1956, early April, their honeymoon, passing through on their way to Rome; and three days in 1967, an exhausting, hedonistic, aggressive survey that embraced the Moulin Rouge and the Jeu de Paume, Montmartre and Notre Dame, the Comédie Française and Malmaison, and that terminated with the rich, suppressed shame of a dinner in the Rue Royale where they suffered a contemptuous waiter, a wobbly table, scanty servings, and a yellow-eyed madam guarding the *toilette* and demanding payment of Meg—who pretended not to understand—and who muttered fiercely into her saucer of coins, *ça commence, ça commence*, meaning Meg Sloan of Milwaukee and the tidal wave of penny-pinching tourists who would

HINTERLAND

follow, the affluent poor, the educationally driven, budget-bound North Americans whom Europeans so resemble but refuse to acknowledge.

And now, in the autumn of 1986, an uneasy, untrustful time in the world's history, the Sloans have returned.

"But why?" quite a number of their friends said. "Why Paris of all places!"

Meg Sloan is a small, dark, intense woman who, though not Jewish, might easily be thought to be. In any case, it seemed that Americans were singled out by terrorists, regardless of their background: bearded soft-spoken journalists taken hostage, nuns beaten and raped, a harmless old man pushed about and then shot, innocent children propelled through the suddenly gaping side of an aircraft. Why take needless risks, the Sloans' friends said. Why go out of your way to invite disaster? Furthermore the dollar had taken a rough punch, and you could get better nouvelle cuisine anyway right in Milwaukee, or at least Chicago, and not have to put up with people who were rude and unprincipled—remember that ← Greenpeace business last summer, still unresolved—besides which, three weeks devoted just to Paris seemed a lot when there was all of Europe to get a feel for.

"We're fatalists," Meg had countered, "and besides, we don't want to live out of a suitcase. Roy and I want to unpack for a change. You know, put our underwear in those big deep dresser drawers they have over there and actually hang up our clothes in one of those gorgeous armoire affairs and come back after a day of sightseeing and get into a bed we can depend on."

HINTERLAND

"What we'd really like," Roy said, "is to see how the true Parisians live."

In fact, he holds out little hope of this happening. At age fifty-five, the ability to penetrate and explore has left him, perhaps only temporarily—he hopes so. Mainly, as he sees it, he's forgotten how to pay attention, grown somehow incapacitated and lazy. At times he can't believe his own laziness. He chides himself, his sins of omission. He is a man so lazy, so remiss, he couldn't be bothered last spring to step into his own back yard for a glimpse of Halley's Comet. Halley's Comet won't come again, not in his lifetime—he knows this perfectly well. Unforgivable. Incomprehensible. What is the matter with him?

Both he and Meg were in need of a vacation. The long hot summer of patriotic excess at home had left him with what seemed like a bad case of flu, with aching muscles and slow settling fevers. His head felt stuffed with mineral whiteness: too many fireworks, too many hours before a TV set regarding the costly clamor over "Lady Liberty"—the epithet drummed hard on the lining of his skull. Who are these buoyant children anyway, he asked himself, addressing the black windows of his living room, and by what power had they turned him peevish and dull and out of tune with his own instincts?

There were other problems too. The Sloans' daughter Jenny had separated from her husband Kenneth for reasons not yet fully explained, and returned to the family home, bringing with her from Green Bay her two small children whose presence had unbalanced the house. Meg's nerves flared up overnight, her old insomnia came back, her eyes grew dry and jittery. Mother and daughter under one roof—the old,

HINTERLAND

old story, which neither of them would have credited, and each too tactful to overstep the other, each so protective of him, Roy (father, husband) that he was continually off-balance and awaiting an explosion that he doubted would ever come.

Then the idea of a vacation presented itself, getting away, the travel agent's mystic croon—a brief respite. A trip, a holiday. Escape. And it seemed, after some initial dithering, the thing to do. September was the worst possible time of the year for Roy to get away, but arrangements could always be—and were—worked out, and he and Meg were free to go anywhere within reason; for some time now money has not really been a hindrance.

They know, though, how to travel thriftily, how to save their receipts and write off what they can as professional expenses. Meg Sloan, for the last ten years or so, has made hand-painted, one-of-a-kind greeting cards, whimsical lines and squiggles on squares of rag paper that retail for five dollars apiece, and she has come to see her trips as opportunities to scout out new ideas. Roy Sloan, who heads a technical college in downtown Milwaukee, makes solemn, uncomfortable forays to similar institutions when traveling abroad, keeping notes on curriculum and entrance requirements and capital costs. These tax write-offs serve as an enabling tactic since both Roy and Meg grew up in frugal midwestern families and require the assurance that things are not as costly as they appear.

Certainly Paris is far from cheap. Their hotel is small, twenty rooms in all, and inconspicuous, but charges five hundred francs a night, which is one hundred dollars at the current rate. Thirty years ago

HINTERLAND

the young, honeymooning Sloans stayed in this same hotel and paid the grand sum of twelve dollars. "Which included breakfast," says Meg, who, with her merciless memory for the cost of things, equivocates and subtracts and mildly despairs. Admittedly, though, there have been a number of improvements since that time: chiefly, tiny module bathrooms fitted into the corners of each room, and orange juice of an oddly dark hue served along with the croissants and coffee.

For ten days now they've sat at the same little table in the hotel breakfast room and buttered their already buttery croissants and helped themselves to apricot jam. Away from home, Meg abandons her dieting and exercise program. She grows careless and easy about her body which, in a matter of days, takes on a sleek, milky look. She has a different fragrance about her; her hands wander more rhythmically, almost musically.

Under Roy's knife the croissant shatters, leaving rings of tender flakes on the tablecloth, and one of these she picks up with the moistened tip of her finger and transfers to her tongue. Fresh flowers with tiny blue heads lean out of a glass bottle, an ordinary glass bottle, a vinegar bottle probably. Their waiter is young, square-jawed, from Holland. He's come to Paris to learn the business, he says, and also the French language, but to the Sloans he speaks a colloquial English, showing off. Clumsy but attentive, he brings a second jug of coffee without being asked, and more hot milk. Meg observes all this with a look of deep satisfaction; she tells Roy how rested and healthy she feels; already it seems she's forgotten she is the mother of a troubled daughter and the

HINTERLAND

grandmother of two wearily energetic children. Daylight enters the room in blocks and composes tall trembly shapes on the wallpaper behind her head. She is still a pretty woman. Roy wonders how long such prettiness lasts; his feeling is that any day now there will be an abrupt diminishment, and already he has begun to prepare himself for the tasks of pity and persuasion.

Before them, opened up on the table, is the map of Paris. They push the flowers to one side in order to make room, and Meg, with her reading glasses worn low on her nose, is pointing to the little red dot that is the Cluny Museum. Roy nods, takes a pen from his breast pocket and circles the dot. After a while they rise, sigh with contentment, and go into the street, stepping carefully around fresh dog turds, plentiful and perfectly formed, lying everywhere on the roughened oily pavement. They head for the Métro which is just around the corner.

Arm in arm they swing along. They feel younger in this foreign city, years younger than they do at home. The first few days in Paris were hectic and wasteful, but now everything has settled into a routine, and the two of them descend into the Métro with springy nonchalance, and blithely negotiate the turnstiles. After their first day they'd decided to buy a monthly pass, a *carte orange*, that bears their signature and photograph, and this document, more than anything else, carries them over an invisible frontier and makes them part of the wave of frowning commuters who flow through the gates and take possession of the platform. The Sloans have even acquired something of the Paris look of indifference and suffering, elbows tucked close to the body, feet

HINTERLAND

sturdily planted, eyes directed inward as though recalling past holidays or rehearsing those to come: Brittany, the Alps, the spicy smell of forests, distances and vistas, here and yet not here, the Gallic knack of being everywhere and nowhere, of possessing everything and nothing.

At the entrance to the museum Roy counts out the exact change, thirty-two francs, and Meg opens her handbag automatically for inspection. Today there is the additional precaution of a body search. Smiling, they hold their arms straight out. A young man, who might be a student, frisks Roy by running his hands up and down his sides and between his legs; a broad-faced woman, biting her lips, performs the same swift operation on Meg.

The Sloans have been told that the bombs currently detonated in Paris are the size of three cigarette packets, and they naturally wonder what possible good these cursory inspections can do. They've concluded that the searches are symbolic, evidence that strict security measures are being observed, even though the situation is clearly impossible: Every day for a week now a bombing has occurred in Paris; yesterday the Hotel de Ville, the day before a suburban cafeteria. Armed soldiers, looking absurdly young and pitifully barbered, stand guard on street corners, but there *is* no cure, there *are* no effective measures. The attacks are too random and insidious. The city is too large.

And yet the Sloans show no signs of alarm. They

HINTERLAND

look relaxed and happy and, like everyone else entering the Cluny Museum this morning, they comply willingly when searched, even smiling at their inquisitors, anxious to demonstrate their innocence, their gratitude for care taken, their concern about the mounting gravity of the crisis, their feeling that, all things considered, America could easily be in a similar plight.

Once inside, arriving at the first of a series of exhibition rooms, they go their separate ways. They do this wordlessly, out of long habit. On the whole they have avoided the dismal symmetry of so many married couples. They confess their differences; they are people who move at different speeds. Their senses are differently angled. Meg's response to works of art is visual or tactile, Roy's is literal. Compulsively he studies titles and dates—stooping, squinting at the tiny print, drawing on his shaky Berlitz French to translate the brief explanations. Meg, on the other hand, stands well back with one hand cupping her chin, looking intently, absorbing and stowing away in some back compartment of her brain various shapes and colors and evolving patterns. She loves texture; she loves curious hand-wrought things; it doesn't matter to her if a tapestry—and the Cluny Museum is filled with tapestries—is six hundred years old or two hundred years. She looks for emblems and symbols and whimsical objects concealed in the muted backgrounds or receding borders, a fish motif, for example, or a mermaid or a lacework construction holding fruit. Whenever some detail strikes her forcefully, she rummages in her handbag for her pen and makes a notation, usually in the form of a little sketch.

HINTERLAND

Coming together afterward and discussing what they've seen, it's as though the Sloans have attended two separate exhibitions. Today they sit at a small round table in a bistro recommended by one of their many guidebooks, eating a light lunch, a salad of potatoes, watercress and walnuts. The pleasure of travel, Roy thinks, concentrates at these small public tables, he and Meg across from each other, composed for talk as they seldom are at home.

She can be an exasperating companion, nervous in the manner of pretty women, hovering, going off on tangents, sometimes given to finding untruthful reasons for the things she does, but, for all this, he prizes their intimacies. Away from home the boundaries between them loosen. He feels he can say anything, no matter how rambling or speculative, and be understood. She listens and nods. The shine in her eyes flatters him, and he is not, as he sometimes feels at home, a marauder in her busy, bracingly cluttered life. Now, today, she lifts her hands expressively, reversing her wrists, making an airy accompaniment for herself or perhaps for Roy or for the waiter in his floor-length apron. She is describing a particular gilded Virgin she saw this morning at the Cluny Museum. "At the Cluny," she says, innocently breezy, and Roy hears a swarm of echoes: *on the Champs, at the Luxembourg*. How soon his wife is able to slide her tongue around novelty, adopting what comes her way, without hesitation.

"What Virgin?" he asks.

"In that room, you know, that little anteroom where all the coins were."

"I didn't see any coins."

HINTERLAND

"They were in the same room. At least, I think it was the same room."

"I must have missed it completely."

"It was near the end," she tells him. "You were probably getting saturated, going in circles. I certainly was."

"I suppose I could go back this afternoon." Roy says this doubtfully at first.

"I loved her," says Meg, returning to the Virgin. "I *loved* her. Not that she was beautiful, she was more odd than beautiful. Her face, I mean. It was sort of frozen and pious, and she had these young eyes."

"How young?"

"Very. Like a teenager's eyes. They bulged. But the main thing was her stomach. Or her chest rather. It opened up, two little golden doors on hinges, beautiful, and inside was this tiny shelf. It was amazing, like a toy cupboard."

"And?"

"Inside her body, on this shelf—now this is pretty strange—was a whole crucifixion scene, all carved with little figures, tiny little things like dolls. I'm not describing it very well, but—"

He waits. He can smell her perfume across the table and is reminded of the measure of passion still stored at the heart of his feeling for her. He has given her this particular perfume, the same bottle every birthday. The buying of it, standing at a counter in a department store in Milwaukee and counting out bills, never fails to fill him with the skewed pleasure of the provider. An unwholesome pleasure nowadays, he has no doubt; dishonorable, his daughter Jenny would say, and something he should long ago have renounced.

HINTERLAND

"That's all," Meg says. "There she was, this little golden teenager, and inside her she was carrying a scene from the future. Like a video or a time bomb or something. It's the one thing I'll remember out of all that stuff we saw this morning. Just her." She presses a hand to her chest, her neat, buttoned suit jacket. "Opening up like that. It was—what will you remember?"

The question takes him by surprise. She means to surprise him, he's sure of it.

"The tapestries," he says finally.

"Which one?" She eyes him closely.

He is a little drunk; too little food with too much wine. Which one? He tries to focus, to think, then gives a helpless lopsided shrug. But Meg is poking in her bag for her address book, too preoccupied now to notice how aptly the gesture reflects his condition.

"Which one?"

"All of them," he says.

After lunch Meg leaves Roy sitting in the bistro.

Her best and oldest friend, Karen Craddock, has given her the address of a warehouse in north Paris where wonderful clothes can be had for a fraction of their retail cost. They are samples, according to Karen, worn once or twice by models in fashion shows, most of them in an American size eight, which is Meg's size—how she cherishes her smallness!—and also her daughter Jenny's.

Roy, whose feet ache, sits for an hour at the little table and makes himself drink two cups of bitter

HINTERLAND

coffee. He reads the *Herald Tribune* carefully, item by item, concentrating, hoping to dispel the chalky pressure behind his eyes. Then he pays, puts on his damp raincoat and retraces his steps, back to the courtyard of the Cluny Museum.

Again he counts out money for a ticket, sixteen francs, wondering if the woman selling tickets is surprised to see him back so soon, such a zealous museum goer, so admirably greedy for an afternoon of art. She is as young as Jenny, with hair combed back roughly and a look on her face of scornful preoccupation. Stacking coins, arranging them in rows, she scarcely looks up. But the inspector, the amiable young guard who searched him earlier in the day, seems to remember him and, with a nod, waves him through.

Along with a light, early afternoon crowd, Roy enters the series of exhibition rooms. There are a great many of them, and they open logically, harmoniously, one into the next, but there are also odd turning points, raised or lowered levels and narrow staircases, a number of which are temporarily closed because of an ambitious archeological excavation going on beneath the building.

He has never had a sense of direction; it is an old family joke, how quickly he becomes lost. Within minutes today he is disoriented, twice returning to an odd, airy room holding the puzzling stone torsos of old kings and saints. He wonders if he should ask for assistance and tries to assemble a reasonable sentence. *Je cherche une vierge avec des portes sur sa poitrine*. Or is it *son poitrine*? Either way it sounds like the request of a madman.

And then, turning a corner, he finds her. She is

HINTERLAND

standing on a rough stone plinth in a corner of a little room behind a glass case of coins, somewhat smaller than he imagined from Meg's description, but yes, the eyes did bulge noticeably, looking heavenward, as though dully unaware of her bright golden belly, her unimaginable destiny. The two gilded doors stand open—Roy imagines they are perpetually open, locked at a forty-five degree angle, summoning the visitor's eye. And inside, like a scene from an old play, the tiny sorrow-bent figures enact their story.

He is not alone. An elderly man and woman, each with copious white hair and each leaning upon a wooden cane, pause, peer inside, and exchange creaky looks of amusement. Close behind them glowers a lean, unpretty woman in a leather coat that she has tried to brighten with a green scarf. She shakes her head and clicks her tongue sharply, perhaps with disapproval, perhaps with wonder—Roy is unable to tell. A moment later he hears the surprise of a deep American voice uttering the words "... distortion of time." Someone else, another man, replies with the speed of a ping-pong player, and also the frivolity. "Yes, of course, it does have a primitive feel, but it's actually quite a sophisticated rendering."

Roy steps back so the two men can have a clear view. Both are young, a tall, bony, raincoated pair. One carries a museum guide and regards the Virgin with hard critical eyes; the other has a priestly face and an expression of reverence. They are brothers, Roy thinks (that bony replication) or else, more probably, lovers. He longs to join in their discussion, if only to claim a bond with them, his fellow travelers. The feeling of belonging to a stalwart, foolhardy minority in an alien land gives Roy at times an

HINTERLAND

unearned sense of the heroic which he recognizes as absurd. "What do you mean by 'primitive feel'?" he would like to ask, exaggerating his own midwestern vowels, but the two men move off—they seem to glide—leaving him alone with the Virgin.

He sees that her skin beneath the gold is smoothed wood, and her general outlines are stylized and conventional. She is really an ingenious little casket for the improbable sacrifice she bears, but her upward stare now strikes Roy as being impassively self-aware; certain covert bargains made in the past must now be paid for, and this payment, luridly dramatic, is rehearsed behind the pair of peek-a-boo doors. The silliness of art. The crude approximations. But he is moved, nevertheless, at the way a human life drains toward one revealing scene.

The doors themselves tempt him, especially their neatly worked hinges—but to touch them, he reasons, would probably set off an alarm. The whole museum is sure to be electronically monitored; it would be madness not to, given the current situation. He wonders if Meg had been similarly tempted, and thinks how she is always stopping to shut a bureau drawer, straighten a picture, adjust a chair cushion. She is more than just nervously neat; for Meg the believable world consists of touchable objects, mainly texture and angle and curve, that tremble above and powerfully rule her place in it. Or so he thinks, never having been able, even after all these years, to uncover her separate design or the source of her will.

He looks about and sees no one, though the density of the room seems to have shifted. He senses some material displacement, and at a distance hears what he believes to be the patter of rain falling on the

HINTERLAND

ancient roof, a small fretful slap-slapping against stone. Quickly he reaches out and pushes one of the little doors. The tremor in his hand conveys itself to the mechanism, and it moves obediently in a small silken arc that delights him. But as he pushes it back to its original position he glimpses, at the periphery of his vision, a uniformed guard approaching.

The guard is wrinkled and stout with a squashed plum for a nose. The way he tilts his stoutness at Roy gives the impression of a formal, respectful bow, but his face is crimson—with anger, Roy thinks at first—and he speaks in a loud, throaty incomprehensible French and gestures roughly toward the entrance of the room.

Roy, in turn, points to the Virgin. He smiles benignly; he wants to protest that he's done no damage, only indulged a whim. "*Elle est si belle,*" he tries, anxious to placate the reddened face and show himself properly appreciative.

"You must leave the museum," the guard announces loudly.

Roy, amazed to hear a complete English sentence coming out of this cracked old face, defends himself. "I only touched the door," he protests. Then, "I'm very sorry."

"You must leave the museum." Louder this time.

To himself Roy says: This is ridiculous. He can hardly suppress a laugh. Here he is being scolded, reprovved, being thrown out of a venerable French museum as if he were a teenage hooligan. He feels his arm firmly taken at the elbow. The old man's English apparently consists of a single phrase: "You must leave the museum."

Bewildered, Roy looks about, and then suddenly

HINTERLAND

understands. *Everyone* is being asked to leave the museum. The sound that a moment ago he had taken for rain was the sound of footsteps moving across the stone floors, of people rapidly leaving the exhibition rooms and heading for the main door. To the stout old guard who is already moving away from him, he mumbles a feeble chant—*merci, merci, merci*.

There are fifty, sixty people, maybe more, working their way to the entrance—where had they come from? Moments ago Roy had looked around and seen only a handful.

He is struck at first by how orderly the crowd is and how silently it moves along. Not one person is screaming or shouting—no one, in fact, is even talking—and how similar, too, they all seem in their breathy, melancholy, measured strides, hurrying through the calm rectangular rooms of crusted statuary and large loaf-shaped tombs; the tapestries, the porcelain, the examples of medieval glass, the paintings on wood. There is only a rattling, insectlike sound of clothing rubbing, swishing, long purposeful strides moving in waves, in a single direction.

And then something happens: for no discernible reason the gait changes. As though a signal has been given—but there has been no signal—everyone is running, and Roy too is running, squeezing through the narrow arches that divide the rooms, swerving, stumbling on his thick-soled shoes. Even the white-haired, cane-bearing couple seen earlier has somehow, by awkward shifts of weight and sideways lurching, contrived to run. A fat young woman with wild hair, a child under her arm, its head bobbling crazily, runs past Roy, and out of her frilled lips comes a wordless bleat of panic, an oink like a pig's

HINTERLAND

squeal. And then the two bony American men brush past, one of them knocking against him and breathing a dutiful, constricted *pardon*.

The overhead lights blink several times. Coins jingle in Roy's pocket. As he runs toward the exit he is thinking of nothing. Or rather, he thinks about how he is thinking of nothing. The cemented accumulation, all he has banked away inside his head, seems suddenly vaporized and lifted; everything outside the minute, *this* minute, falls away, the idle stories that pass through his brain late at night, the alternative choices he might have made, his lazy indifference and absurd fumbblings. Newspapers, books, shifts of allegiance. Minor cruelties, a teacher who once said of an essay he'd written, "Where hath grammar flown." Meg emerging from the house one winter day, fastening her coat. Inca sculpture and lost phone numbers; a brief flirtation with a very young woman, how it came to nothing; snowbanks; trees; Jenny returning early from camp with a rash on her back; Jenny bringing Kenneth home for the first time and saying with light irony, "Meet Mr. Perfect." A platter holding an immense turkey, heartless strategies, unremitting dialogue, the names of certain wild flowers, even the minor present pain of arthritis in his left thumb, a thumb broken at the age of eight, bent backwards on the asphalt schoolyard by someone whose name has just this minute slipped away. It has all slipped away. Nothing, not even the smallest spindle of thought, impedes his progress as he runs through room after room toward the main door of the Cluny Museum.

He stumbles at last through the foyer and sees, dreamily, that the ticket booth has been abandoned,

HINTERLAND

the insolent girl vanished. Then he is in the cobbled courtyard, and then the street beyond. There he sees a number of paneled trucks, their windows lowered, the dark squares starred with the faces of boylike soldiers, numbly staring back at him. A few soldiers stand on the pavement, clustered around the main door, and it maddens Roy to see how one of them lolls, *lolls*, against the wall. "What happened?" he asks, but already he knows. Nothing has happened, only a false alarm.

One of the young American men is vomiting quietly into a tub of begonias, and the other, he of the sacerdotal face, is standing by and murmuring, *Jesus, Jesus*. The fat girl with wild hair comes over to Roy and tells him she is from New York, Long Island. Roy explains he is from Milwaukee. The stringent circumstances make their brief exchange feel dreamlike and discordant. The white-haired couple explain they are from California. Their serious leathery faces suggest the pathos of good intentions and an unslaked hunger for human contact. They have been coming to France for twenty years, they tell Roy, and have never seen anything like this.

He walks back to the hotel, telling himself that the fresh air will do him good and, in fact, the rhythm of his shoes on the cement does bring calm—a man in a boy's shoes—as does the sight, a mere two streets away, of people selling melons and entering cafés. A well-brushed dog dances on a leash; its owner dances along behind. Every face Roy sees is clothed with the dumb shine of ignorance. He wonders, already he wonders, how he will describe this scene to Meg; he remembers nothing but the old guard tipping his

HINTERLAND

capacious belly toward him and saying, "You must leave the museum." And how he ran stumbling out of the museum door into the courtyard. He is emptied out, light-headed, agonizingly alert. He feels he's been as close to the edge of his life as he's ever likely to be.

Meg and Roy Sloan will not always be sitting here at a little square table in La Petite Fourchette dining on marinated crab, roasted lamb cutlets with green beans, followed by a selection of cheeses, followed by sorbet cassis, followed by coffee and by two glasses of brilliantly colored cognac. The authentic world will sweep them away, attributing their brief incandescence to the lamplight or the shift of weather or the conjoined sense of having escaped what they didn't even know they dreaded.

"Of course you ran," pretty Meg Sloan says to her husband. "Anyone would run. There's nothing shameful about wanting to save your own life. I mean, there's nothing selfish about it or cowardly. If the house were on fire, you'd run out of it, wouldn't you? I know I would. I'd run like crazy."

Her shopping expedition to north Paris has failed. The warehouse, when she finally found it, had been filled with tourists much like herself, women of about her own age and size and possessed of the same financial ease and concentrated fervor. These women carried, too, the accumulated heft of discouragement; the clothes offered for sale were ugly and soiled and brought to mind instances of similar

HINTERLAND

discouragement. Meg tried on one two-hundred-dollar dress that transformed her into an aged dwarf and brought tears to her eyes.

Her diminutive size, her chief vanity, seemed all at once shameful, contrived and unwholesome. She fled to a nearby post office and placed a long-distance call to her daughter in Milwaukee. The call went through quickly, much to her surprise, and caught Jenny in the throes of packing—she had patched things up with Kenneth; an understanding had been reached, a compromise of sorts, and she and the children were about to return to Green Bay. The weather in Wisconsin was glorious, frost at night, but temperatures in the daytime that qualified as Indian summer. The shrubs in the front yard had just started to turn.

Hanging up the telephone, still thrumming with her daughter's voice, its dying vibrancy, Meg had felt divided and dizzy, as though she had stepped into a room where the air was thinned and, at the same time, more tremblingly present. She was afraid she might faint or else choke and, for that reason, took a taxi back to the hotel.

"It was total extravagance," she tells Roy. "When I had my *carte orange* right in my purse. And phoning in the middle of the afternoon like that, at the most expensive time. On an impulse. I just felt—"

"It was money well spent," Roy assures her, knowing he will forever, in one way or another, be called upon for reassurance.

"We talked for ages," Meg then confesses. "I could have bought that hideous dress for the same price."

"Years from now," he tells her, "you'll look back and you'll never count the cost. You won't even remember it."

HINTERLAND

The Sloans recognize but resist the details of the future, just as Meg knows about but can't see the friable skin of her breasts beneath her white sweater, and Roy the bald, highly burnished spot on the back of his head. They will get older, of course. One of them will die first—the world will allow this to happen—and the other will live on for a time. Their robust North American belief that life consists of stages keeps them from sinking, though ahead of them, in a space the size of this small table, waits a series of intricate compromises: impotence, rusted garden furniture, disordered dreams, and the remembrance of specific events which have been worn smooth and treacherous as the stone steps of ancient buildings. A certain amount of shadowy pathos will accrue between what they remember and what they imagine, and eventually one of them, perhaps lying limply on a tautly made-up bed, will gruesomely sentimentalize this Paris night. The memory will divide and shrink like a bodily protein, and terror, with all its freshness and redemptive power, will give way, easily, easily, to the small rosy singularity of this shaded lamp, and the arc of light that cuts their faces precisely in half.